

SOUS LA DIRECTION DE
Jacques Pelletier

Professeur, Département d'études littéraires, UQÀM

(1986)

L'avant-garde culturelle et littéraire des années 70 au Québec.

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Courriel: jean-marie_tremblay@uqac.ca

Site web pédagogique : <http://www.uqac.ca/jmt-sociologue/>

Dans le cadre de: "Les classiques des sciences sociales"

Une bibliothèque numérique fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.

Jean-Marie Tremblay, sociologue
Fondateur et Président-directeur général,
LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de :

Sous la direction de Jacques Pelletier

L'avant-garde culturelle et littéraire des années 70 au Québec.

Textes de : Jean-Guy Côté, Jules Duchastel, Claude Lizée, Pierre Milot, Jacques Pelletier, Joël Pourbaix et Esther Trépanier.

Montréal : Les Cahiers du département d'études littéraires, Université du Québec à Montréal, no 5, 1986, 193 pp.

[Autorisation formelle accordée par l'auteur le 2 septembre 2008 de diffuser ce livre dans Les Classiques des sciences sociales.]



Courriel : pelletier.jacques@uqam.ca

Polices de caractères utilisée : Comic Sans, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5" x 11")

Édition numérique réalisée le 17 février 2011 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, Québec.



Sous la direction de

Jacques Pelletier

Professeur, Département d'études littéraires, UQÀM

L'avant-garde culturelle et littéraire des années 70 au Québec



Textes de : Jean-Guy Côté, Jules Duchastel, Claude Lizée, Pierre Milot, Jacques Pelletier, Joël Pourbaix et Esther Trépanier. Montréal : Les Cahiers du département d'études littéraires, Université du Québec à Montréal, no 5, 1986, 193 pp.

Les recherches à l'origine de ces travaux ont pu être réalisées grâce à une subvention du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada (C.R.S.H.C.) et cette publication a été rendue possible grâce à une contribution du fonds F.C.A.R.

Du même auteur :

Le Quatuor d'Alexandrie de Lawrence Durrell, Paris, Hachette, coll. Poche critique, 1975, 96 p.

Lecture politique du roman québécois contemporain, Montréal, Cahiers du département d'Études littéraires, UQÀM, été 1984, 152 p.

Le Social et le Littéraire : anthologie, Montréal, Cahiers du département d'Études littéraires, UQÀM, automne 1984, 367 p.

En préparation :

Littérature et politique au Québec : essais.

La crise d'octobre 1970 et la littérature québécoise : essai.

Table des matières

Introduction par Jacques Pelletier [pp. 3-16.]

- I. La notion d'avant-garde
- II. L'avant-garde littéraire et culturelle dans le Québec des années 1970.
- III. Problématique : l'évolution de la société québécoise de 1960 à 1980.
- IV. En guise de conclusion : quelques hypothèses de travail

1. Pierre Milot, "Généalogie du discours et des pratiques marxistes-léninistes ou Québec." [pp. 17-40]

Introduction

- I. 1972-1974 : Genèse d'un discours et régularité rhétorique
- II. 1975-1977 : Le rituel de la lutte pour le pouvoir symbolique
- III. 1978-1982 : Le crépuscule d'une formation discursive

Conclusion

2. Jacques Pelletier. "Stratégie : de l'analyse des pratiques signifiantes à la lutte idéologique." [pp. 41-60.]

- I. Les débuts : la sémiologie "subversive.
- II. Premier virage : vers une radicalisation politique
- III. Second virage : le "grand bond en avant" dans le mlisme
- IV. L'auto-dissolution au profit du mouvement ml

3. Jules Duchastel, "La contre-culture : l'exemple de *Main Mise*". [pp. 61-81.]

Avant-propos

- I. La région philosophique
- II. La région économique
- III. La région politique
- IV. La région culturelle
- V. La contre-culture, une idéologie de l'apolitisme

4. Joël Pourbaix, "[Paul Chamberland : La posture utopiste.](#)" [pp. 83-97.]
 - I. [Mise en situation](#)
 - II. [Quelques éléments pour approcher la vision utopiste](#)
 - III. [La rupture utopiste](#)
 - IV. [Le sujet utopiste](#)
 - V. [Le lieu de l'utopie : l'écriture](#)

5. Jacques Pelletier, "[L'itinéraire de François Charron : des lendemains qui chantent ou temps des incertitudes.](#)" [pp. 99-118.]
 - I. ["Déconstruction" du discours littéraire dominant \(1972-1973\)](#)
 - II. [Une poésie militante \(1974-1977\)](#)
 - III. [Tentatives de conciliation : lutte des classes et pulsions \(1975-1978\)](#)
 - IV. [Le choc de l'automatisme](#) : fin des certitudes (1978 et après)

6. Jean-Guy Côté, "[Le théâtre Parminou : quinze ans d'intervention théâtrale et politique en milieu populaire.](#)" [pp. 119-139.]
 - I. [La conjoncture théâtrale à la fondation du Parminou](#)
 - II. [Les liens du Parminou avec le public](#)
 - III. [Un théâtre politique indépendant des organisations politiques marxistes-léninistes](#)
 - IV. [L'autogestion : reflet organisationnel de l'idéologie de la Troupe](#)

[Annexe I.](#) Évolution des différentes formules de production
[Annexe II.](#) Les membres et les stagiaires au Parminou.
[Annexe III.](#) Grille des coûts de création, 1^{er} mai 1984 au 1^{er} mai 1985.

7. Claude Lizé, "[Théâtre des cuisines" et avant-garde théâtrale au Québec depuis 1960.](#)" [pp. 141-150.]

8. Esther Trépanier, "[Peindre à gauche](#)" [pp. 151-176.]
 - I. [Les peintres montréalais et l'avant-garde politique des années '70](#)
 - II. [Rappels](#)
 - III. [Québec : les "seventies"](#)
 - IV. [Happy end ?](#)

ILLUSTRATIONS

- Fig. 1. Groupe 1er Mai, *Pages d'histoire, Les premiers mai*, 1976, huile sur toile (H/T).
- Fig. 2. Groupe 1er Mai, *Pages d'histoire* (la série) 1976.
- Fig. 3. Groupe Acte, *Vive la culture de combat*, 1976, acrylique sur toile (A/T).
- Fig. 4. Atelier Amherst, *Shop de couture*, 1976, environnement.
- Fig. 5. Groupe 19 Septembre, *Bannière de Radio-Canada*, 8 mars 1980, (A/T).
- Fig. 6. Artistes du P.C.O., *Marionnettes*, 1er mai, 1980.
- Fig. 7. Serge Bruneau, *Souvenirs de guerre*, 1980, (A/T).
- Fig. 8. Groupe 1er Mai, *8 mars 1857*, 1978, encre sur toile.
- Fig. 9. Groupe 1er Mai, *Le 1er mai 1886*, 1978, (E/T).
- Fig. 10. Groupe 1er Mai, *Montréal, Square Victoria, 1er mai 1930*, 1978, (A/T).
- Fig. 11. Groupe 1er Mai, *Contre la répression*, 1978, (A/T).
- Fig. 12. Groupe 1er Mai, *Marx*, 1979, (A/T).
- Fig. 13. François Charbonneau, *Give Peace a chance*, 1980, sérigraphie (maquette réalisée par ordinateur).
- Fig. 14. Marcel Saint-Pierre, *Replis no 20*, 1982. (A/T).
- Fig. 15. Exposition *Action '79*, galerie Véhicule, 1979, (oeuvres de R. Richard, Y. Brouillard, F. Charron).

9. Pierre Milot, "[Le développement institutionnel du marxisme universitaire dans les années 1970.](#)" [pp. 177-193.]

- I. [Champ, centre et périphérie](#)
- II. [La condition marxiste](#)
- III. [Genèse, structuration et production du marxisme dans les années 1960](#)
- IV. [Le processus d'institutionnalisation du marxisme dans les années 1970](#)
- V. [Crise et conflit de légitimité du marxisme dans les années 1980](#)

[5]

L'avant-garde culturelle et littéraire
des années 70 au Québec.

INTRODUCTION

"Problématique et hypothèses d'une recherche." *

par Jacques Pelletier

[Retour à la table des matières](#)

Les textes regroupés dans cet ouvrage présentent les premiers résultats d'un vaste projet de recherche portant sur les revues et les producteurs se réclamant de l'avant-garde dans le champ culturel - et plus particulièrement littéraire - du Québec des années 1970.

Les objectifs de la recherche pourraient être brièvement définis de la manière suivante :

1. préciser ce qu'a été l'avant-garde dans le Québec des années 1970, ce qui suppose la détermination des principaux paramètres permettant de rattacher des productions culturelles, et plus spécifiquement littéraires, à ce champ ;
2. soumettre les productions retenues à une analyse à la fois idéologique et matérielle : étude donc d'une part de la (des) thématique(s) de ces productions, éventuellement de leur évolution (*Stratégie* par exemple passant du forma-

* Une première version de ce texte, abrégé et remanié ici, a paru dans *Les cahiers du socialisme*, 14, printemps 1984, pp. 162-190.

lisme ais marxisme-léninisme en l'espace de quelques années) ; étude d'autre part de leurs conditions de production (par qui ? avec quels moyens ? etc.) et de réception, ce dernier élément me paraissant particulièrement important si l'on entend mesurer les *effets*, les retombées du courant ou, si l'on veut, son influence ;

3. insérer ces productions dans l'histoire plus générale de la formation sociale québécoise de la période : que signifie l'apparition de ce courant à ce moment précis de l'histoire récente du Québec ? comment d'une part, cette histoire en constitue-t-elle en quelque sorte les conditions de production ? et, d'autre part, que nous dit ce courant sur la société dans laquelle il apparaît et se développe ?

Ces objectifs, on le voit, sont de nature littéraire et culturelle mais aussi et indissociablement de nature historique et sociologique. Dans ce texte d'introduction j'entends exposer la problématique qui sert de fil conducteur aux recherches déjà effectuées et à celles en cours dans le cadre du projet. Mais avant de procéder à cette mise en place il m'apparaît nécessaire de préciser ce que j'entends ici par avant-garde.

* * *

[6]

I. La notion d'avant-garde

[Retour à la table des matières](#)

La notion d'avant-garde, on s'en doute bien, est une notion particulièrement minée, piégée et par conséquent d'une utilisation délicate ; comme ce n'est pas le lieu pour présenter un long exposé sur la question, je me contenterai de quelques remarques sur les points suivants : histoire et usages du concept, caractéristiques et définition(s) de l'avant-garde.

1.1 Histoire et usages du concept

a) *Origine* : Il semble que le terme ait été utilisé pour la première fois à l'époque de la Révolution française ¹ dans une acception militaire : on le trouve comme titre d'un journal d'un corps d'armée : *L'avant-garde de l'armée des Pyrénées orientales*.

Dès l'origine donc le terme est chargé d'une connotation militaire (l'avant-garde désigne des combattants de première ligne) et *élitiste* (ce sont les meilleurs qui précèdent le gros des troupes), connotation qu'on retrouvera dans l'avant-garde politique et dans l'avant-garde artistique.

b) *Usages* : Le terme, tout en gardant son caractère offensif, prend bientôt une *acception politique* (généralement progressiste, 'mais parfois réactionnaire).

Il est en effet d'abord utilisé par les républicains, les libéraux et les socialistes utopiques (disciples de St-Simon et de Fourier), par ceux donc qui désirent un changement social et qui se perçoivent comme des pionniers ; cette tradition se poursuit dans la théorie marxiste de l'organisation politique : chez Marx, où la classe ouvrière est définie comme avant-garde de la future humanité sans classes ; chez Lénine, où le parti est conçu comme avant-garde de la classe ayant un rôle dirigeant à jouer : le parti recrute les éléments les plus avancés de la classe et ainsi se définit et joue effectivement un rôle d'avant-garde ; dans les partis se réclamant du marxisme (les P.C. et les variantes inorthodoxes de ceux-ci : organisations maoïstes, troskystes, etc.).

Vers la fin du XIXe siècle, en France, le terme est également utilisé par la droite : c'est ainsi qu'on peut évoquer une avant-garde royaliste qui se poursuivra jusqu'en 1924 et une avant-garde chrétienne (le "christianisme social") qui durera jusque dans les années 1960.

¹ Re. M. Calinescu, "Avant-garde. Some terminological considerations", *Year Book of Comparative and General Literature*, XXIII, 1974, p. 61-68.

Mais pour l'essentiel, dans sa *dimension politique*, le terme réfère aux mouvements politiques de gauche (surtout à ceux d'inspiration marxiste).

Son utilisation passe ensuite (ou plutôt de façon concomitante) sur le *plan artistique et littéraire*.

L'expression apparaît d'abord dans le cadre des réflexions menées par les ancêtres du socialisme, St-Simon, par exemple, fait des artistes, avec les savants et les producteurs (industriels et ouvriers) les pivots de son projet de réorganisation sociale (les artistes en étant en quelque sorte les hérauts, les [7] prophètes). Cette conception "romantique" - que l'on retrouve également chez Fourier - se traduira notamment par l'idée, l'image du poète comme "*régénérateur*" de l'humanité - elle inspire aussi bien le jeune Zola qu'un Musset -, comme quelqu'un donc qui, à sa manière, intervient dans l'histoire, *accompagne le mouvement social* : il n'y a donc pas, dans cette perspective, *coupure*, fossé entre l'artiste et la société, opposition entre avant-garde artistique et avant-garde politique (mais bien *fusion*).

C'est plus tard dans le siècle qu'il y aura chez certains artistes (dont Baudelaire) une réaction contre ce qui leur paraît un embrigadement de l'art et une tendance à concevoir l'avant-garde uniquement sur le plan artistique et littéraire : sera considéré comme *d'avant-garde ce qui est nouveau*, ce qui rompt avec la tradition : tout artiste qui expérimente, qui crée des formes nouvelles pourra être qualifié d'avant-garde (que son travail soit individuel ou non, lié à un projet social ou non). C'est cette conception qui anime pour une large part les avant-gardes du début de notre siècle - conception que l'on retrouve également dans certains courants de la néo-avant-garde apparue depuis 1968.

1.2 Caractéristiques de l'avant-garde

Chez les théoriciens, on retrouve deux conceptions dominantes de l'avant-garde : pour certains elle désigne *essentiellement des phénomènes artistiques et littéraires* ; pour d'autres elle comporte une double dimension : *artistique et littéraire, mais aussi sociale*.

Pour Marino - un théoricien roumain - l'avant-garde constitue essentiellement un *phénomène artistique* trouvant toutefois ses fondements dans une certaine manière de concevoir l'existence (priviliégiant le mouvement, ce qui bouge).² Ainsi définie, elle se caractérise :

- a) par *l'attention* à ce qui *est en avant*, à ce qui précède ;
- b) par son caractère *offensif, combatif*, par rapport à ce qui est perçu comme dépassé (re : la position de Breton sur le roman), donc, à ce titre, par un certain *dogmatisme* ;
- c) par sa *volonté de rupture* non seulement avec ce qui est dépassé, avec la tradition mais aussi avec la situation présente, avec les productions reconnues par l'Institution ;
- d) par la *violence de ses propos* (re : les manifestes du surréalisme) et des gestes qu'elle induit (Péret crachant sur les prêtres, etc.) ;
- e) par son *orientation vers le futur*, l'avenir, sa *dimension prophétique* et *visionnaire* : créer un art nouveau pour une civilisation nouvelle, différente.

[8]

Pour Szabolcsi³ qui représente l'autre grande tendance, l'avant-garde se caractérise :

- a) par une *volonté de surmonter la rupture* apparue au XIXe siècle entre les artistes et le public, rupture qu'elle constate et qu'elle veut dépasser pour recréer une unité entre l'art et son (ses) public(s) ;

² A. Marino, "Essai d'une définition de l'avant-garde", *Revue de l'Université de Bruxelles*, 1975, p. 64-120.

³ M. Szabolcsi, "Avant-garde, néo avant-garde, modernité : questions et suggestions", *Revue de l'Université de Bruxelles*, 1975, p. 38-63.

- b) par le privilège *accordé à la vie, à l'action* sur l'art, les pratiques artistiques et littéraires étant intégrées à un projet de transformation plus global de la société ;
- c) par des *négations*, sur le plan formel, des structures privilégiées par la tradition.

1.3 Définition(s) de l'avant-garde

Pour ma part, j'estime avec Szabolcsi qu'on peut désigner comme avant-garde "les courants, les tendances disposant d'un *programme* bien défini sur le plan esthétique, philosophique et, dans bien des Cas, *politique*".⁴ Il s'agit donc d'un *phénomène collectif* ("courants", "tendances") se produisant sur les plans artistique et politique, dépassant (intégrant) les phénomènes individuels, impliquant plus, autre chose que l'innovation, l'expérimentation : "l'avant-garde, écrit encore Szabolcsi, est un phénomène qui se produit à une certaine période de l'histoire et requiert avant tout une *analyse historique*".⁵

C'est cette définition "restreinte" que je retiens pour ma recherche ; elle nie sert dans un premier temps d'instrument pour découper mes objets d'analyse : elle a donc pour moi une *fonction opératoire* à ce stade-ci. Cela ne signifie en rien que toute une production "formaliste" soit du coup exclue du champ de l'avant-garde et de mes préoccupations. Elle y appartient aussi à sa manière, se définissant d'abord et avant tout par rapport au champ (littéraire, cinématographique, etc.) dont elle relève tandis que les productions *privilégiées ici* renvoient à la fois au champ et à la conjoncture plus large à l'intérieur de laquelle elles sont élaborées, ce qui implique une analyse à ces deux niveaux.

⁴ Ibidem, p. 43.

⁵ Ibidem, p. 51, Re. aussi R. Loureau, "Sociologie de l'avant-gardisme", *L'homme et la société*, 26, octobre-décembre 1972, p. 45-68.

II. L'avant-garde littéraire et culturelle dans le Québec des années 1970

[Retour à la table des matières](#)

Ces précisions conceptuelles apportées, le corpus qui constitue l'objet de la recherche va pour ainsi dire de soi ; il comprend :

1. des revues.

- a) *politiques* (*Mobilisation, Socialisme québécois*, organes des groupes politiques ml., etc.) ;
- b) *culturelles* (*Stratégie, Chroniques, Champs d'application, Brèches, Presqu'Amérique*, etc.) ;

[9]

- c) *littéraires* (*La barre du jour/La nouvelle barre du jour, les Herbes rouges, Hobo-Québec, Dérives, Cul Q.*, etc.) ;

2. des oeuvres d'écrivains "représentatifs" du courant, dont à titre d'exemples - la liste n'est pas définitivement arrêtée - : André Beaudet, Claude Beausoleil, Nicole Brossard, François Charron, Madeleine Gagnon, Philippe Haeck, Patrick Straram, France Théoret, Denis Vanier, Michel Van Schendel, Yolande Villemaire, Josée Yvon, etc. ;

3. des productions de troupes de théâtre engagées : Théâtre D'la Shop, Théâtre A l'Ouvrage, Troupe du 1er mai, le Parminou, le Théâtre des Cuisines, Les Gens d'En Bas, etc. ;

4. **des productions de cinéastes "engagés"** (du moins dans une partie de leurs films) : Denis Arcand, Gilles Groulx, Jacques Leduc, Jean-Pierre Lefèbvre, Arthur Lamothe, etc. ;

5. **des réalisations de certains peintres et sculpteurs "militants"** : Serge Bru-
neau, François Charron, Marcel Saint-Pierre, Armand Vaillancourt, etc.

III. Problématique : l'évolution de la société québécoise de 1960 à 1980

[Retour à la table des matières](#)

Ces productions seront lues, *analysées* et *expliquées* à la lumière de l'histoire plus générale de la formation sociale québécoise de la période, élément central déterminant de la problématique qui assure leur sens aux travaux présentés ici (et à ceux actuellement en cours). D'où la nécessité de rappeler ne serait-ce que dans les grandes lignes - l'évolution de la société québécoise aux plans politique, culturel et littéraire durant les années 1960-1980, à l'intérieur de laquelle je distingue pour fins d'analyse deux moments : les années 1960-1970 et les années 1970-1980, l'année 1970 ne servant de point de repère et de frontière qui n'a cependant pas de valeur absolue, car par exemple si on se plaçait seulement sur le plan politique, les dates à retenir seraient plutôt 1960 et 1976 (éveil et triomphe d'un certain néo-nationalisme) : 1970 se justifie si l'on prend en compte d'autres facteurs, et notamment ce qui se passe dans le champ culturel (et littéraire).

*A) Les années 1960. éveil du néo-nationalisme,
théorie du socialisme décolonisateur,
littérature engagée et québécoisité*

Sur le plan de la politique institutionnelle (et électorale), la victoire des libéraux de Jean Lesage en juin 1960, à l'enseigne du slogan "Il est temps que ça change", ouvre la décennie sur une note optimiste. La "révolution tranquille" démarre ; elle durera six ans, ses principaux acquis étant a) la création d'un ministère de l'Éducation en 1964 ; b) la nationalisation des compagnies d'électricité suite à la campagne électorale de 1962 (dont le slogan était "Maîtres chez nous") (fui fera de René Lévesque nue figure dominante du gouvernement de Jean Lesage ; c) la mise sur pied de l'assurance-hospitalisation qui assure la démocratisation [10] du secteur de la santé ; d) la création de Sociétés d'État (S.G.F., S.O.Q.E.M., S.O.Q.I.P., R.F.X.F.O.R., etc.) et e) une amorce de planification économique via les programmes A.R.D.A. au fédéral et l'expérience du B.A.E.Q. au provincial.

En 1966, l'U.N. reprend le pouvoir avec moins de 45% des suffrages exprimés. Le parti libéral est battu notamment grâce à l'effet de "nuisance" créé par la participation des indépendantistes du R.I.N. et du R.N. à la campagne électorale : ensemble, ces deux petites formations ont obtenu 10% des suffrages. Signe des temps, le slogan électoral de l'U.N. dirigé par Daniel Johnson est "Égalité ou Indépendance".

En 1970, les élections du mois d'avril sanctionnent l'émergence - irrésistible - du néo-nationalisme désormais canalisé dans le P.Q. qui obtient 24% des voix. Un réalignement politique majeur s'opère : l'U.N., à toutes fins utiles, devient une force politique marginale et le P.Q. s'impose comme solution de rechange possible - et crédible - au régime libéral.

Sur un plan politique plus général, c'est l'éveil du néo-nationalisme qui s'impose comme le trait marquant de la période. Il apparaît d'abord sous la forme de très petites organisations para-politiques, l'Alliance laurentienne animée notamment par Raymond Barbeau à droite, l'Action socialiste pour l'indépendance du Québec (A.S.I.Q.) dirigée par un ex-militant du P.C., Raoul Roy, à gauche. Il trouve sa première expression d'importance sur le plan organisationnel dans la création du R.I.N.,

comme mouvement de pression, en 1960, qui se transformera en parti, en 1963, combinant l'action extraparlamentaire - manifestations, sit-in etc. - et la participation aux élections (en 1966). On en verra une autre manifestation dans la mise sur pied de l'U.G.E.Q. en 1963 et dans la création de petites organisations politiques indépendantistes de gauche. Mais le pas décisif sera franchi à l'occasion de la création du M.S.A. par une aile dissidente - réformiste et nationaliste - du P.L.Q. en 1967, mouvement qui deviendra le P.Q. l'année suivante : le néo-nationalisme a trouvé une voix autorisée et "crédible" au prix de la dilution (le son programme indépendantiste au profit de la souveraineté-association).

Sur le plan culturel, la revue *Parti pris*, fondée à l'automne 1963 par de jeunes écrivains et philosophes au début de la vingtaine (Brochu, Chamberland, Maheu, Major, Piotte), incarne sans doute le mieux les aspirations des milieux intellectuels et progressistes de l'époque. Créée dans la foulée du F.L.Q. - "*Parti pris*, écrira plus tard J.M. Piotte, a été, en fait, l'excroissance idéologique des groupes effelquois" -, la revue se définit comme "front intellectuel" de libération du Québec. Son programme, qui est un mot d'ordre, tient en trois mots : indépendance, socialisme, laïcisme. En cela, elle s'oppose à la grande revue des années cinquante, *Cité libre*, animée par Pelletier et Trudeau, qui était fédéraliste, réformiste et vaguement anticléricale.

[11]

À l'intérieur de la revue, l'accent est mis sur des éléments différents du programme selon les collaborateurs. La revue est surtout nationaliste lorsque perçue à travers les textes de Chamberland et de Major, socialiste lorsque lue à partir des articles de Piotte, laïciste lorsque vue à travers les préoccupations de Maheu des dernières années (1966-1968). Ce programme à trois volets renvoie à une analyse du Québec comme société colonisée (par sa minorité anglophone, par Ottawa et les Américains), opprimée (par le capitalisme international et québécois) et dominée (par l'Église, sur le plan idéologique).

Les deux premiers aspects seront fusionnés dans ce que l'on pourrait appeler la théorie du socialisme décolonisateur : "théorie" dans laquelle la décolonisation apparaît comme condition nécessaire à l'établissement d'une société socialiste. D'où, en pratique, la priorité accordée à la lutte de libération nationale. Cette "théorie", durant quelques années, sera dominante dans le champ culturel québécois.

Sur le plan littéraire, *Parti pris*, influencée par Sartre notamment, prônera la théorie de l'engagement. Il s'agira, négativement, d'illustrer et de dénoncer - car montrer, c'est dévoiler - les aliénations dont la société québécoise est prisonnière (*le Cassé* de Renaud, la *Chair de poule* de Major, l'*Afficheur hurle* de Chamberland seront autant d'expressions de ce courant critique) et, positivement, de chanter le sol, le pays, la femme du Québec (ce seront les thèmes essentiels de la poésie de Chamberland, Major, Miron, etc.).

La "québécoïté" - cette conception sur-valorisante de la condition nationale - constituera une autre retombée importante de la théorie du socialisme décolonisateur. On la verra se manifester aussi bien dans le roman (avec V. Lévy-Beaulieu), dans le théâtre (avec M. Tremblay) que dans la chanson (avec Julien, Michel, Vigneault et tous les autres) ou le cinéma (avec Perreault).

Cette conjoncture, dont la question nationale définie par la théorie du socialisme décolonisateur constitue l'élément moteur, sera profondément transformée dans la décennie suivante, si bien que les conditions seront créées pour l'émergence de mouvements d'avant-garde au sens défini plus haut.

B) Les années 1970 : approfondissement du néo-nationalisme, crise économique, nouveaux enjeux

Sur le plan politique, deux événements à signaler en 1970 : les élections du mois d'avril qui signalent la percée électorale décisive du courant néo-nationaliste (le P.Q. obtient 24% des voix) ; la Crise du mois d'octobre, dont la signification politique sera déterminante dans les années à venir pour les raisons suivantes :

1. elle sonne le glas du terrorisme (lui n'avait cessé de se manifester depuis 1963 au Québec ;

[12]

2. elle provoque un examen de conscience dans la gauche qui décide de se réorganiser, suite à la répression, selon une conception léniniste "classique" de l'organisation politique ; elle contribue donc ainsi à créer les conditions favorables à l'appari-

tion des groupes marxistes-léninistes qui, sur la question nationale, élaboreront une position stratégique qu'on pourrait qualifier de néo-fédéraliste : la révolution, désormais, devra être pensée et conduite à l'échelle du Canada ;

3. elle entraîne le ralliement d'une partie de la gauche des années 1960 au P.Q. (Vallières en témoignera dans *l'Urgence de choisir*) ;

4. elle favorise la démobilisation d'une partie de la jeunesse qui délaisse la politique et verse dans la contre culture ;

5. elle indique au néo-nationalisme les frontières à ne pas franchir : il n'est pas question qu'Ottawa accepte la balkanisation du Canada, position qui, de manière paradoxale, renforce la thèse péquiste de la souveraineté-association, sorte de "troisième voie" entre l'indépendantisme et le fédéralisme.

Pour ce qui nous concerne plus spécifiquement, il est évident que la Crise d'Octobre 1970 constitue un événement majeur. En contribuant à créer les conditions favorables à l'apparition et au développement des groupes politiques marxistes-léninistes, elle suscitait, dans la même foulée, la naissance, chez des individus et des groupes, des préoccupations propres à l'avant-garde "politisée" : comment, concrètement, mettre en accord pratique artistique (et littéraire) et projet révolutionnaire de transformation de la société ?

Sur le plan politique institutionnel, par ailleurs, les élections d'octobre 1973 confirment la montée électorale irrésistible du P.Q. qui obtient 30% des voix et qui apparaît désormais comme la solution de rechange. On connaît la suite : le 15 novembre 1976, le P.Q. prend le pouvoir en promettant d'être un "bon gouvernement" et en reléguant au second plan son option souverainiste. Cette victoire est alors saluée comme une grande "victoire populaire" puisqu'elle est le fruit d'une alliance objective du P.Q. et des syndicats, alliés conjoncturels dans la lutte contre le gouvernement de Robert Bourassa : "alliance objective" dans la mesure où les appareils dirigeants de la C.E.Q. et de la C.S.N. cultivaient de fortes réserves à l'endroit du P.Q. cependant que leurs membres en étaient souvent des militants, ou à tout le moins des électeurs ; à la F.T.Q., par contre, à l'époque, on était officieusement et officiellement favorables au parti de Lévesque.

Sur le plan socio-économique, le fait majeur de la décennie qui s'ouvre en 1970, c'est bien sûr la *crise* qui secoue les économies capitalistes occidentales après une longue période d'expansion et de prospérité durant les années cinquante et soixante. Celle-ci sert de toile de fond aux débats sur la scène politique et aux conflits sociaux de plus en plus durs mettant aux prises des syndicats qui se radicalisent et des patrons de choc, voire l'État lui-même.

[13]

Pour la protection du pouvoir d'achat au début de la période, contre les fermetures d'usines et les coupures de postes à la fin, de longues et parfois violentes luttes s'engagent sur le terrain. Rappelons rapidement pour mémoire les grèves de Canadian Gypsum et de Firestone à Joliette, celle de la United Aircraft sur la rive-sud qu'appuyera le P.Q. alors parti d'opposition, celle de Québec-Telephone dans la région du Bas-du-Fleuve, plus récemment celle de la Commonwealth Plywood à Saint-Jérôme tandis que dans le secteur public les syndicats affrontent directement l'État dans le cadre des fronts communs de 1972 et de 1975-1976.

Dans ce contexte un "syndicalisme de combat", dont Jean-Marc Pottle se fera le théoricien, se développe et trouvera notamment son expression dans les célèbres manifestes des centrales : "L'école au service de la classe dominante" de la C.E.Q., "Ne comptons que sur nos propres moyens" de la C.S.N. et "l'État, rouage de notre exploitation" de la F.T.Q. Chacun à leur manière, ces manifestes prônent un syndicalisme de classe et de masse qui trouve ses fondements dans une volonté de changer de système social et économique, de substituer le socialisme au capitalisme.

C'est également dans cette conjoncture que sont créées les organisations politiques marxistes-léninistes qui témoignent, par leur apparition, des conséquences de la crise. Le groupe En lutte ! est mis sur pied en 1972-1973, la Ligue Communiste (marxiste-léniniste) du Canada est fondée à l'automne 1975. Au fil des années des milliers de jeunes gens seront partie prenante de ces groupes soit comme militants, soit comme sympathisants. Il y a donc là un vaste mouvement social dont on ne saurait nier l'importance (quoiqu'on pense, ou on ait pu penser par ailleurs de son orientation et de ses pratiques politiques). Les revues qui naissent alors dans le champ culturel s'inscrivent pour la plupart dans le sillage des groupes politiques et auront à se définir (voire à se démarquer) par rapport à eux.

Sur le plan culturel, *Parti pris* disparaît à l'été 1968. Ses anciens animateurs se dispersent : certains rallient le P.Q. (Gabriel Gagnon, Gérald Godin), d'autres versent dans la contre culture (Paul Chamberland, Pierre Maheu) tandis que certains prennent une retraite politique définitive (André Major) ou provisoire (Jean-Marc Piotte).

La contre culture, courant minoritaire dans les années soixante, s'impose comme mouvement significatif dans lequel se reconnaissent des milliers de jeunes au début des années soixante-dix : la création de *Main Mise* en 1970, à ce propos, constitue un révélateur. Dans le sillage de ce courant apparaissent de nouveaux enjeux : l'écologie, la santé, le féminisme (qui connaîtra un essor fulgurant durant la période, ce dont témoignent notamment ses publications *Québécoises deboutte, les 'l'êtes de pioche, Des luttes et des rires de femmes, etc.*).

[14]

De nouvelles revues sont fondées : *Stratégie*, un trimestriel en 1972, *Mobilisation*, un mensuel, d'abord organe du F.L.P. de 1968 à 1970 puis revue marxiste-léniniste indépendante au début des années soixante-dix, *Presqu'Amérique* à l'automne 1971, *Brèches* au printemps 1973, *Champs d'application* à l'hiver 1974, *Chroniques* en janvier 1975, etc. La plupart de leurs animateurs sont des intellectuels (et parfois des militants) et/ou des écrivains qui auront donc à se poser le problème du rapport de leur engagement socio-politique et de leur pratique artistique (et littéraire).

Sur un plan théorique plus général, il faut noter l'abandon de la "théorie du socialisme décolonisateur" au profit d'une analyse marxiste plus classique de la question nationale. Le Québec n'est plus défini comme une colonie mais comme une partie constitutive d'un État capitaliste développé, le Canada, partie défavorisée toutefois, caractérisée comme *contradiction régionale* de la formation sociale canadienne comportant une *dimension nationaliste* : il y a donc effectivement une oppression nationale au Québec mais il s'agit d'une contradiction secondaire, subordonnée à la contradiction principale opposant les deux classes sociales qui se disputent le contrôle de la société : la bourgeoisie et le prolétariat.

Les producteurs dont on analysera les oeuvres appartiennent donc pour la plupart (songeons à Beaudet, Charron, Gagnon, Haeck, etc.), via leur participation à une revue ou l'autre, à un vaste courant qui traverse le milieu intellectuel durant les années

soixante-dix et leur travail, s'il trouve son ancrage dans le champ littéraire d'abord, ne s'y limite pas. C'est par rapport à des enjeux plus vastes d'ordre culturel mais aussi de nature socio-économique qu'ils auront à se définir et à réfléchir sur leurs pratiques. C'est par rapport à cette conjoncture d'ensemble, par suite, qu'il faudra essayer de comprendre et d'expliquer leurs oeuvres puisque celles-ci éclairent, à partir d'un lieu spécifique, la conjoncture qui, en retour, leur sert de condition générale de production.

IV. En guise de conclusion : quelques hypothèses de travail

[Retour à la table des matières](#)

1. Dans la "nouvelle écriture" apparue au Québec depuis le début des années soixante-dix - et cela vaut mutatis mutandis pour les autres formes de la production culturelle de la période -, il me semble qu'il faut absolument distinguer, pour fins d'analyse, deux courants : un *courant formaliste* dont les recherches relèvent pour l'essentiel - sinon exclusivement - de préoccupations littéraires : renouveler les formes pour créer une littérature différente, innovatrice ; un *courant politique*, dont les recherches - et les productions - sont intégrées à un projet de transformation révolutionnaire de la société. Dans la pratique cette distinction n'est pas toujours facile à opérer dans la mesure où les deux courants s'expriment souvent dans les mêmes lieux : *La barre du jour*, *Les herbes rouges*, *L'Aurore*, VLB éditeur, etc. Il y a donc là un travail préliminaire à accomplir qui implique une lecture attentive de l'ensemble de la production logeant à l'enseigne de la "modernité".

[15]

2. Les productions d'avant-garde doivent être lues (interprétées et expliquées) à la lumière et en tenant compte de l'apparition, dans le champ politique, d'organisations militantes vouées à la transformation radicale de la société québécoise et canadienne. Les fondements des pratiques artistiques de la période trouvent là leur ancrage : dans le champ culturel, est reprise, dans le cadre des préoccupations propres au champ, la problématique qui sert de ni conducteur aux analyses et pratiques

des groupes (et cela même lorsque les producteurs n'adhèrent pas aux groupes ou s'en démarquent sur des points spécifiques).⁶

3. Les groupes politiques eux-mêmes, en dépit de leur fonctionnement relevant d'une mentalité de secte, ne constituent pas des phénomènes excentriques à la société québécoise de la période. A leur manière, ils sont une réponse à la crise économique et sociale qui secoue le Québec depuis le début des années soixante-dix. De même il ne faudrait pas oublier qu'ils se situent dans la filiation des groupes politiques progressistes des années soixante (M.L.P., F.L.P., etc.) dont ils prétendent à la fois conserver l'héritage et le "dépasser" dans le sens d'un marxisme plus conséquent - qui sera en réalité sa caricature stalinienne. Que le marxisme ait pris cette forme au Québec dans les années soixante-dix demeure bien sûr à expliquer (et il faudra sans doute, dans cette analyse, faire intervenir des facteurs autres que strictement politiques : je pense notamment à la dimension religieuse de la pratique des groupes : il y a sûrement là à l'oeuvre des surdéterminations dont la nature n'est pas exclusivement politique) mais il reste qu'on ne peut pas comprendre grand chose aux débats de l'époque si l'on ne prend pas en compte cette réalité.

4. Dans cette perspective, les productions de la période doivent être soumises à une double analyse, formelle et politique. En quoi, sur le plan artistique et littéraire, constituèrent-elles des innovations ? Et quels furent les effets, les retombées politiques qu'elles entraînent effectivement ? Autrement dit, dans la mesure où le

⁶ On trouvera peut-être que j'accorde trop d'importance aux groupes mi ? C'est que j'estime en effet qu'ils occupent un espace très large dans la "culture de gauche" de la période. Bien entendu ils n'occupent pas tout le champ, le partageant entre autres avec les tenants de la contre culture et les féministes. Et comme le montrent des exemples qui font l'objet d'études dans le présent ouvrage (Chamberland pour la contre culture, le Théâtre des cuisines pour le féminisme), si l'action de ces mouvements est incontestable, bien que pas toujours facilement mesurable, celle des groupes n'est par contre très visible, souvent bruyante, ceux-ci interpellant vigoureusement, on le sait, le mouvement syndical et populaire, y provoquant des débats acrimonieux auxquels le champ culturel n'échappera pas non plus comme en témoignent notamment les polémiques entre *Chroniques* et *Stratégie*, les querelles à l'intérieur de l'A.Q.J.T., etc. Ceci dit on commettrait une grave erreur d'appréciation en faisant de ces groupes la clef de voûte d'une interprétation globale de ce qui se joue sur la scène sociale et politique des années 1970 ; les groupes, j'insiste, occupent une *position stratégique* dans la "culture de gauche" de la période, et par ailleurs.

politique devait être au poste de commandement, jusqu'à quel point furent-elles efficaces, contribuèrent-elles à faire avancer les choses ? Pour répondre à cette question, il faudra, bien sûr, tenter de mesurer les changements survenus durant la période et le rôle que les productions d'avant-garde ont joué à ce titre. L'analyse textuelle devra donc être intégrée, sinon subordonnée, à une lecture d'ensemble - historique et sociologique - des années soixante-dix dans la mesure où les productions d'avant-garde jouent tout à la fois un rôle de révélateur de ce qui bouge et constituent un *ferment* - parmi d'autres facteurs - des transformations opérées.

[17]

L'avant-garde culturelle et littéraire
des années 70 au Québec.

Chapitre 1

Généalogie du discours et des pratiques marxistes-léninistes au Québec *

par Pierre Milot

Introduction

1. Fondements historiques

[Retour à la table des matières](#)

Pour le mouvement marxiste-léniniste international la Chine et l'Albanie ont constitué, pendant la deuxième moitié des années 1960 et pour une bonne partie des années 1970, les deux derniers bastions du "socialisme authentique".

Au Québec (et au Canada), comme sur la scène internationale, des groupes et des partis marxistes-léninistes se sont formés dans la matrice de ces deux gonfalons rouges de la révolution prolétarienne mondiale. Le Parti Communiste Chinois (PCC) et le Parti du Travail d'Albanie (PTA) ont été présentés, par le mouvement marxiste-léniniste international, comme étant les légataires universels du "socialisme scientifique conçu par Marx et Engels" et de la "Grande Révolution d'Octobre dirigée par

* Ce texte est un fragment condensé d'une étude plus élaborée dont certains extraits sont déjà parus, sous une forme différente, dans les *Cahiers du socialisme* (6, 10-11 et 12-13) et dans une communication au Congrès annuel de l'institut d'Histoire de l'Amérique Française (octobre 1982).

Lénine et Staline". La rupture avec l'URSS, au début des années '60, ayant conféré à la Chine et à l'Albanie le titre de "nouvelles patries du socialisme".

L'alliance Chine-Albanie contre l'URSS a produit un dispositif conceptuel qui, conjugué avec des "thèses choisies" de la Ille Internationale et la "Lettre en 25 points" de Mao Tsé-Toung, a servi de générateur référentiel à la création de groupes et de partis marxistes-léninistes pour qui la ligne pure et dure du PCC et du PTA sera opposée à la ligne révisionniste du Parti Communiste de l'Union Soviétique (PCUS) : les *Principes du léninisme* de Staline et la pensée [18] maotsetoung formeront la trame conjonctive du discours marxiste-léniniste des années 1960 et 1970, jusqu'au schisme sino-albanais.

Les groupes et les partis marxistes-léninistes sont donc nés dans la "lutte contre le révisionnisme moderne" des partis communistes restés fidèles à Moscou lors de la rupture sino-soviétique : la fraction pro-chinoise de ces partis s'est détachée pour travailler à la construction d'une organisation marxiste-léniniste propageant les thèses maoïstes de la "Lettre en 25 points", en opposition aux thèses Khrouchtchéviennes du PCUS. C'est ainsi que, partout en Occident, les partis communistes pro-soviétiques se verront doublés par toute une pléthore de "m-l" régulés à l'horizon chinois.

Au Canada, les éléments pro-chinois du Parti Communiste du Canada (PCC) seront exclus au début de 1964 et, avec Jack Scott ils fonderont en Colombie-britannique, le Progressive Worker's Movement (PWM). Toutefois, le PWM ne réussira jamais à sortir des frontières de la Colombie-britannique et à construire un parti marxiste-léniniste à l'échelle du Canada. C'est à un rival de Scott, Hardial Bains, que reviendra de fonder le premier parti pro-chinois au Canada, en 1970, le Parti Communiste du Canada (marxiste-léniniste). Puis, viendront s'ajouter le Mouvement Révolutionnaire des Étudiants du Québec (MREQ-1972), *En Lutte!* (1973), la Ligue Communiste (marxiste-léniniste) du Canada (1975), de même que toute une série de groupes qui viendront gonfler les rangs d'En Lutte! et de la Ligue, suite à une "lutte de lignes pour bâtir l'unité du mouvement marxiste-léniniste canadien". ⁷

Pour le mouvement marxiste-léniniste international, le XXe Congrès du PCUS (1956) marque l'apparition du "révisionnisme moderne" et scande la scission du mou-

⁷ À partir de 1979 la Ligue changera de nom pour devenir Parti Communiste Ouvrier (PCO).

vement communiste international : "Vers la fin des années 50 et le début des années 60, un puissant courant révisionniste est apparu au coeur même du mouvement communiste international. Celui-ci se scindra en deux parties irréconciliables : entre marxistes-léninistes, avec au premier rang le Parti Communiste Chinois dirigé par Mao Tsé-Toung et le Parti du Travail d'Albanie sous la direction d'Enver Hoxha, d'une part, et révisionnistes modernes khrouchtchéviens avec à leur tête le Parti "communiste" de l'Union Soviétique, d'autre part". ⁸

2. Champ de la problématique

Dans *l'ordre du discours*, le marxisme-léninisme qui s'est déployé au Québec, entre 1972 et 1982, relève des procédures de production de la doctrine idéologique et non de la discipline scientifique, comme s'en sont réclamés les dirigeants "au sommet" des appareils "m-l". Le *discours stalinien* leur aura permis d'ériger un *pouvoir symbolique indivisé* à partir d'un système d'exclusion, de maîtrise et de restriction incorporant leur membership dans un mode d'organisation, de discipline et de comportements contraire à la logique démocratique. ⁹

[19]

Le discours marxiste-léniniste issu de la logique binaire d'exclusion et de rejet opposant En Lutte ! à la LC (m-1)C/PCO est le produit d'un rituel régissant la légitimité du *lieu du pouvoir*, d'une régularité doctrinale imposant un système de représentation fonctionnant selon le schéma mythologique orthodoxie/hérésie. Cette procédure de contrôle et de délimitation des énoncés de l'appartenance doctrinale procure, à ceux qui en détiennent l'autorité, la qualification d'être les dépositaires de l'identité prolétarienne. Devant leur propre membership et devant le membership *déviant* de l'autre appareil.

⁸ Document d'entente politique pour la création de la Ligue Communiste (marxiste-léniniste) du Canada, Montréal, 1975, p. 9.

⁹ Sur les notions d'ordre du discours et de discours stalinien, voir FOUCAULT, M., *l'Ordre du discours*, Paris, Gallimard, 1971 et LEFORT, C., *l'invention démocratique*, Paris, Fayard, 1981.

Contrairement à l'historiographie marxiste-léniniste, l'émergence des "m-l" québécois au début des années 1970 n'est pas la conséquence universaliste de la crise économique, pas plus que la stratégie d'un socialisme canadien (gommant la question nationale québécoise) ne s'est développée en dehors de la *logique de l'État* canadien, de son mode de centralisation et de ses allégeances périphériques, de même que de sa politique extérieure.¹⁰

Le champ opératoire du présent objet d'étude constitue la pratique du discours comme stratégie de pouvoir symbolique, et plus précisément la pratique du discours marxiste-léniniste comme stratégie d'appareil (le parti prolétarien) : stratégie impliquant les dirigeants "au sommet" d'En Lutte ! et de la LC(m-l)C/PCO face à leur membership respectif d'une part, et stratégie de "lutte pour l'unité" avec pour objectif réel le pouvoir symbolique sur "le mouvement marxiste-léniniste canadien", d'autre part.

Si c'est l'Équipe du journal (qui deviendra En Lutte !) qui, dans *Pour le parti prolétarien*, pose les *procédures de légitimation et de qualification* de l'identité prolétarienne du parti à construire, c'est au MREQ (qui deviendra la Ligue) qu'il reviendra d'imposer les *vérités axiomatiques et les règles strictes* du nouveau discours marxiste-léniniste qui émergera entre les années 1972 et 1974.

Les raisons qui ont amené les marxistes-léninistes québécois à réorienter leur stratégie vers un projet de *socialisme canadien* (reléguant ainsi la *question nationale* à une "contradiction secondaire") sont de deux ordres : soit la logique politique de l'État canadien et sa reproduction au sein de la stratégie "m-l", soit la corrélation entre la politique extérieure de la Chine (formulée implicitement dans la "Théorie des trois mondes") et la "place" du Canada dans le système international.

Si, après le schisme sino-albanais de 1978, on peut constater une baisse progressive de la "popularité" des organisations "m-l" au Québec, entraînant une "crise du militantisme", les dirigeants "au sommet" d'En Lutte ! et dis PCO réagiront de façon différente à cette crise de légitimité, compte tenu de la logique binaire qui a toujours opposé l'un et l'autre des appareils comme *organiseurs de pratiques* ; compte tenu également du type de pouvoir symbolique exercé par les dirigeants d'En Lutte ! et du PCO sur leur membership.

¹⁰ Sur la notion de logique de l'État, voir BIRNBAUM, P., *la Logique de l'État*, Paris, Fayard, 1982.

[20]

Enfin, précisons que l'analyse du discours marxiste-léniniste qui s'est déployé dans les années 1970 pose un problème méthodologique. D'une part, à l'exception de quelques articles parus dans des revues de gauche, voulant porter un regard sociologique sur ce qu'il a été convenu d'appeler le "mouvement marxiste-léniniste canadien", il n'existe pas d'ouvrages d'analyse historique ou de science politique sur ce "mouvement". D'autre part, l'histoire du "Mouvement m-l" racontée par les "m-l" eux-mêmes dans leurs documents officiels

souffre précisément d'être une historiographie officielle, écrite et réécrite selon les fluctuations des "lutttes de lignes" en cours. Quant aux articles parus dans les médias (cf. *l'Extrême-gauche*, de J. Benoit, La Presse, 1977), leur anti-communisme primaire les prive de toute crédibilité.

Au plan méthodologique, j'ai cherché à traiter le présent objet d'étude par la coupe du discours comme *organisateur de pratiques*, à partir d'une démarche visant à produire une sociologie politique des pratiques marxistes-léninistes québécoises.

Le présent texte ne constitue pas une "Histoire du mouvement marxiste-léniniste" mais plutôt une généalogie des figures du dispositif discursif "m-l" comme lieu *du pouvoir* observer comment un discours de libération s'est appliqué à reproduire des pratiques d'assujettissement, des membres face à leur appareil dirigeant, des appareils dirigeants (En Lutte !, la Ligue) face aux modèles (la Chine et l'Albanie).

Au plan du découpage synchronique, on peut distinguer trois séquences historiques dans la trame du discours marxiste-léniniste au Québec :

- I. 1972-1974 : genèse d'un discours et régularité rhétorique
- II. 1975-1977 : le rituel de la lutte pour le pouvoir symbolique
- III. 1978-1982 : le crépuscule d'une formation discursive.

En ce qui a trait au corpus des textes étudiés, il sera presque essentiellement constitué des brochures et des documents (officiels ou internes) publiés par En Lutte ! et la LC(m-l)C/PCO. Si la priorité est ainsi accordée à ce type de publication plutôt qu'aux journaux de ces organisations (qui serviront tout de même de support

référentiel), c'est que ces brochures et ces documents ont été les véritables corps conducteurs du discours "m-l" au cours des dix dernières années. C'est là précisément qu'on retrouve les thèses fondamentales et les principaux éléments de polémiques qui ont structuré la logique politique d'En Lutte ! et de la LC(m-I)C/PCO : là où les effets idéologiques d'une certaine rhétorique ont fonctionné comme *organiseurs de pratiques*.

Il va de soi que certains documents du Parti Communiste Chinois et du Parti du Travail d'Albanie serviront de matériau d'analyse, compte tenu de l'homologie discursive entre ces *modèles construits* et les textes de leurs épigones québécois.

[21]

Afin d'aborder la spécificité du discours "m-l", il conviendra d'examiner les procédures de production du discours en général, le champ de leur *contrôle* et de leur *délimitation* : bref, ce qui constitue *l'ordre du discours*. Puis, il s'agira de circonscrire le discours marxiste-léniniste dans la typologie qui le caractérise, soit le *discours stalinien* dans ses figures et ses formes, comme *lieu du pouvoir*.

Enfin, le discours marxiste-léniniste étant confronté au système étatique qu'il projette de renverser, et il existe divers *types d'États*, il pourra s'avérer intéressant de débusquer les corrélations pouvant exister entre l'état de ce discours et la logique de l'État contre lequel il fourbit sa stratégie.

À partir de cette problématique de l'ordre du discours comme lieu du pouvoir, il faudra alors poser les questions suivantes : qui parle, d'où et pour quoi, dans le marxisme-léninisme québécois des années 1972-1982 ?

I. 1972-1974 : Genèse d'un discours et régularité rhétorique

1. *La situation de la gauche québécoise au moment de la parution de "Pour le parti prolétarien".*

[Retour à la table des matières](#)

Lorsqu'en octobre 1972 paraît la brochure de Charles Gagnon, éditée et diffusée par *L'équipe du journal*, et qui se veut un document de travail reflétant les "débatés orientés vers la résolution des principales contradictions que les groupes militants ont à affronter à l'heure actuelle" (p. 17), la gauche québécoise est partagée en de multiples courants, fractions et tendances, plus ou moins structurés selon les cas mais tous articulés dans la mouvance de la question nationale et d'un projet socialiste. Cela à l'exception de deux partis politiques qui, s'ils ont dans leur programme une "position" sur la question nationale québécoise, orientent leur stratégie vers la construction d'un socialisme canadien : le "vieux" Parti Communiste Canadien (prosoviétique, créé en 1921) et le Parti Communiste du Canada (marxiste-léniniste), premier parti prochinois à être créé au Canada, en mai 1970.

Pour le parti prolétarien est publié deux ans après les "événements d'octobre" qui ont constitué une véritable crise politique pour l'ensemble de la gauche québécoise qui, des comités de citoyens aux Comités d'Action Politique en passant par le Front d'Action Politique (FRAP), se retrouvera extrêmement divisée quant à la restructuration de ses pratiques politiques : le congrès d'orientation du FRAP, en mai 1971, fera éclater une scission dont la typologie des tendances traversera les courants de la gauche et de l'extrême-gauche québécoises des années 1970. ¹¹ C'est à l'occasion de débats "inter-militants" organisés par le FRAP autour des questions de "stratégies" et d'"organisation" que certains des futurs dirigeants marxistes-

¹¹ Cf. Hamel, P. et Léonard, J.-F., "Les groupes populaires dans la dynamique socio-politique québécoise", in *Politique Aujourd'hui*, 7-8, 1978. [Texte disponible dans [Les Classiques des sciences sociales](#). JMT.]

léninistes viendront exposer leur conception de la *lutte idéologique* et de l'implantation (qui, nous le verrons plus loin, constitueront deux tendances concurrentes au sein même des groupes [22] marxistes-léninistes qui vont naître), contre les thèses de ceux qui (plusieurs d'entre eux ayant milité dans les comités de citoyens au cours des années 1960) proposaient un type de *projet socialiste* axé sur la démocratisation et *l'unification* des syndicats (la création, au printemps 1971, du Centre de Formation Populaire (CFP) constituera le "Yéna" du courant de la gauche socialiste).

La volonté de construire un parti ouvrier n'était pas nouvelle : dans les années 1960, la tentative avortée du Parti Socialiste du Québec (PSQ) et les manifestes du Mouvement de Libération Populaire (MLP), la publication entre décembre 1971 et février 1972 de deux manifestes proclamant la nécessité de "l'organisation politique des travailleurs" par les CAP St-Jacques et Maisonneuve, de même que les propositions de "parti des travailleurs" émanant de la radicalisation des centrales syndicales suite au Front commun de 1972, sans compter tous les petits "noyaux de militants" qui se sont formés à travers un dispositif complexe d'affinités felquistes, trotskystes, maoïstes... et dont les adhérents forgeront les premiers appareils marxistes-léninistes et trotskystes de la décennie, entre 1972 et 1974. C'est aussi à cette époque que le mouvement féministe québécois entreprendra de nouvelles pratiques véhiculées par le *Manifeste des femmes québécoises* et le journal *Québécoises deboutte !* Qu'est-ce donc qui singularisait tant *Pour le parti prolétarien* pour qu'on en fasse, par la suite, un tel paradigme dans l'historiographie "m-l" ?

2. Le parti de l'identité prolétarienne : naissance d'une rhétorique

Pour le parti prolétarien fonctionne selon deux procédés rhétoriques qui constituent les deux parties de la brochure : une dénonciation virulente du réformisme nationaliste, tant dans ses variantes péquistes et syndicales que dans le courant du FRAP et des organisations populaires, et une condamnation doctrinale de l'implantation comme pratique de pénétration des masses (critique adressée aux "groupes d'avant-garde").

a. *Procédures de légitimation* : composée de quatre chapitres, cette première partie a pour titre "Pas de révolution socialiste sans parti prolétarien". Le "cul-de-sac nationaliste" et "le rêve social-démocrate" y sont pourfendus en tant que "principaux obstacles actuels au développement de l'organisation ouvrière et à la création du parti ouvrier" (p. 24). Pierre Vallières, Jean-Gérin Lajoie et la "gauche du P.Q." y reçoivent l'attribut d'opportunistes cherchant à "détruire la crédibilité des militants des avants-gardes ouvrières" (p. 24) alors que les dirigeants du FRAP y sont considérés comme des sociaux-démocrates qui, avec leur "parti des travailleurs", "font le jeu des bourgeois, c'est-à-dire du capitalisme, tout en prétendant être du côté du prolétariat et du peuple tout entier" (p. 32).

Si l'on y proclame "la marche du peuple québécois vers le socialisme" et que l'on suppose pour cela "des étapes, dont possiblement l'indépendance nationale", on y rappelle également que "l'histoire fourmille d'exemples où la [23] classe ouvrière a été trompée magistralement par les nationalistes ou les sociaux-démocrates" (p. 33). Et pour que les choses soient claires, le décret apodictique : "Faire appel aux syndicats pour créer le "parti des travailleurs", c'est précisément s'adresser aux représentants de ces couches sociales qui constituent la base objective de la social-démocratie" (p. 34).

Si l'analyse de la question nationale comme problématique y est peu poussée, ce qu'on en dit dans cette brochure est à retenir pour le reste du présent objet d'étude : à propos des rapports entre la question nationale et le fédéralisme canadien face à l'impérialisme américain, on y suppose que "les Américains ne seraient pas loin de voir d'un oeil plutôt sympathique le démembrement de cet immense pays (i.e. le Canada)", par conséquent "la montée du nationalisme québécois, essentiellement anti-canadien et anti-mouvement ouvrier, à cause de "l'agitation néfaste", risque fort de se faire avec la bienveillante sympathie des maîtres de l'impérialisme" (p. 26).

Alors, puisque "le prolétariat est *dorénavant* engagé dans la lutte contre le capitalisme" (c'est moi qui mets en italique), et puisque la trahison social-démocrate est passée à l'histoire, seul le parti prolétarien peut agir au sein du mouvement ouvrier pour lui "imprimer une orientation révolutionnaire", seul il peut organiser "la pénétration au sein des masses de l'idéologie prolétarienne" (p. 35). Et pour que les procédures de légitimation soient d'évidence léninistes : "Le parti est, parmi toutes les organisations ouvrières et populaires, syndicats, associations, comités et le reste, celle qui assume la direction de la lutte, celle qui se situe à l'avant-garde du mouvement

ouvrier..." (p. 35). Bien que pour rassurer les plus perplexes, on ajoute que le parti, s'il dirige, ne cherche pas à "fonder", encore moins à "détruire" les organisations de masse !

b. *Procédures de qualification*: articulée à travers trois chapitres, cette deuxième partie est titrée "Nécessité de la lutte sur le front idéologique".

Combattre la "confusion idéologique" et ne pas s'appuyer sur la "spontanéité des masses" constituent les tâches politiques" qui favorisent le plus le développement des conditions nécessaires à la création du parti prolétarien" (p. 41) : ce qui suppose, pour les groupes d'avant-garde, de mettre au premier plan la *lutte idéologique* plutôt que *l'implantation*. Il s'agit là d'un axe rhétorique fondamental de la logique binaire qui va opposer par la suite les deux grandes tendances du "mouvement marxiste-léniniste canadien".

On y considère l'implantation comme une "notion pour le moins ambiguë... si, par ailleurs, l'implantation devait désigner cette pratique, vieille comme la politique elle-même, qui consiste pour un nombre relativement réduit d'individus à accéder de concert à un nombre suffisant de postes-clés au sein d'une organisation, pour en exercer le contrôle, il serait plus juste de parler de noyautage" (p. 42). Les militants d'avant-garde qui posent ainsi les tâches d'organisation avant celles de la lutte idéologique y sont traités de gauchistes de par leur "position déterminante au sein des organisations ouvrières, [24] positions dont ils chercheront à se servir quand ils le jugeront opportun" (p. 42).

Donc, si la confusion idéologique règne parmi la classe ouvrière et qu'elle entretient sa division, ce n'est pas par "la multiplication de noyaux ouvriers éparpillés" que l'on pourra créer "l'unité réelle du prolétariat", car l'identité prolétarienne "ne peut résulter que d'une conscience claire, éclairante" de ses intérêts : par le travail de propagande venu de l'avant-garde et non par "l'implantation à la base" de militants (p. 44-49). La lutte idéologique y est présentée comme "une pratique de masse ! qui en quelque sorte "repose sur le développement des luttes ouvrières" : on fustige aussi "ce que d'aucuns appellent la lutte au sein des appareils idéologiques", car l'on ajoute que c'est "transposer en pays capitalistes les tâches que s'est donné en Chine la Révolution culturelle" (p. 50). À propos de cette insertion, où l'on associe les thèses d'Althusser aux pratiques des gardes-rouges, il faut lire l'analyse fort pertinente

te que Jacques Rancière a produite des rapports du maoïsme et de l'althussérisme dans son ouvrage *la Leçon d'Althusser*.¹²

Dans *Pour le parti prolétarien*, le rôle du parti n'est pas d'organiser le prolétariat mais d'agir en sorte qu'il devienne révolutionnaire : voilà pour ce qui est de ne pas s'appuyer sur la spontanéité des masses, la fameuse formule de Lénine sur le "trade-unionisme"... n'empêche que deux paragraphes plus loin on fourbit les armes contre les sociaux-démocrates qui prétendent "décider comment la classe ouvrière doit lutter, quelles luttes elle doit mener, quand elle doit le faire et contre qui elle doit se battre" (p. 51) : autrement dit, seuls les futurs dirigeants du parti fusionné au prolétariat seront qualifiés pour le faire !

Mais d'où proviennent les procédures de qualification éclairées et éclairantes ? Des masses elles-mêmes "puisque seuls les mots d'ordre justes reçoivent l'accueil positif des niasses" (p. 53).

Le travail de propagande, considéré "autant une forme de pratique prolétarienne que celui d'organisation" (p. 54), comporte la rédaction et la publication d'un journal diffusé "aux quatre coins du Québec" (ce sera le journal *En Lutte!* dont l'avant-premier numéro paraîtra au printemps 1973). Ce sont là les étapes pour réaliser les "conditions subjectives" de la construction du parti prolétarien.

Quant aux "conditions objectives", on y proclame que "l'Amérique du Nord, et donc le Québec, entre dans la période de la lutte pour le socialisme" (p. 47 c'est moi qui mets en italique). On évoque, à l'appui, la "pression" du mouvement de libération des peuples opprimés, la permanence de la crise monétaire, l'inflation et le chômage, bref, même si on ne la nomme pas, la IIIe Internationale rôde en récurrence.

Outre le fait qu'il pose radicalement le paradigme de l'identité prolétarienne comme vecteur de la construction du parti, le discours de *Pour le parti* [25] *prolétarien* se démarque des "vieux" projets de parti des années 1960 par son champ opératoire : la lutte idéologique comme pratique de masse, par le biais de la diffusion militante d'un journal, et avec pour objectif la constitution d'un appareil d'avant-garde. C'est Lénine de *Que faire ?* plus le Mao Tsé-Toung de la "ligne de masse", et en filigrane les "synthèses conjoncturelles" de Staline, qui opèrent ici comme figures significatives.

¹² Rancière, J., *la Leçon d'Althusser*, Paris, Gallimard, 1974, coll. Idées.

Mais si les procédures de production de ce discours ont amorcé la "bolchévisation" de la conception du parti ouvrier à construire, il s'agit encore d'une rhétorique naissante où circule une part d'indétermination quant aux règles de contrôle et de délimitation qui vont forger la future "science" marxiste-léniniste.

Par contre, au niveau du système d'exclusion, un interdit révélateur : le mouvement féministe, de même que la question homosexuelle ne font pas partie de la problématique du parti prolétarien. Les futurs dirigeants du prolétariat y avaient-ils décelé un ensemble de comportements "inassimilables" pour leur système de représentation ?

3. L'ordre des vérités axiomatiques et des règles strictes

Issu d'une scission d'avec le Parti Communiste du Canada (marxiste-léniniste), et diffusant depuis janvier 1972 le journal *Le Partisan*, le Mouvement Révolutionnaire des Étudiants du Québec (qui jusque là avait surtout milité contre l'école capitaliste et pour le soutien aux luttes de la classe ouvrière et aux luttes anti-capitalistes) devait publier en octobre 1974 une brochure au titre impératif. En avant pour la création de l'organisation marxiste-léniniste.

Publiée deux ans après *Pour le parti prolétarien*, et à une époque où les scissions au sein des Comités d'Action Politique avaient fait éclore de nouveaux groupes militants (le Regroupement des Comités de Travailleurs, la Cellule Militante Ouvrière, la Cellule Ouvrière Révolutionnaire), la brochure du MREQ proclamait la nécessité pour les groupes d'avant-garde d'entreprendre des débats idéologiques, de "commencer la lutte vers l'unité des marxistes-léninistes" afin d'aboutir "dans les mois à venir... à un plus haut niveau d'unité politique et à la création d'une organisation marxiste-léniniste" (p. 23). S'il ne s'était agi que d'une convocation au débat avec "tous ceux qui pensent, comme nous, que nous devons d'abord nous unir autour d'une ligne politique marxiste-léniniste" (p. 4), les procédures de production de ce discours auraient pu ne fonctionner qu'au niveau de la légitimation et de la qualification, comme pour la brochure de *l'Équipe du journal*, et le MREQ n'apparaître que comme groupe concurrent.

En fait, les procédés rhétoriques de *En avant pour la création d'une organisation marxiste-léniniste* marquent une étape radicale dans le nouvel ordre du discours marxiste-léniniste en train de s'instaurer au Québec.

[26]

Ainsi, après avoir critiqué les "comités de travailleurs" militant dans les usines et qui projetaient de créer le parti par leur assemblage mutuel, on y proclame qu'un "parti communiste authentique est un parti construit par le haut par des militants communistes... construire par le haut veut dire donner priorité à la ligne marxiste-léniniste" (p. 19). Par conséquent, la création d'une organisation marxiste-léniniste "pré-parti" est à l'ordre du jour : ce sera donc à l'organisation pré-parti que reviendra la compétence d'appliquer les *vérités axiomatiques* du marxisme-léninisme à la "situation concrète" selon un ensemble de *règles strictes* dont la performance relèvera de la "justesse de la ligne politique". Et afin de s'impliquer dans le "débat", le MREQ présente ses positions sur *l'implantation*.

La pratique de l'implantation implique que soit prioritaire "le travail dans les lieux de production (usines et mines)" (p. 32) car "il est insuffisant pour une organisation révolutionnaire d'avoir seulement des contacts de l'extérieur avec les ouvriers... une organisation communiste doit être basée principalement dans les lieux de production et *secondairement dans d'autres lieux de travail*" (p. 33) c'est moi qui mets en italique). L'axiome de l'implantation "n'est pas seulement une tactique parmi d'autres, mais la ligne tactique juste" (p. 37) : aussi le document du MREQ s'en prend-il fébrilement à ceux qui se contentent de faire de l'agitation-propagande aux portes des usines par le biais d'un journal, ceux qui préfèrent l'étude du "m-l" au travail en usine, c'est-à-dire les militants qui produisent et diffusent le journal *En Lutte* !

Dans la mesure où c'est le MREQ qui a opéré la formulation du dispositif des *vérités axiomatiques* et des *règles strictes*, et qu'il présente "ses" positions "aux critiques" de ceux qui veulent "avancer" vers l'unité des marxistes-léninistes, et ce dans des délais relativement brefs, il revient donc aux dirigeants du MREQ d'avoir instauré le système de restriction qui va réguler le rituel de la lutte pour le pouvoir symbolique au sein de ce qu'il conviendra d'appeler le "mouvement marxiste-léniniste canadien". Et ce n'est pas un hasard si c'est autour du MREQ que fusionneront, une année après la parution de *En avant pour la création de l'organisation marxiste-léniniste*, les deux groupes militants la *Cellule Ouvrière Révolutionnaire* et la *Cellule*

Militante Ouvrière, pour fonder la *Ligue Communiste (marxiste-léniniste) du Canada*, comme on le verra plus loin.

4. Deux opérations de maîtrise du discours stalinien

Deux mois après la publication de *En avant pour la création de l'organisation marxiste-léniniste* par le MREQ paraît *Créons l'organisation marxiste-léniniste de lit lie pour le parti*, publié comme "supplément" dans un numéro du journal *En Lutte!* de décembre 1974 (quelques mois après la publication de *Pour le parti prolétarien*, L'Équipe du journal est devenue le groupe En Lutte!).

Cahier d'une vingtaine de pages bien tassées et doté d'un appareil de citations révélateur des structures profondes du discours marxiste-léniniste, il est [27] présenté dès le départ comme contribution au "débat sur la mise sur pied d'une organisation unifiée des marxistes-léninistes", un débat dont on reconnaît qu'il est déjà "résolument engagé au sein du mouvement marxiste-léniniste, et plus encore dans certains groupes qui ont fait de cette question une de leurs principales préoccupations au cours des derniers mois" (p. 1). D'ailleurs, *En Lutte!* reconnaît "qu'il a commis une erreur grave au cours des derniers mois", qu'il a "adopté une attitude attentiste, spontanéiste", qu'il a agi comme si l'unification des marxistes-léninistes "se réaliserait d'elle-même", et par conséquent il a "retardé considérablement à mettre sur la table, carrément et systématiquement (c'est moi qui souligne), la question de l'unification des marxistes-léninistes pour la constitution d'une organisation pour le parti" (p. 19).

5. *La question nationale et la question des femmes : une problématique de restriction et des mécanismes d'incorporation*

En avant pour la création de l'organisation marxiste-léniniste et Créons l'organisation marxiste-léniniste de lutte pour le parti, outre la régularité rhétorique qui marque leurs procédures de production, sont deux documents fondamentaux en ce qui concerne le *déplacement* de l'analyse de la question nationale et la *place* accordée à la question des femmes dans la positivité de l'identité prolétarienne. La problématique de restriction faisant de la question nationale une "contradiction secondaire" et les mécanismes d'incorporation faisant de la question des femmes une autre "contradiction secondaire" vont constituer deux paradigmes du procès qui va ébranler le système de représentation des appareils "m-l" au début des années 1980.

a. **La place du Canada dans le système international** : tout comme les partis communistes de la Ille Internationale avaient appliqué la politique extérieure de l'Union Soviétique à la situation nationale de leur propre pays, les groupes et les partis marxistes-léninistes issus de la rupture sino-soviétique ont fait de même avec la Chine. La politique extérieure chinoise, induite par la "Théorie des trois mondes", stipulait que les pays industriels du "second monde" (comme le Canada) se devaient de mener une lutte ferme pour leur indépendance nationale et contre la menace des superpuissances.

Au Canada, l'application de cette théorie a amené le mouvement marxiste-léniniste à éradier la question nationale québécoise. En octobre 1974, soit moins de six mois après le discours de Deng Xiaoping à l'ONU sur la Théorie des trois mondes, le Mouvement Révolutionnaire des Étudiants du Québec proclamait : "Nous ne croyons pas que l'oppression dont est victime la nation québécoise à l'heure actuelle nécessite le recours à la sécession et que c'est plutôt l'oppression du capital qui est à l'origine des conflits qui voient le jour présentement au Québec. Par ailleurs le Canada, comme pays du deuxième monde, est amené à résister aux politiques hégémoniques des deux superpuissances. Actuellement il est certain qu'un Canada morcelé serait une proie facile pour l'impérialisme américain, susciterait rapidement les

convoitises de [28] l'autre superpuissance et affaiblirait le prolétariat divisé par le chauvinisme national" (p. 29-30).

Deux mois plus tard, En Lutte ! proposait une analyse analogue, bien que diffractée : "... rien ne garantit, bien au contraire, que l'indépendance politique du Québec constituerait un pas en avant pour le prolétariat. Tout porte à croire que, divisé par la question nationale, le prolétariat du Canada serait plus faible face au capitalisme et à l'impérialisme" (p. 10).

Bien sûr ce déplacement de l'analyse de la question nationale ne s'est pas opéré sans référence aux thèses de Lénine et Staline ; d'ailleurs les Chinois eux-mêmes le feront pour justifier leur structuration du monde en trois : à cette différence près que le Parti Communiste Chinois y défendait sa propre logique étatique face au système international alors que le MREQ et En Lutte ! glissaient vers la logique d'un État canadien unifié... air nom du prolétariat. Cette *logique de l'État*, la LC(m-l)C la poussera plus tard à son "stade ultime" en appuyant les propositions d'augmentation du budget militaire du gouvernement fédéral... au nom de l'indépendance nationale du Canada ! Ce *fédéralisme structurel* entraînera les appareils "m-l" dans un véritable dérapage de légitimité lors du référendum québécois en mai 1980.

b. La place des femmes dans l'ordre prolétarien : dans le document du MREQ, la question des femmes ne semble pas être un problème à résoudre puisqu'elle n'est même pas posée. Quand par la suite la Ligue considérera la lutte des femmes comme "partie intégrante du mouvement révolutionnaire", ce sera pour dénoncer le féminisme comme "réaction fondamentalement bourgeoise à l'oppression des femmes". De son côté, En Lutte ! y va d'un procédé discursif un peu moins brutal : "Il faut sans doute être reconnaissant aux féministes d'avoir, par le caractère *extrémiste et absurde* (c'est moi qui mets en italique) de certaines de leurs propositions, pour ainsi dire forcé les marxistes-léninistes à remettre à l'ordre du jour cette question fondamentale que le révisionnisme avait fini par vider de tout contenu révolutionnaire" (p. 10).

En fait, ce qui semble avoir intéressé En Lutte !, c'est moins de "remettre à l'ordre du jour" la question des femmes que de remettre à l'ordre dit discours prolétarien les groupes féministes : "Parmi les forces populaires appelées à se rallier au prolétariat, à se placer sous la direction du parti de celui-ci (c'est moi qui mets en

italique), les masses féminines comptent parmi les plus importantes, la plus importante sans doute" (p. 10).

Mais les femmes ne sont pas les seules à faire partie des "contradictions secondaires" pouvant appuyer la construction du parti prolétarien : les agriculteurs, les chômeurs et les assistés sociaux y sont nommés. Quant aux gais et aux lesbiennes, on ne leur accorde pas encore le statut de "contradictions" : il faudra attendre qu'ils s'organisent en caucus (ce que leur *interdisait* le centralisme démocratique) pour que l'appareil dirigeant d'En Lutte ! soit "forcé de les [29] remettre à l'ordre du jour". Comme quoi l'ordre du discours "m-l" est un discours de l'ordre.

II. 1975-1977 : Le rituel de la lutte pour le pouvoir symbolique

1. L'économisme "comme figure hérétique récurrente

[Retour à la table des matières](#)

En septembre 1975, En Lutte ! fait paraître une brochure dont le titre injonctif, *Contre l'économisme*, restera l'une des figures signifiantes les plus marquantes du discours marxiste-léniniste de la présente séquence historique. Avec cette publication *En Lutte !* cherche à raffermir son rapport de forces face aux divers groupes "m-l" réunis par délégations au sein du Comité de Solidarité avec les Luttes Ouvrières (CSLO), un comité mis sur pied à l'occasion de la grève des ouvriers de Firestone à Joliette, en 1973, et qui s'est perpétué à partir du soutien militant des groupes en question.

En Lutte ! qui a été parmi les initiateurs du CSLO et qui a contribué à son maintien, propose maintenant la dissolution de ce dernier, parce qu'à titre d'"organisation intermédiaire", le CSLO ne convient pas à l'étape de la lutte idéologique, étape où les "m-l" doivent concentrer leurs activités sur l'agitation-propagande "dans le but de rallier les ouvriers avancés au communisme et de jeter les bases du parti" (p. 15).

En fait, *Contre l'économisme* dénonce plus particulièrement le caractère "économiste" du CSLO qui n'a pas pour objectif la "fusion du mouvement marxiste-léniniste et du mouvement ouvrier". un économisme partagé par le MREQ, la COR, la CMO, le Regroupement des Comités de Travailleurs (RCT), et véhiculé par les militants reliés à la revue *Mobilisation* et au *Bulletin populaire*.

Pour En Lutte! les groupes qui cherchent à maintenir le CSLO en tant qu'"organisation intermédiaire" sont les mêmes qui prônent la pratique de l'implantation en usines, donc qui rabaissent l'agitation et la propagande communistes à un niveau "réformiste". Ainsi le CSLO aurait "progressivement versé dans l'ouvriérisme le plus condamnable. En l'absence d'une avant-garde ouvrière communiste capable d'orienter les éléments petits-bourgeois désireux de se ranger sur des positions prolétariennes, l'ouvriérisme constitue un danger majeur" (p. 25).

Le "soutien" aux luttes ouvrières tel qu'envisagé par le CSLO ne serait qu'un "ajustement" à la conscience social-démocrate des ouvriers "avancés", c'est-à-dire les ouvriers les plus combattifs. La brochure proclame que si la lutte des ouvriers de Firestone s'est enlisée dans le réformisme, le blâme en revient aux marxistes-léninistes pour "n'avoir pas fait de propagande ni d'agitation communistes auprès de ces derniers" : "pour qu'une lutte ouvrière se développe, [30] grandisse et entraîne l'appui populaire, *il faut qu'elle soit dirigée correctement*" (p. 27 c'est moi qui mets en italique).

"L'économisme" comme "déviation" serait donc cette mixture d'ouvriérisme et de réformisme qui consiste à se "prosterner" devant toutes les luttes ouvrières et à considérer que toutes les luttes ouvrières "sont objectivement anti-capitaliste". Aussi les tentatives de mettre sur pied des "organisations politiques de masse" autour de questions comme la lutte des femmes, la lutte contre l'école capitaliste ou le soutien aux luttes anti-impérialistes, tout cela relèverait de la même conception économiste de "l'organisation intermédiaire" : conception qui privilégie *l'implantation perverse* au détriment de la "lutte idéologique".

2. Un nouveau sujet historique est né : la Ligue (marque déposée à Pékin)

En novembre 1975, coup de théâtre : les groupes "implantationnistes" (du moins trois d'entre eux) qu'En Lutte ! combattait depuis les derniers mois, sinon les dernières années, fusionnent et fondent une organisation au nom monumental : La Ligue Communiste (marxiste-léniniste) du Canada. Titre du journal de la nouvelle organisation : *La Forge*. Le MREQ, la COR et la CMO publient deux documents : un premier qui comporte les autocritiques des trois groupes et un autre qui constitue en quelque sorte un remake de *En avant pour la création de l'organisation marxiste-léniniste*. Un remake parce que si la rhétorique de *Document d'entente politique pour la création de la LC(m-l)C* est mieux frappée qu'*En avant pour...*, elle en reprend toutes les *vérités axiomatiques* et les *règles strictes*, avec cependant un ajout : un chapitre de quatre pages sur la lutte des femmes, comme il en a été question précédemment.

Cependant, dans leurs autocritiques, les membres fondateurs de la LC(M-L)C reconnaissent avoir commis une erreur en faisant de *l'implantation* la "seule tactique juste" à l'étape de la lutte pour la construction du parti : en fait, cette autocritique est un procédé discursif qui permettra à la LC(m-l)C de poursuivre ses *pratiques implantationnistes* dans les syndicats et les groupes populaires tout en prônant la lutte idéologique sur la base d'un mot d'ordre revisité de la Ille Internationale : "Classe contre classe". Ce qui donnera lieu à la publication de "plates-formes de lutte de classes" imposées les unes après les autres aux groupes populaires afin d'en prendre la direction, doublant ainsi En Lutte ! qui se retrouve fort désorienté devant l'émergence d'une organisation aux allures si impératives. ¹³

Dans son *Document d'entente politique pour la création de la Ligue Communiste (marxiste-léniniste) du Canada*, la LC(m-l)C s'affirmera comme dépositaire officiel (et exclusif) de la "Théorie des trois mondes" au Canada. S'opposant à la lutte pour l'indépendance politique du Québec, dans la mesure où cela pouvait affaiblir le Cana-

¹³ Sur l'infiltration des marxistes-léninistes dans les groupes populaires et les syndicats, la brochure de J. Benoît mentionnée précédemment demeure, malgré tout, la meilleure référence.

da comme pays du second monde, la LC(m-l)C prônait la lutte pour l'indépendance nationale du Canada face aux superpuissances [31] et critiquait En Lutte ! pour son inconséquence dans l'application de la "Théorie des trois mondes".

C'est ainsi que dans une brochure parue en 1976, la LC(m-l)C proclamera qu'En Lutte ! "n'a pas saisi la division du monde en trois et liquide la lutte pour la défense de l'indépendance du pays" (i.e. le Canada). "Les erreurs d'En Lutte ! sur la nature de l'impérialisme mènent à une analyse erronée de la situation internationale. Cette analyse erronée ressort clairement dans sa formulation de la contradiction principale qui révèle qu'En Lutte ! est incapable de saisir les relations contradictoires entre chacun des trois mondes... Les camarades d'En Lutte ! n'ont pas défini la situation au Canada, en commençant par l'analyse de la situation internationale, la division du monde en trois".¹⁴ Dans le premier numéro de sa revue *Unité prolétarienne* (septembre 1976), En Lutte ! se fera le ferme défenseur de la "Théorie des trois mondes" et reprochera à la LC(m-l)C d'appliquer cette théorie de façon mécanique.

Cette polémique à propos de l'analyse de la contradiction principale au Canada a été au centre des débats qui ont opposé les groupes marxistes-léninistes tout au long de ce qu'il a été convenu d'appeler la "lutte pour l'unité des marxistes-léninistes canadiens" : le fait que l'analyse de la contradiction principale au Canada (faisant de la question nationale québécoise une contradiction secondaire) ait été chevillée à la "Théorie des trois mondes" (peu importe qu'elle ait été appliquée de façon "inconséquente" ou "mécanique") montre jusqu'à quel point la politique extérieure de la Chine a pu être régulatrice.

3. La "lutte pour l'unité" et la "lutte contre les mesures de crise" : reproduction des procédures de légitimation

Contre l'opportunisme de droite dans l'analyse de la contradiction principale : critique de la position d'En Lutte ! un document muni de tout l'arsenal maoïste et qui pousse encore plus loin l'application de la "Théorie des trois mondes» au niveau de la "contradiction principale", sema donc la consternation parmi le membership d'En

¹⁴ Contre l'opportunisme de droite dans l'analyse de la contradiction principale. Critique de la position d'En Lutte !, Montréal, mai 1976, p. 14.

Lutte ! qui apprit que l'analyse faite par son appareil dirigeant à propos de l'alliance entre le Canada et les USA était à jeter aux poubelles de l'histoire : pour la Ligue, ce sont les divergences entre les deux États qui sont fondamentales. Le Canada est un pays impérialiste indépendant et il faut travailler dans le sens d'approfondir cette indépendance et favoriser les relations du Canada avec les pays du tiers-monde devient un devoir doctrinal pour les "m-l" canadiens.

Dans la "lutte pour l'unité des m-l canadiens", la Ligue poursuit la logique impulsée par le MREQ : se fondre avec la Ligue ou "sombrier dans le révisionnisme".

Les années 1976-1977 seront traversées par cette logique binaire qui oppose En Lutte ! à la LC(m-l)C et qui amènera les groupes "m-l", au Québec comme dans le reste du Canada (car de petits cercles d'études issus du Canada [32] anglais se mirent à s'intéresser de près au discours "m-l" québécois) à "choisir leur camp". ¹⁵

Pour reconstruire sa légitimité En Lutte ! organisera une série de conférences sur la question de l'unité, de la contradiction principale, en somme sur l'ensemble des points où l'appareil dirigeant a commencé à dangereusement faseiller, comparé au souille qui pousse la Ligue d'une mer à l'autre (du moins au niveau de la pratique discursive).

Cette lutte pour le pouvoir symbolique, entre En Lutte ! et la Ligue, prendra également la forme d'une campagne contre la "crise capitaliste", et plus particulièrement contre la principale figure signifiante de cette crise dans les années 1976-1977 : la loi C-73, c'est-à-dire la législation fédérale sur le contrôle des prix et des salaires.

¹⁵ Les thèses "m-l" eurent une influence considérable parmi certaines revues socioculturelles de cette époque. C'est ainsi qu'entre 1977 et 1978 deux revues (*Stratégie* et *Champs d'application*) se sont littéralement sabordées pour se mettre "au service du prolétariat canadien" (i.e. rallier les rangs de la Ligue ou d'En Lutte !), tandis que *Chroniques* s'est dissoute suite à une longue polémique avec *Stratégie* et *Champs d'application* à propos du réalisme socialiste et du marxisme-léninisme [40] sur le front culturel. Il faut ajouter à cela le ralliement de troupes de théâtre (*le Théâtre d'la shop*, *le Théâtre Euh !*), de même que l'adhésion, individuellement ou en groupe, de peintres et de musiciens (sans compter quelques écrivains "compagnons de route", dont François Charron).

Dans son Manifeste contre la loi C-73 et le contrôle des salaires, publié en mars 1977, *En Lutte!* écrira que les bases du parti prolétarien "ne se construisent pas en vase clos, à l'abri des luttes que mènent quotidiennement la classe ouvrière et les travailleurs contre la bourgeoisie canadienne et son État" (p. 2). La lutte contre les "mesures de crise" exige donc "l'unité de toutes les forces du prolétariat et du peuple canadien", contre les facteurs de division au sein de la classe ouvrière et contre les "fausses solutions" à la crise : la question nationale étant considérée comme l'un des principaux facteurs de division du prolétariat canadien et un frein à son émancipation révolutionnaire.

Par sa performance discursive et sa pratique tous azimuts (pétition pancanadienne à faire signer dans les syndicats et les groupes populaires, etc.) dans cette campagne politique *En Lutte!* poursuit la reconquête de sa légitimité face à la Ligue en proclamant qu'il faut aussi "mener une lutte intense pour l'unité dans les rangs même du mouvement marxiste-léniniste canadien, qui est encore divisé et dispersé en multiples groupes et tendances à travers le pays" (p. 3).

Pour sa part, la Ligue produira sa propre brochure *Contre la crise capitaliste, Luttons classe contre classe pour nos revendications et pour le socialisme*, où les mots d'ordre d'unité de la classe ouvrière canadienne et d'unité entre "m-l" seront aussi performatifs : la lutte contre la "loi Trudeau" devra contribuer à "lier encore plus solidement les marxistes au prolétariat, à lier les luttes immédiates à la lutte d'ensemble pour le renversement du capitalisme, et ainsi à l'émergence d'une direction révolutionnaire, d'une avant-garde marxiste-léniniste du prolétariat canadien, d'un parti communiste" (couverture arrière de la brochure).

En une année et demie, à coups de procédés apodictiques, la Ligue aura réussi à imposer son pouvoir symbolique sur la plupart des groupes "m-l" québécois qui, de l'APLQ (éditeur du *Bulletin populaire*) à Mobilisation (éditeur de la revue du même nom), s'étaient inscrits dans le rituel de concurrence en [33] gagé depuis plusieurs mois, à travers les conférences "pour l'unité des marxistes-léninistes canadiens", et la campagne "contre les mesures de crise". ¹⁶

¹⁶ On peut chiffrer les effectifs du membership "m-l" pendant cette période, au Québec, entre 5,000 et 6,000 membres et sympathisants.

Un événement inusité viendra bouleverser les règles de cette lutte symbolique à l'été 1977, événement mettant en jeu le système de représentation de toute la logique maoïste des quinze dernières années.

Le 7 juillet 1977, le *Zeri i Popullit*, organe central du PTA, publiait un éditorial qui sonnera le glas de la "Théorie des trois mondes" au sein d'une grande partie du mouvement marxiste-léniniste international.

Selon l'éditorial (dont l'auteur est fort probablement Enver Hoxha), la "Théorie des trois mondes» ignore le socialisme en tant que système social dans ce sens qu'elle ignore la contradiction entre le socialisme et le capitalisme : par conséquent, c'est une théorie anti-léniniste qui conduit à "l'affaiblissement de la dictature du prolétariat dans les pays où se construit le socialisme, alors qu'elle appelle le prolétariat mondial à ne pas combattre, à ne pas se dresser pour la révolution socialiste".¹⁷

L'éditorial du *Zeri i Popullit* va déclencher une véritable débâcle idéologique et politique au sein de ce qu'il était convenu d'appeler, jusque là, le mouvement marxiste-léniniste international, un mouvement fondamentalement axé sur l'apologie des deux «citadelles assiégées" de la révolution prolétarienne mondiale, la Chine et l'Albanie, et plus particulièrement sur la défense de la politique extérieure chinoise, comme ce fut le cas pour les partis communistes occidentaux, à l'époque stalinienne, quand la défense des intérêts nationaux de l'URSS était chevillée aux directives de la Ille Internationale.

Coup sur coup, des "déclarations" de partis marxistes-léninistes favorables à la dénonciation radicale de la "Théorie des trois mondes" sont publiées,¹⁸ dont la *Déclaration commune de partis marxistes-léninistes d'Europe*.¹⁹ Des "manifestations internationalistes" réunissant les mêmes partis sont organisées avec pour thème unificateur la lutte contre "le nouveau courant opportuniste international et la Théorie des trois mondes". À travers ces "déclarations" et ces "meetings" c'est la Chine qui est directement visée : "c'est un fait qu'il y a aujourd'hui des gens qui se consacrent à pratiquer une politique qui est dirigée contre l'unité du mouvement commu-

¹⁷ "La théorie et la pratique de la révolution", éditorial du *Zeri i Popullit* reproduit dans *Albanie aujourd'hui*, Tirana, 4, 1977, p. 22.

¹⁸ Cf. le *Bulletin International*, dirigé par Patrick Kessel, Paris, 1977, I et suivants.

¹⁹ Nouveau Bureau d'Édition, Paris, 1977.

niste. Dans le but d'imposer la "Théorie des trois mondes" et d'autres conceptions opportunistes, ils essaient d'exercer des pressions sur différents partis frères, de les diviser et de former des fractions cri leur sein. Ils soutiennent, dans de nombreux pays, des groupes opportunistes et provocateurs contre les partis communistes existants, et ils encouragent la création de tels groupes. D'autre part, ils ont pratiquement rompu les relations avec les partis frères pour la seule raison qu'ils n'acceptent pas cette ligne opportuniste, et, en même temps, les groupes opportunistes et provocateurs mentionnés, qui sont complètement coupés des masses, sont qualifiés de "Partis communistes", pour la seule raison qu'ils répètent mécaniquement les positions opportunistes. Une telle politique, dépourvue de tout principe, sa [34] bote l'unité du mouvement communiste mondial et cherche à le diviser" (p. 28).

Les "groupes opportunistes et provocateurs" dont traite cette déclaration sont les partis marxistes-léninistes restés fidèles à Pékin et qui soutiennent la nouvelle direction du PCC (Hua, Deng et Cie), en menant une lutte stéréotypée contre la "Bande des quatre" et pour la défense de la "Théorie des trois mondes" qu'ils attribuent à Mao Tsé-Toung.²⁰ Au Canada, la Ligue en profitera, à l'automne 1977, pour déclarer qu'En Lutte ! a définitivement sombré dans le révisionnisme moderne : la preuve la plus flagrante de cette déchéance étant qu'à sa Troisième Conférence nationale des marxistes-léninistes, tenue à Montréal en septembre 77, En Lutte ! avait décidé de répudier (bien que fort confusément) la "Théorie des trois mondes". Selon En Lutte ! cette dernière ne peut être imputée à Mao Tsé Toung, laissant par là entendre que Deng Xiaoping en serait le maître d'oeuvre. Quant au PCC(m-l), dont l'apophtegme d'Hardial Bains avait été "Le président Mao est notre président, la voie de la Chine est notre voie", il fera un virage à 180 degrés dès la parution de l'éditorial du *Zeri i Popullit*, pour proclamer que Mao Tsé Toung n'a jamais été qu'un révisionniste ! Le PCC(m-l) a même réussi à se faire reconnaître par le PTA comme étant "le" parti marxiste-léniniste seul capable de mener le prolétariat à la révolution.

²⁰ Notons que dans la mouvance du rapprochement sino-américain, tout au long des années 70, la "Bande des Quatre" ne s'est jamais opposée officiellement ni à la "Théorie des trois mondes" ni à l'alliance sino-américaine contre l'URSS. Ce qui suppose une relative unanimité des "radicaux" et des "experts" quant à la politique extérieure de la Chine.

III. 1978-1982 : Le crépuscule d'une formation discursive

1. Dérèglement du paradigme Chine-Albanie

[Retour à la table des matières](#)

Arrive la date fatidique du 7 juillet 1978. Une "note" du ministère chinois des Affaires étrangères annonçait que "La Chine est obligée de mettre fin à son aide à l'Albanie".²¹ En gros, cette note disait à peu près la même chose que la lettre envoyée par Khrouchtchev au PTA, en 1961, lors de la rupture albanos-soviétique : cessation de l'aide économique et retrait des spécialistes pour des raisons techniques.

La réponse du PTA ne tarde pas : le 29 juillet, le Comité Central du PTA, dans une lettre au Comité Central du PCC et au gouvernement chinois, fait connaître sa riposte : "Les véritables motifs de l'arrêt des aides et des crédits accordés à l'Albanie n'ont pas un caractère purement technique, comme la note chinoise cherche à le présenter, mais un caractère profondément politique et idéologique."

Le PTA accuse la note chinoise d'embellir et de gonfler l'aide économique et militaire accordée par la Chine à l'Albanie dans le passé. Le PTA répugne à l'idée formulée dans la note chinoise selon laquelle l'aide chinoise a été un "facteur déterminant" dans le développement de l'économie albanaise. Le PTA proclame que cette aide n'a été qu'un "facteur auxiliaire".

[35]

Mais la vérité est plus pragmatique : le PTA, devant l'état des choses, plutôt que de se faire "lâcher" prosaïquement par la Chine, a préféré susciter la rupture dans le plus pur style du conflit sino-soviétique, au début des années 60, en se lançant dans

²¹ Note du ministère chinois des Affaires étrangères : La Chine est obligée de mettre fin à son aide à l'Albanie. Supplément à Unité Proletarienne, Montréal, 1978, 12.

la "lutte pour la défense de la pureté des principes du marxisme-léninisme" contre la pensée maotsétoung, dernier avatar du révisionnisme moderne.

C'est ce qui ressort du livre que publiera Hoxha en 1979, *L'impérialisme et la Révolution*,²² où la pensée maotsétoung, pourtant revendiquée à hauts cris par tous les groupes et partis marxistes-léninistes pendant les années 60 et 70, serait "une théorie dépouillée des traits du marxisme-léninisme."

Le verdict d'Hoxha est injonctif. "Mao Tsé-Toung ne fut pas un marxiste-léniniste", "le Parti Communiste Chinois n'a jamais été ni ne pouvait être un parti marxiste-léniniste", et pour conclure ce jugement apodictique : "la Chine n'a jamais avancé dans la juste voie de la construction socialiste".

Avec une charge aussi radicale de la part du PTA le schisme est total au sein du mouvement marxiste-léniniste international. Au Canada, le Parti Communiste Ouvrier (marxiste-léniniste), le nouveau nom de la Ligue, est resté fidèle à Mao Tsé-Toung et, tout en appuyant impassiblement la réhabilitation de Deng Xiaoping, rejette Enver Hoxha dans les poubelles de l'Histoire alors que le PCC (m-l) considère Hoxha comme le plus fidèle successeur de Staline et crache sur Mao Tsé-Toung ; l'Union Bolchévique (un des seuls groupes à être restés "indépendants" suite à la "lutte pour l'unité des marxistes-léninistes" qui s'était polarisée entre En Lutte ! et la Ligue), va jusqu'à condamner Hoxha et Mao en même temps, affirmant que l'un et l'autre n'ont jamais été des marxistes-léninistes : l'U.B. les condamne au nom de la défense inconditionnelle de Staline. Par ailleurs, l'Organisation marxiste-léniniste du Canada En Lutte ! tente de sauver des eaux les deux *grands dirigeants*, proclamant que Mao et Hoxha ont commis des erreurs mais que le bilan de leur action révolutionnaire demeure globalement positif.

En Lutte ! propose également que les marxistes-léninistes examinent de près "certaines erreurs" de la IIIe Internationale qui pourraient expliquer les échecs et la division du mouvement communiste international de même que la victoire du révisionnisme moderne dans les pays socialistes. À son IIIe Congrès tenu en mars 1979, En Lutte ! en appelle à la création d'une Internationale des partis marxistes-léninistes, une Internationale Communiste tout aussi monolithique que le Komintern qui en son temps avait "réussi à unir les forces communistes militantes sur une base de principes et à consolider son unité par l'adoption d'un programme et de statuts

²² Éditions "8 Nentori", Tirana, 1979.

communs ainsi que par l'analyse et les décisions tactiques de ses Congrès mondiaux qui se tenaient régulièrement".²³

En Lutte ! tente ainsi de rallier à son projet un certain nombre de groupes et de partis qui, tout en soutenant l'Albanie, se veulent "indépendants". Le PTA, quant à lui, considère qu'il serait naïf venu de construire une Internationale [36] marxiste-léniniste et toute entreprise allant dans ce sens sera considérée comme un affront hérétique.

Pendant ce temps, le PCC(m-l) et les autres partis marxistes-léninistes pro-chinois de la scène internationale sont obligés de se transformer en thaumaturges pour pouvoir justifier l'immersion progressive de l'économie chinoise dans le marché impérialiste mondial de même que la série d'événements troublants qui ponctuent la vie politique chinoise : la rencontre Berlinguer-Deng Hiaoping, la réhabilitation posthume de Liu Shaoqi, et pour comble de mauvaise augure la critique officielle et publique des "erreurs" de Mao TséToung entre 1958 et 1976, c'est-à-dire du "Grand Bond en avant" à la "Grande Révolution Culturelle Proletarienne".

De son côté, le PCC(m-l) ira jusqu'à organiser des "conférences internationalistes" à Montréal (en mai 78 et mars 80), réunissant l'ensemble des partis et des groupes marxistes-léninistes devenus pro-albanais de même qu'une délégation officielle du Comité Central du PTA.

2. Avatars de la "question nationale" et perte de légitimité des appareils dirigeants

C'est à travers ce dérapage doctrinal qu'En Lutte ! et le PCO entreprendront leur campagne pré-référendaire *Ni fédéralisme renouvelé ! Ni souveraineté-association !*,²⁴ campagne qui aboutira, lors du dévoilement de la question référendaire par le P.Q., à une recommandation d'annulation, tant du côté d'En Lutte ! que du PCO.

²³ "Pour l'unité politique et organisationnelle du mouvement communiste international", in *Le 3e Congrès de l'Organisation marxiste-léniniste du Canada En Lutte !*, Montréal, 1979, p. 143.

²⁴ Publié par En Lutte ! en février 1980.

Axée sur "la lutte contre l'oppression nationale" et "pour le droit à l'autodétermination du peuple québécois" (en tant que question de principe), la campagne des "m-l" sera orientée vers le rejet de l'indépendance nationale et pour la reconnaissance dans la constitution canadienne du droit à l'autodétermination. Si les appareils dirigeants d'En Lutte ! et du PCO condamnaient le "fédéralisme renouvelé", ils n'en conviaient pas moins le peuple québécois à un *fédéralisme restructuré*.

Il y a, dans la brochure d'En Lutte ! citée précédemment, une affirmation dont le moins qu'on puisse dire est qu'elle relève d'une construction délirante de l'histoire : "Toute l'histoire du XXe siècle, non seulement au Canada mais dans le monde tout entier, montre que seul le socialisme peut garantir dans les faits une véritable égalité des nations et des minorités nationales, quelles qu'elles soient" (p. 66).

Non seulement l'histoire de l'URSS et des pays d'Europe de l'est montre-t-elle le contraire, mais même ici au Canada l'histoire du Parti Communiste du Canada indique-t-elle que ce parti a lui aussi, dans les années 1930 et 1940, reproduit la *logique de l'État* canadien en son sein, prônant le maintien de la structure fédérale et l'unité nationale canadienne contre les "scissionnistes" [37] québécois qui en 1947 fondèrent une section "provinciale" réclamant "l'autonomie". ²⁵

Quant au PCO, il n'est peut-être pas inutile de mentionner que son appareil de direction a toujours été occupé très majoritairement par des anglophones, ce qui laisse songeur quant à la *place* qui serait accordée à la nation québécoise dans un Canada socialiste unifié.

Dès lors la question nationale va progressivement décimer En Lutte ! et le PCO.

Avec l'avènement des années 80 et "l'impasse" causée par les résultats du référendum, c'est à une restructuration des forces progressistes que l'on assiste : la problématique "Indépendance et socialisme" revient en filigrane, *retour d'un refoulé rhétorique* ²⁶ axé sur la critique des pratiques politiques antérieures. C'est ainsi que

²⁵ Voir FOURNIER, M., *Communisme et anti-communisme au Québec (1920-1950)*, Montréal, Albert St-Martin, 1979. [Livre disponible dans [Les Classiques des sciences sociales](#). JMT.]

²⁶ Pendant les années 1970, cette problématique s'est progressivement canalisée dans l'appareil péquiste tout en s'élaguant de ses postulats fondamentaux, et plus particulièrement ceux concernant la question du socialisme. Ce processus s'est accéléré avec l'arrivée de la presse "m-l".

la publication du mensuel *Presse-libre*, au début de l'année 1980, viendra réinvestir le marché symbolique des militants syndicaux et des membres des groupes populaires.

D'autre part, bien des choses ont "évolué" dans la presse "m-l", et plus particulièrement au sein du journal *En Lutte !* qui a innové en instituant dans ses pages une chronique (plus ou moins régulière) sur les "débats au sein de la gauche". En fait, cette chronique a surtout servi de tentative de rapprochement avec la gauche socialiste québécoise : c'est dans cette optique qu'ont été analysés les livres de Bourque-Dostaler (*Socialisme et indépendance*) de Desy-Ferland-Lévesque-Vaillancourt (*la Conjoncture au Québec...*) de même que le recueil collectif *l'impasse* (sous la direction de Laurin-Frenette et Léonard). En parallèle à cette démarche qui a toutes les allures d'une opération tactique de survie politique, le journal *En Lutte !* se lancera dans la publication de "Documents pour la critique du révisionnisme", où l'on se pose de "sérieuses questions" sur Staline, les années 30 en URSS, et sur les "erreurs" de la Ille Internationale ! Au Printemps 1981, le journal annonçait la faillite d'*En Lutte !* dans sa tentative de reconstruction d'une nouvelle Internationale monolithique (programme et statuts communs, etc.) et un article proposera l'hypothèse qu'*En Lutte !* abandonne son projet de parti prolétarien et se réorganise à la façon du groupe italien *Lotta Continua*.

Alors que le PCO se retirera progressivement de la lutte idéologique pour se consacrer au travail syndical quotidien (ce pour quoi sa pratique implantationniste l'a préparé depuis longtemps), *En Lutte !* glissera vers une crise de légitimité de son Programme et de ses Statuts, donc de ses structures organisationnelles et de son appareil dirigeant.

Diverses fractions composées de féministes, de gais et de lesbiennes, d'intellectuels et d'ouvriers, réussiront à imposer leurs différences problématiques à la faction dirigeante (elle-même fractionnée), et ce jusqu'à la tenue du IVe Congrès d'*En Lutte !* qui rejettera les principes du centralisme démocratique, [38] de même que toutes les *procédures* de légitimation et de qualification élaborées depuis dix ans au nom de l'identité prolétarienne et de la "science marxiste-léniniste".

La "crise du marxisme" engendrée par les pratiques politiques des pays du "socialisme réel", le rejet de certaines formes organisationnelles, hyper-centralisées, par le mouvement féministe ont entraîné, dans toute l'extrême-gauche occidentale, la

remise en question des relations parti-syndicats (l'exemple polonais ayant servi de vecteur) et des rapports hiérarchiques hommes-femmes. En Lutte ! s'est liquidé en mai 1982. Le PCO ne lui survivra que de six mois.

Conclusion

[Retour à la table des matières](#)

Le IV^e Congrès d'En Lutte !, tenu à Montréal en mai 1982, a marqué la fin d'un type de discours et scandé les pas ultimes d'une certaine pratique : le discours et la pratique des dirigeants "au sommet" d'un appareil exerçant un *pouvoir symbolique indivisé* sur son membership.

Même si le Parti Communiste Ouvrier avait survécu à la dissolution d'En Lutte !, il n'en reste pas moins qu'une époque a littéralement achoppé avec l'éclatement fractionnel de l'organisation qui, la première, avait opéré le fétichisme du "parti prolétarien".

C'est contre l'assujettissement à un certain *ordre* du discours qu'ont réagi les fractions qui ont mis en procès la rhétorique de l'appareil dirigeant, allant jusqu'à proposer la liquidation de l'organisation contre toute tentative de restructuration programmatique, allant même jusqu'à barrer la figure nominale (En Lutte !) contre toute perpétuation généalogique qui aurait pu être opérée par l'ancienne faction dirigeante dont les propositions de continuité ont été battues air Congrès.

Il y a dix ans, la parution de *Pour le parti prolétarien* avait posé les lentilles condensatrices de ce qui deviendra l'imaginaire politique de toute une génération de militants : la construction d'un parti communiste de type léniniste, avec pour *fantasme de maîtrise* "la fusion du mouvement marxiste-léniniste et du mouvement ouvrier.»

C'est un dispositif imaginaire qui avait généré l'alternative de l'adhésion du membership à En Lutte ! ou à la LC(m-l)C/PCO, selon une distribution d'affects et de raison politique. D'où la fixation permanente du discours *de* l'autre par le membership en question.

Que le PCO ait subi le même sort qu'En Lutte!, à six mois d'intervalle, montre bien que le discours de l'un ne pouvait fonctionner, en toute logique binaire, sans le discours de l'autre. ²⁷

[39]

Dans l'ordre symbolique de la perte de légitimité des dirigeants 'm-l', un trait symptomatique : le limogeage de Charles Gagnon et de Roger Rashi, les deux "pères spirituels", le premier comme secrétaire général d'En Lutte!, le second comme secrétaire général de la Ligue puis du PCO) dont la mort symbolique a précédé la liquidation des deux organisations. Où l'on voit des sujets démonter l'objet construit de leur sujétion. ²⁸

S'il me fallait distinguer les écueils que la présente problématique a cherché à éviter, je me démarquerais de certaines analyses socio-économiques.

Ainsi, expliquer la disparition du discours marxiste-léniniste par les seules causes économiques (la détérioration des conditions de vie des militants) ou analyser les transformations de ce discours par la seule "analyse de classe" de la petite-bourgeoisie (la composition de classe comme source de "déviations"), ne peut conduire qu'à une réduction de la structuration complexe des sujets cil procès dans le champ politique. ²⁹

Trop souvent la question du pouvoir y est considérée comme simple reflet des conditions économiques et sociales de la conjoncture, sans que les procédés discursifs et les mécanismes symboliques enjeu dans la reproduction des rapports sociaux soient repérés structurellement. Et dans chaque sujet de classe, il y a un sujet divisé.

²⁷ Sur le *discours de l'autre* dans la division du sujet, voir LACAN, J., *Écrits I et II*, Paris, Seuil, 1970 et 1971, coll. Points.

²⁸ Sur le *discours de l'autre* dans la division du sujet, voir LACAN, J., *Écrits I et II*, Paris, Seuil, 1970 et 1971, coll. Points.

²⁹ Sur ce type d'analyse socio-économique, voir Robillard, C. et Hubert, D., "En Lutte! grandeur et décadence", et Cyr, F., Lalande, L, Poulin, R., "fleuris et malheurs d'En Lutte!", deux articles publiés dans le numéro 10-11 des *Cahiers du socialisme* (automne 1982).

[41]

L'avant-garde culturelle et littéraire
des années 70 au Québec.

Chapitre 2

Stratégie : de l'analyse des pratiques signifiantes à la lutte idéologique

par Jacques Pelletier

[Retour à la table des matières](#)

Fondée à l'hiver 1972, dissoute à l'automne 1977 suite au ralliement des membres de soit comité de rédaction aux organisations ml., *Stratégie* est salis doute dans le champ culturel de la période la revue la plus importante, celle qui est au coeur des débats, discutant/polémiquant avec les revues alternativement amies et concurrentes que sont *Chroniques*, *Champs d'application*, *La Barre du Jour*, etc.

D'une certaine manière elle renoue, dans un contexte nouveau, avec la tradition de *Parti pris*. Non pas qu'elle ait connu le rayonnement de cette revue qui a dominé massivement et sans conteste la scène culturelle et littéraire des années 1960 ; *Parti pris* en effet était lue par des milliers de jeunes, - artistes, étudiants, intellectuels -, ce qui est loin d'être le cas de *Stratégie* qui n'a guère rejoint - dans le meilleur des cas - que quelques centaines de personnes.

Cependant, si on peut la considérer comme la revue la plus significative de la période, celle qui *donne le (on, c'est d'une part parce qu'elle a duré plus longtemps que ses concurrentes (deux ans et des poussières pour *Chroniques*, deux ans - et seule-*

ment sept numéros - pour *Champs d'application*) et d'autre part et surtout parce qu'elle a initié la plupart des débats par rapport auxquels les intellectuels auront à se définir durant la décennie : l'utilité "sociale" de la sémiologie, le rapport du marxisme à la psychanalyse, au féminisme, la lutte pour une nouvelle culture (prolétarienne), etc. Sur une période de cinq ans on peut dire que les rédacteurs de *Stratégie* auront connu toutes les "tentations" théoriques et politiques auxquelles étaient exposés les écrivains, artistes et intellectuels de l'époque.

C'est pourquoi, dans une étude de l'histoire des idées de cette décennie, on ne saurait faire l'économie de l'analyse de cette revue, véritable laboratoire, lieu d'élaboration et d'expérimentation d'idées et de pratiques - surtout dans le champ littéraire - qui d'une certaine façon feront date.

[42]

1. Les débuts : la sémiologie "subversive"

[Retour à la table des matières](#)

Stratégie donc est fondée à l'hiver 1972 par un groupe de jeunes écrivains - François Charron, Roger Des Roches notamment - et d'étudiants en littérature de l'UQAM. La composition du comité de rédaction et le moment où la revue est lancée ne seront pas sans influencer très directement l'orientation initiale de la nouvelle publication.

Au début des années 1970, la conjoncture culturelle et politique est en effet très différente de celle qui, au début des années 1960, servait de toile de fond à la naissance de *s*. Cette période était marquée pour une part, sur le plan politique, par l'éveil du néo-nationalisme québécois lui-même aiguillonné par les haies de libération nationale qui se déroulaient alors en Afrique (particulièrement en Algérie), en Indochine et en Amérique latine, pour une autre part, sur le plan culturel, par le rayonnement des théoriciens de la décolonisation : Berque, Fanon, Memmi, Sartre.

Durant la première moitié des années 1970, il y a, sur le plan politique, stabilisation et institutionnalisation du néo-nationalisme québécois dans le P.Q. alors qu'une

frange importante de militants de gauche qui s'y étaient identifiés jusque là, s'interrogent sur cette option de leurs années antérieures suite notamment aux Événements d'Octobre 1970 et, sur le plan culturel, les théoriciens de la décolonisation sont éclipsés au profit du structuralisme (tel qu'incarné par Barthes, Foucault et leurs disciples dans le champ de la littérature et de la philosophie et par Althusser, Poulantzas dans ce qu'on a convenu d'appeler le structuro-marxisme) et de la sémiologie, disciplines en pleine ascension qui fascinent les nouvelles générations d'intellectuels québécois.

On ne se surprendra donc pas de voir les animateurs de *Stratégie* sauter dans le bateau de la sémiologie. Pour la plupart étudiants à l'UQAM, université récemment créée et vouée en vertu même de ses lettres patentes à l'exploration des diverses formes de la "modernité" c'est pour ainsi dire tout naturellement qu'ils se tourneront vers cette nouvelle "science" : "Notre discours, écrivent-ils dans le premier numéro de la revue, (situé à l'intersection de la linguistique, de la psychanalyse, de la logique formelle, de la sociologie, etc. et de la re-définition des objets de ces disciplines) est celui, en développement, que l'on désigne sous le nom de sémiotique".³⁰

Ce travail est situé dans la filiation et le prolongement de la réflexion amorcée depuis quelques années par certaines revues européennes, *Tel Quel*, *Poétique*, *La Nouvelle Critique*, etc., revues dans lesquelles on retrouve une *tendance structuraliste et formaliste* avérée couplée, dans des proportions très variables selon les publications, à une *orientation marxiste*, au Québec, par ailleurs, on reconnaît l'intérêt de la démarche d'un groupe comme celui de *Champ libre* qui, à propos du cinéma, véhicule des analyses pertinentes et stimulantes.³¹

[43]

Orientation sémiologique donc et, sur le plan des objets, choix privilégié, parmi les diverses formes de "pratiques signifiantes" (c'est le sous-titre initial de la revue) de la littérature, à la fois en tant que corpus de productions et discours d'accompagnement - critique ou de célébration - à questionner. "Ce qui signifie : décons-

³⁰ "Un champ d'activité", *Stratégie*, 1, hiver 1972, p. 5.

³¹ Le groupe qui publiait la revue *Champ libre* (qui ne comptera que quelques numéros) favorisait le développement de ce qu'il appelait un cinéma d'intervention politique et se situait sans ambages dans une perspective de lutte de classes, la sémiologie étant conçue par lui comme un outil, un instrument d'analyse utile mais subordonné au *travail politique*.

truction des notions (création, auteur, oeuvre, vraisemblance, représentation, style, sens, lecture, etc.) servant à parler l'objet et mise en oeuvre d'une théorie et d'une terminologie visant à construire un nouvel objet de connaissance". ³²

Cependant il est intéressant de noter que cette réflexion d'emblée ne se borne pas au seul terrain de la littérature : ce qui est visé à travers le travail de réflexion et de déconstruction qu'on entend opérer sur celle-ci, c'est l'idéologie (dominante) qu'elle véhicule à son insu. Si bien que la théorie du fonctionnement du discours poétique qu'on prétend élaborer se fera parallèlement à "la mise en oeuvre d'une théorie de l'idéologie (de ses formes et lieux de formation, de ses caractères, de ses effets) elle-même articulée à une théorie de la formation sociale". ³³

Assez significativement, dans ce texte - éditorial, on ne se réfère jamais explicitement au marxisme qui, du coup, apparaît *secondarisé, subordonné* au projet *sémiologique*, et cela même si on lui emprunte dans une large mesure - mais de manière implicite - les fondements de sa théorie de l'idéologie. Toutefois, dans un important article de ce premier numéro, un collaborateur de la dernière équipe de rédaction de *Parti pris*, la moins "nationaliste", la plus près des théoriciens du structuromarxisme, Narcisso Pizarro publiera une longue - et laborieuse ! - réflexion visant à intégrer la nouvelle "science du discours et du texte" à la "réflexion marxiste sur les fondements d'une science des formations sociales". ³⁴

À l'origine donc, dès le premier numéro de la revue, on trouve les deux orientations - sémiologie et marxisme - qui inspireront sur le plan théorique les collaborateurs de *Stratégie* jusqu'au moment où cette "cohabitation" n'apparaîtra plus possible suite à la radicalisation et à l'âpreté des débats provoqués par le type d'interpellation que les groupes mi. imposent alors aux groupes et revues progressistes.

Sur le plan du contenu, *Stratégie* se propose d'intervenir à trois niveaux : 1) celui de la théorie (du discours poétique, de l'idéologie, etc.) ; 2) celui de l'analyse des pratiques signifiantes en privilégiant la littérature mais sans négliger l'ensemble des autres pratiques signifiantes ; 3) celui de la fiction innovatrice en lien avec la réflexion conduite au plan théorique : "Cette pratique textuelle visera notamment à

³² "Un champ d'activité", p. 4.

³³ Ibidem., p. 5.

³⁴ Pizarro, N., "Reproduction et produits signifiants", *Stratégie*, 1, hiver 1972, p. 7.

déconstruire l'idéologie littéraire à l'intérieur d'elle-même et à faire obstacle à la circulation de l'idéologie qu'elle a pour fonction de reproduire". ³⁵

Le premier numéro est conforme à ce programme : l'article de Pizarro, déjà évoqué, apporte une contribution théorique dans le domaine de la "reproduction" [44] des "produits signifiants" ; un article de Gaétan St-Pierre analyse et discute - à défaut d'une pratique de fiction - les Recherches pour une sémalyse de Julia Kristeva, alors étoile montante - et filante - dans le champ de la sémiologie d'avant-garde ; et enfin des poèmes de François Charron et Carole Hébert traduisent l'intérêt de la revue pour les nouvelles formes de production poétique.

Le second numéro (printemps-été 1972) se situe dans le prolongement direct du premier. On y retrouve à nouveau des textes de fiction (de François Charron, Roger Des Roches, G.B. Jassaud), une analyse critique des *Chants de Maldoror* par Jérôme Élie (sa première et dernière contribution à la revue), un essai sur la "sémiologie du hockey" de Paul Rompré et Gaétan St-Pierre, particulièrement intéressant en ce que son propos déborde largement le contenu annoncé par son titre : plus que d'un essai de sémiologie au sens restreint il s'agit, en réalité, d'une analyse *politique* de l'idéologie sportive non seulement du hockey mais du sport professionnel en général ; par là d'une part une "pratique signifiante" autre que la littérature, et une pratique de masse par surcroît, apparaît comme une préoccupation majeure des collaborateurs de la revue et, d'autre part, sur le plan théorique, l'orientation sémiologique, conservée comme axe de travail, subit une sorte de glissement, devenant insensiblement, comme l'écrit dans un autre article Jean-Pierre Roy, "un instrument indispensable à une « lecture matérialiste du "texte social" »" ³⁶

Cela ne signifie pas pour autant que le marxisme soit désormais le courant dominant à la revue. Dans le numéro suivant, au contraire, c'est l'orientation sémiologique qui semble revenir en force dans des textes de Marc Angenot sur les "actants romanesques" - article relevant essentiellement de la narratologie -, de Claude Labelle sur "l'ordre symbolique" - glose, dérive à partir des *Écrits* de Lacan - et de Michelle Provost sur le "fonctionnement du texte pictural". Le numéro, par ailleurs, est formé de "pratiques de la fiction" parmi lesquelles il faut signaler "deux modèles d'assaut"

³⁵ "Un champ d'activité", p. 6.

³⁶ Roy, J.P., "Sur l'objet de la sémiologie", *Stratégie*, 2, printemps/été 1972, p. 15.

de François Charron, écrits prenant à partie deux piliers de l'institution littéraire québécoise : Georges Boulanger, poète nationaliste des années 1920, et Jean-Guy Pilon, poète de la "Terre-Québec" et directeur de l'influente revue *Liberté*. Il y a là effectivement un travail de déboulochage, de déconstruction qu'on retrouve peu par ailleurs dans ce numéro qui s'inscrit fort aisément dans les perspectives tracées par l'éditorial du premier numéro de la revue. En fait c'est dans la livraison suivante qu'aura lieu la première des deux ruptures qui marqueront l'histoire de *Stratégie*.

II. Premier virage : vers une radicalisation politique

[Retour à la table des matières](#)

Le premier changement de cap de *Stratégie* n'est pas dû seulement à une évolution, un mûrissement de la pensée des collaborateurs de la revue : il a ses racines dans la conjoncture. Le numéro 5/6 paraît en effet à l'automne 1973, [45] quelques mois après la publication du premier numéro du journal *En Lutte !* (1er mai 1973) qui allait devenir l'organe officiel du groupe politique que l'on sait.³⁷ Or, et cela est extrêmement révélateur de la "pression" que les groupes commencent déjà à exercer - qui prendra dans un premier temps la forme de la "séduction", puis plus tard, au moment de la concurrence féroce entre *En Lutte !* et la Ligue communiste, celle de la "contrainte" - un encart publicitaire d'*En Lutte !* est inséré à la fin du numéro. Ce fait n'est pas anodin : à sa manière il constitue un signal que quelque chose commence à bouger à la revue.

Ce changement on en trouve une formulation-choc dans ce type de discours privilégié par les groupes et militants progressistes qu'est l'*auto-critique* (qui s'accompagne souvent d'un auto-dénigrement de nature névrotique). Dans "lutte idéologique et sémiologie", un texte collectif, on convient aisément que des numéros antérieurs ont pu donner une impression de "dispersion", de manque d'unité et on explique que cela est dû à une attitude trop "libérale", à une "absence de ligne politique cohérente

³⁷ Je n'insiste pas là-dessus, renvoyant le lecteur aux articles de Pierre Milot dans *les Cahiers du socialisme* et à son texte publié ailleurs dans ces pages.

à la revue".³⁸ Désormais les textes seront choisis et publiés d'abord en fonction de la "ligne idéologique et politique", ensuite seulement en raison de leur intérêt scientifique qui est ainsi subordonné au primat de la "ligne juste".

Dans la lutte qui oppose la bourgeoisie et le prolétariat - lutte qui se déroule sur les plans économique, politique, culturel - *Stratégie* entend intervenir prioritairement au niveau de l'instance idéologique, travailler au développement d'une "idéologie prolétarienne", ce qui signifie, négativement, "travailler à l'affaiblissement généralisé de l'idéologie bourgeoise",³⁹ tâche - et là-dessus les rédacteurs de la revue sont conscients, sinon modestes - qui n'est toutefois pas *centrale*, mais bien subordonnée à la lutte sur le terrain économique-politique. Cependant la lutte idéologique est utile dans la mesure où elle peut amener des militants d'organisations syndicales, populaires, de groupes de pression sur les positions de la classe ouvrière.

Les membres de *Stratégie* savent donc à qui ils s'adressent : aux militants ouverts, en recherche, considérés comme "progressistes" de la petite bourgeoisie et non aux membres de la classe ouvrière elle-même. Pour atteindre de larges couches de cette petite bourgeoisie, la revue se propose d'être à l'avenir plus "lisible" tout en tenant à éviter le piège du populisme. Ce qui veut dire en clair : recourir à un langage sinon moins théorique du moins plus accessible et aborder des réalités bien concrètes ; c'est ainsi par exemple qu'on entend traiter dans les numéros subséquents de l'appareil scolaire, des pratiques pédagogiques, etc.

Par ailleurs, on admet, et c'est aussi extrêmement révélateur du virage qui est en train de s'opérer, que les rapports entre sémiologie et théorie marxiste de l'idéologie ne vont pas de soi, qu'il y a sinon contradiction du moins *tension* entre ces deux "déterminations" centrales du travail qui s'effectue à la revue et on écrit même (autre façon d'affirmer le primat de la ligne politique) que la sémiologie [46] doit être utilisée comme "arme idéologique apte à démystifier ce qui marque les contradictions sociales" ;⁴⁰ le sous-titre de la revue, "pratiques signifiantes" est maintenant perçu comme "ambigu", sinon suspect et, de fait, il fera place au numéro suivant à celui plus clair en effet de "lutte idéologique".

³⁸ "Lutte idéologique et sémiologie", *Stratégie*, 5/6, automne 1973, p. 8.

³⁹ Ibidem., p. 11.

⁴⁰ Ibidem, p. 15-16.

Cette radicalisation politique de la revue va se manifester également dans un texte de François Charron sur "littérature et lutte de classes".⁴¹

Si la pratique matérialiste de la textualité - telle que prônée par 'l'el Quel par exemple - fait l'objet d'une appréciation positive, ses limites n'en sont pas moins signalées : elle ne constitue au mieux en effet qu'une rupture intra-bourgeoise n'opérant qu'une légère brèche dans la conception dominante de la littérature, incapable qu'elle est de "poser correctement son rapport au politique" (...) Si bien "qu'elle devient donc peu à peu l'envers masqué, la ligne moderne de la culture réactionnaire bourgeoise."⁴²

Au Québec, le travail textuel des collaborateurs de *La Barre du Jour* relève, selon Charron, d'une "idéologie réactionnaire d'une écriture ne produisant que des caractères, des mots sans relation les uns avec les autres, des discours sans idéologie."⁴³ Le formalisme, dans cette perspective, "cautionne les valeurs culturelles bourgeoises, les "rafraîchit", les "rajeunit". Il perpétue l'art pour une élite".⁴⁴ À ces formules péremptives on peut mesurer le chemin parcouru par la revue en moins d'un an et demi : fortement valorisé à l'origine, le travail textuel (le formalisme) est condamné sans appel, considéré comme une variante - sophistiquée - de la littérature bourgeoise décadente.

En lieu et place on prône une littérature au service de la classe ouvrière qui fasse une large part, non seulement au travail sur le texte, mais au contenu, au "signifié", par exemple à "l'intervention de conflits actuels dans la fiction".⁴⁵ À ce stade-ci, toutefois, la dimension programmatique du travail projeté est assez courte : ce n'est que dans les numéros 8 et 9 qu'on en trouvera une formulation plus satisfaisante, plus extensive. Du moins ce texte a-t-il le mérite d'indiquer de façon très nette l'orientation nouvelle de la revue dans le champ de la littérature : produire des oeuvres qui soient des contributions à l'édification d'une culture et d'une littérature prolétariennes.

⁴¹ "Littérature et lutte de classes", *Stratégie*, 5/6, automne 1973, p. 113-121.

⁴² Ibidem, p. 117.

⁴³ Ibidem p. 118.

⁴⁴ Idem,

⁴⁵ Ibidem, p. 121.

Par ailleurs le numéro comporte deux analyses sémiotiques, dans la tradition de la revue, l'une sur la chronique de Maurice Côté du *Journal de Montréal*. "Les Montréalais en parlent", l'autre sur le discours d'un journal à sensations : "Allo Police". Francine C. Lebel et Michelle Provost, pour leur part, se livrent à ce qu'ils appellent un "Exercice de tir (sur "Un rêve québécois" de V.L. Beaulieu)" insistant sur l'ambiguïté et, pire, le côté réactionnaire de ce roman généralement reçu comme novateur. En ce qui regarde la création, un poème de François Charron ("Ici plus tard ailleurs maintenant") tente d'illustrer ce que pourrait être une pratique progressiste en littérature. ⁴⁶

[47]

En somme si on n'a pas renoncé encore à l'analyse des "pratiques signifiantes", il est clair qu'en pratique on met de plus en plus l'accent sur la lutte idéologique qui deviendra le mot d'ordre - et le sous-titre - de la revue à compter du numéro suivant.

Ce numéro - le septième - premier à être explicitement logé à l'enseigne de la "lutte idéologique" est intéressant à plus d'un titre. D'une part, conforme aux intentions déjà explicitées des rédacteurs, il est tout entier consacré à l'analyse de l'appareil scolaire qui joue à l'évidence, un rôle central comme relais de transmission de l'idéologie dominante. Il attire l'attention sur un certain nombre de points chauds dans le système scolaire : l'enseignement du français, de la littérature, les expériences pédagogiques soi-disant nouvelles (comme celle de Multi-Media), l'exploitation des enseignants à la leçon (les chargés de cours) dont la condition &"professeur à rabais", on le sait, n'a cessé de se dégrader depuis lors, l'"affaire des sciences juridiques" de l'UQAM, etc. D'autre part le comité de rédaction prend à sa charge la responsabilité collective de l'ensemble du numéro, aucun texte n'étant signé. C'est là une façon concrète de lutter contre le libéralisme et l'individualisme décriés dans les numéros précédents ; cette tendance ne cessera de se consolider par la suite. Enfin une nouvelle formule d'enquête et d'écriture est mise à l'essai dans le cadre d'une entrevue avec les animateurs de *La Strappe*, journal visant un enseignement révolutionnaire.

Il ne me paraît pas important, dans le cadre de ce texte, d'insister plus longuement sur ce numéro dans la mesure où il ne contient vraiment rien de nouveau sur le

⁴⁶ J'analyse ce poème dans mon texte sur Charron publié ailleurs dans ces pages.

plan de l'analyse et de la théorie. Je souligne seulement rapidement qu'il correspond tout à fait à l'orientation définie au numéro précédent.

Les numéros suivants, huitième et neuvième, par contre, méritent plus d'attention dans la mesure où ils reprennent et approfondissent la problématique de l'écriture amorcée au numéro 5/6.

Trois textes vont marquer, comme autant de bornes, le passage d'une conception *textualiste* de la littérature (en tant que travail sur le matériau-langue) à une conception *propagandiste*, réduisant celle-ci à une fonction Utilitariste, la subordonnant étroitement au travail politique désormais prioritaire.

Le premier de ces textes, publié dans le numéro huit de la revue, entend poser de manière globale la problématique des rapports littérature et politique. Assez significativement, même s'il contient des éléments polémiques, il ne procède pas - du moins pas complètement - par *exclusives* et *professions de foi* mais plutôt sur le mode du *questionnement*, de *l'interrogation*. Ce n'est que dans le numéro suivant que ces scrupules seront levés et que les affirmations et condamnations péremptoires deviendront des pratiques admises et en quelque sorte ritualisées.

[48]

Le point de départ de ce premier texte - présenté comme le fruit d'un travail de réflexion entrepris depuis un an à la revue - est une remise en cause du formalisme. Replacé dans le contexte historique des années 1960 et du début des années 1970, ce courant fait l'objet d'une évaluation positive en tant que "réaction positive et saine contre toute la mystique de la littérature" ⁴⁷ traditionnelle, par définition réactionnaire, mais situé dans le contexte des années 1974-1975 il fait cette fois l'objet d'une évaluation négative dans la mesure où il a acquis une trop grande autonomie, "oubliant les conditions économiques, politiques et idéologiques à l'intérieur desquelles toute oeuvre littéraire est produite." ⁴⁸ Cette forme de pratique littéraire - comme toute autre forme d'ailleurs - n'est admissible que "subordonnée à la lutte politique, lutte pour l'instauration d'un pouvoir ouvrier au Québec." ⁴⁹

⁴⁷ "Pratiques littéraires : rapports artistique, politique, linguistique", *Stratégie*, 8, printemps 1974, p. 10.

⁴⁸ Idem.

⁴⁹ Ibidem, p. 11.

Ces prémisses posées, prémisses qui auront à l'avenir un statut de *postulats*, *Stratégie*, étudiant - et jugeant - les productions littéraires québécoises, commence par les distribuer en deux grands courants : l'humanisme et le formalisme.

L'humanisme, comme on s'en doute, est condamné sans appel tant dans sa tendance élitiste (Marcel Dubé, Anne Hébert, Jean-Guy Pilon, etc.) que dans sa tendance populiste (V.L. Beaulieu, Michel Tremblay, etc.). En cela rien de très nouveau : il s'agit d'une explicitation, d'une reprise sur le mode polémique du thème de la déconstruction, projet on s'en souviendra à l'origine de la revue.

Ce qui est plus nouveau, par contre, c'est le rejet radical du formalisme dans sa tendance qualifiée de *post-surréaliste* (qu'incarneraient au Québec les écrits d'un Roger Des Roches par exemple) dans la mesure où celle-ci conçoit et pratique la littérature comme substitut d'une action visant à transformer concrètement le monde existant. Par ailleurs, le formalisme dans sa tendance qu'on qualifie de textuelle est admis comme une "étape importante vers le développement d'une littérature progressiste".⁵⁰ Admis donc, mais non sans réserves, et subordonné à la mise en chantier d'une forme de littérature tenue pour supérieure : la littérature progressiste qui demeure à construire et dont on affirme qu'elle pourrait l'être par "l'intervention de conflits actuels ou historiques dans la fiction"⁵¹ ou encore par un traitement politique de réalités sociales non immédiatement politiques mais néanmoins en lien avec ce qui se passe sur le plan des rapports politiques (la délinquance, la drogue par exemple). Dans la tradition littéraire québécoise on ne voit guère que *l'Afficheur hurle* de Chamberland comme amorce, préfiguration de ce que pourrait être une telle littérature - qui est donc toute à produire.

Le second de ces textes, publié dans le numéro neuf à nouveau consacré aux rapports littérature et politique se présente comme une charge à fond de train - un véritable jeu de massacre - contre tout ce qui apparaît, comme son titre l'indique, "Opportunisme et marche arrière (dans le champ culturel)".⁵²

[49]

⁵⁰ Ibidem, p. 33.

⁵¹ Idem,

⁵² "Opportunisme et marche arrière (dans le champ culturel)", *Stratégie*, 9, été 1974, p. 7-18.

C'est ainsi que sont interpellés avec vigueur les anciens intellectuels considérés progressistes (comme Chamberland, Duguay, Maheu, Major, Vallières, etc.) dont on déplore la "démission politique", soit qu'elle ait pris la forme d'une désertion pure et simple du terrain politique, soit qu'elle ait emprunté le mode du repli sur des positions estimées réactionnaires comme la contreculture par exemple. La condamnation, ici, ne va pas sans regrets et sans un effort de compréhension : comment expliquer en effet que des artistes, des écrivains engagés durant les années 1960 aient choisi une forme ou l'autre de repli sur soi ? Type de réponse avancée : ces intellectuels étaient coupés de la pratique militante : leur travail s'effectuant surtout - sinon uniquement - sur le plan intellectuel, ils ont été facilement perméables à "toutes les formes de récupération et de déviation".⁵³ Ceci dit, on souhaite qu'ils se resaisissent, qu'ils se reprennent en mains dans la mesure où leur "marche en arrière a pour première conséquence d'affaiblir considérablement le champ de la lutte idéologique".⁵⁴ Et, ajoute-t-on, "ce retrait graduel de la lutte est d'autant plus grave qu'il coïncide avec la montée de la répression au Québec".⁵⁵ Il y a donc dans cette critique une forme de reconnaissance et d'appel à reprendre du service adressé à d'anciens combattants.

Cette attitude, sur fond de sympathie, ne vaut cependant pas pour ceux qu'on considère - et traite - comme de vulgaires opportunistes : Jacques Godbout, Claude Jasmin, le journaliste Jacques Guay, Tex Lecor, Robert Charlebois, le Frère Untel et, dans une moindre mesure, V.L. Beaulieu, toits "vendus" à l'idéologie dominante et profiteurs de l'"industrie culturelle". Et l'on craint que cet opportunisme ne s'installe également dans le champ de la culture parallèle ; selon Stratégie, en effet, "nombre d'intellectuels opportunistes et coupés des luttes"⁵⁶ s'agitent dans des lieux comme *Mainmise*, *Hobo Québec*, *Cinéma-Québec*, *Cul-Q*, etc., et on déplore que ceux qui se disent progressistes n'osent pas les dénoncer et s'y opposer : "L'ennemi principal dans le champ culturel c'est précisément l'avant-garde opportuniste de la culture bourgeoise, c'est-à-dire sa future vieille garde".⁵⁷

⁵³ Ibidem, p. 15.

⁵⁴ Ibidem, p. 16.

⁵⁵ Idem.

⁵⁶ Ibidem, p. 12.

⁵⁷ Idem.

Cette entreprise de dénonciation des opportunistes et de critique (comportant un appel à reprendre le combat) aux démissionnaires constitue le volet *négatif* du travail à faire dont le volet *positif* sera l'édification d'une "littérature de libération". Le contenu - le programme - de ce que pourrait être cette "littérature de libération" sera exposé dans le troisième texte significatif de cette période. ⁵⁸

Qu'est-ce en réalité qu'une "littérature de libération" ? Stratégie, après avoir établi qu'il ne s'agit en tout cas pas d'une écriture de contestation "dont le rôle dominant est la transgression du code linguistique et/ou des normes du récit" ⁵⁹, c'est-à-dire de productions dont l'enjeu ne dépasse pas le champ littéraire, en distingue diverses modalités.

[50]

Première forme : la littérature - instrument *de prise de conscience*, mettant en scène des problèmes sociaux mais sur un *mode descriptif et non critique*. Exemples : *Après la boue* de Gilbert Larocque qui thématise une question comme celle de l'avortement, *la Guerre yes sir* de Roch Carrier qui constitue une satire de la guerre et de la crise de la conscription, etc. Deuxième forme : la littérature - instrument *de politisation et de mobilisation*, où on tente de dépasser le constat dans des appels à la révolte, voire à la révolution. Exemples : *l'Afficheur hurle* de Chamberland, *Ici plus tard ailleurs maintenant* de Charron et, à un degré supérieur le travail des troupes de théâtre comme *d'la Shop* à Montréal et *le Euh!* à Québec qui est directement branché sur les luttes populaires et syndicales, qui constitue donc à sa manière une *intervention* dans la conjoncture. Troisième et dernière forme : la *littérature militante*, forme privilégiée par *Stratégie* mais qui demeure largement à inventer ; on songe ici à la production de textes pour les télévisions communautaires, à la réalisation de vidéos, à la confection d'affiches, etc.

Cette conception de la littérature militante, on le voit, implique dans une large mesure la *mise à mort* de la littérature, du moins telle qu'on la conçoit généralement. L'écrivain est appelé à se nier au profit du *propagandiste*. Le politique non seulement se subordonne le littéraire mais, littéralement, *l'avale, l'engloutit, le fait disparaître*.

⁵⁸ "Pour une littérature de libération", *Stratégie*, 9, été 1974, p. 51-68.

⁵⁹ Ibidem, p. 60.

Dans le numéro 9, d'ailleurs, conséquents avec cette orientation, les rédacteurs de *Stratégie* préféreront le travail du théâtre *d'la shop* (théâtre *militant*) à celui du Grand Cirque Ordinaire (théâtre *populaire*). Le numéro 10, consacré à la publicité, au journalisme et à la télévision s'inscrit tout naturellement dans la foulée des numéros 8 et 9 mais contient dans un court texte de "présentation" l'annonce du prochain - et dernier - virage de *Stratégie* : l'adoption inconditionnelle des positions ml.

III. Second virage : le "grand bond en avant" dans le mlisme

[Retour à la table des matières](#)

Cet alignement explicite sur les positions ml va être scellé, selon le scénario habituel privilégié par *Stratégie*, dans un texte de présentation d'allure fortement programmatique : "Notre champ d'intervention"⁶⁰ qui ouvre le numéro 11 de la revue.⁶¹ Ce texte, comme ceux de même nature publiés antérieurement, comporte d'une part un rappel des positions antérieures de la revue et une auto-critique sévère de celles-ci au nom bien sûr d'une certaine logique dialectique et d'autre part, ce qui retiendra surtout mon attention, un énoncé d'intentions (un programme) pour les numéros à venir.

On rappelle à nouveau, mais de façon encore plus appuyée que dans les numéros précédents, que désormais le politique doit être au *poste de commandement* et que le travail culturel (autant dans sa dimension critique que dans sa dimension créatrice) doit lui être subordonné. Cependant, ceci posé, on estime toujours que la lutte sur le front idéologique, bien que secondaire, n'est pas [51] sans intérêt, la lutte des clas-

⁶⁰ "Notre champ d'intervention", *Stratégie*, 11, printemps-été 1975, p. 2-11.

⁶¹ Avec ce numéro la revue emprunte un nouveau format, type "magazine", qu'elle veut conforme à sa nouvelle orientation : "élargir" notre public et (...) toucher non plus seulement la couche intellectuelle de la petite bourgeoisie (tels les enseignants et les étudiants des niveaux scolaires collégial et universitaire), mais (...) rejoindre d'autres couches petites-bourgeoises tels les secrétaires, les fonctionnaires, les enseignants des niveaux primaire et secondaire, etc. Nous désirons donc devenir plus "accessible" en changeant le ton "spécialisé" de nos articles et en réduisant le coût d'achat de la revue." *Ibidem*, p. 9.

ses se situant *aussi* sur ce terrain là. Dans cette perspective, c'est "l'ensemble (... des...) pratiques progressistes militantes que, dans leurs contradictions, *Stratégie* veut refléter". ⁶²

Plus précisément la revue entend axer son travail dans trois directions : le combat contre le libéralisme, la lutte idéologique dans le champ culturel et le développement de ce que l'on appelle une *alternative progressiste* dans le domaine de l'art et de la culture en général.

Le combat contre le libéralisme devra être mené d'une part contre le libéralisme de l'État bourgeois, idéologie de façade qui sert à camoufler sa nature foncièrement répressive et d'autre part contre sa pénétration au sein du mouvement ouvrier et des forces progressistes. Pénétration qui prend trop souvent la forme d'un "marxisme fumeux" ⁶³ qu'incarne de manière exemplaire pour *Stratégie* une revue comme *Chroniques*. En pratique - c'est une caractéristique générale des groupes de gauche de la période, une de leurs "maladies infantiles" - il y aura glissement progressif de la critique de l'État bourgeois à celle du marxisme fumeux", concentration du tir non plus sur ce qui était donné au point de départ comme *ennemi principal* mais bien plutôt sur ce qui était considéré comme *ennemi secondaire*, "contradiction au sein du peuple" pour paraphraser Mao. J'y reviendrai plus loin en évoquant la polémique engagée contre *Chroniques*.

Les paragraphes consacrés à la "lutte idéologique dans le champ culturel" constituent plutôt des rappels que des énoncés nouveaux, sauf qu'au lieu d'insister comme antérieurement sur la dimension *critique* de l'entreprise on met l'accent sur sa dimension *positive* : le développement d'une idéologie et d'une culture prolétarienne à propos de laquelle la revue entend "formuler certaines propositions" ⁶⁴ qui ne figurent toutefois pas dans le texte "notre champ d'intervention".

Enfin on entend dégager une "alternative progressiste" premièrement - et ce n'est pas nouveau ça non plus - par la *critique* des pratiques culturelles bourgeoises, deuxièmement par la *popularisation* des pratiques artistiques et culturelles progressistes et militantes - ce qu'on avait commencé à faire dans les numéros précédents -

⁶² Ibidem, p. 3.

⁶³ Ibidem, p. 7.

⁶⁴ Ibidem, p. 10.

et troisièmement par la *constitution de dossiers* sur des questions culturelles générales telles le problème linguistique, la censure, etc.

En somme, ce programme de travail inspirait déjà pour l'essentiel le travail antérieur de *Stratégie* à partir du numéro 5/6. Ce qui est nouveau, ce qui marque un pas décisif, qu'on pourra rétrospectivement interpréter comme une *fuite en avant*, c'est la volonté manifeste de placer les pratiques et analyses à venir sous la bannière du marxisme-léninisme tel que conçu et pratiqué dans le Québec de l'époque, c'est-à-dire comme reprise, répétition, *remake* du communisme pratiqué par la IIIe Internationale durant les années 1920 (avec son mot d'ordre célèbre de lutte "classe contre classe") tel que réactivé par Hoxha en Albanie et Mao en Chine dans un contexte international tout à fait différent.

[52]

La critique des pratiques culturelles bourgeoises prendra pour cibles les objets suivants : la charte québécoise des droits de l'homme considérée comme "entreprise de l'idéologie dominante, entreprise réformiste", ⁶⁵ la contre-culture définie comme "forme néo-libérale de l'idéologie bourgeoise en lutte, dans les années 1960, contre une idéologie bourgeoise conservatrice", ⁶⁶ la psychanalyse "subversive" et le féminisme tel qu'incarné par le journal *Les têtes de pioche*. Sur ces deux derniers points il importe de s'arrêter un peu plus longuement étant donné leur importance, tout en tenant compte du fait que *Stratégie*, lorsqu'elle s'attaque à ces questions, est déjà résolument engagée sur la voie de sa dissolution.

La psychanalyse, en effet, fait l'objet d'une condamnation globale tant dans sa *tradition freudienne classique*, n'étant selon *Stratégie* "qu'une forme libérale de l'idéologie bourgeoise en lutte (sur certaines questions spécifiques, comme la folie, la raison, la sexualité, etc.) contre une forme autoritaire et conservatrice de cette idéologie de classe" ⁶⁷ - étant bien entendu que "Freud est un petit-bourgeois libéral qui combat certains préjugés dominants et certains "excès" de la société bour-

⁶⁵ "La charte des droits de l'homme : une manœuvre sociale-démocrate", *Stratégie*, 12, automne-hiver 1975, p. 36-40 ; la citation est en page 38.

⁶⁶ "La contre-culture : un néo-libéralisme", *Stratégie*, 13/14, printemps-été 1976, p. 77-82 ; la citation est en page 77.

⁶⁷ "Démasquer la psychanalyse "subversive" avec les armes du marxisme-léninisme", *Stratégie*, 15/16, automne-hiver 1976-1977, p. 73-88 ; la citation est en page 80.

geoise, mais qui ne va pas "trop loin", ne leur opposant rien de plus que le réformisme" ⁶⁸ - que dans sa *version "marxiste"* (représentée par Reich, Marcuse et leurs disciples québécois de *Chroniques*) ne reconduisant à sa manière que "*l'idéologie anarcho-libérale de la déviance*". ⁶⁹ La psychanalyse, en somme, est refusée en tant que théorie du *sujet individuel* au nom du marxisme-léninisme, théorie du *sujet collectif* et de la lutte des classes.

Ce type d'argumentation, de raisonnement vaudra également pour le féminisme "radical" incarné par *Les têtes de pioche* accusées de sur-estimer l'importance de l'antagonisme hommes-femmes, de faire des hommes *l'ennemi principal* des femmes alors que "*l'ennemi principal est la société divisée en classes. Pour le cas qui nous occupe, le mode de production capitaliste avec la bourgeoisie exploiteuse.*" ⁷⁰ Ici le féminisme, on le remarquera, ne fait pas l'objet, comme la psychanalyse, d'une réprobation globale et sans appel ; on admet même le bien-fondé de certaines de ses revendications, mais on n'en estime pas moins que sa lutte doit être *intégrée* et *subordonnée* au mouvement tenu pour plus vaste de la lutte des classes.

On verra tantôt que la polémique contre *Chroniques* se nourrira dans une large mesure de ces analyses et prises de position.

Des "*dossiers*", par ailleurs, seront constitués sur "l'enseignement du français", dénonçant l'attitude normative et "obscurantiste" de Lysiane Gagnon, auteure d'une série de reportages percutants sur ce sujet dans *La Presse* ⁷¹ et le "réalisme socialiste" visant à faire ressortir "l'actualité" de ce type de pratique artistique dans le contexte actuel et proposant aux écrivains et artistes de s'en inspirer dans leurs productions. ⁷²

Enfin, en ce qui a trait à la *popularisation* des pratiques culturelles progressistes, on présentera des entrevues avec les animateurs du Cinéma d'information [53] politique, de la troupe de théâtre Euhl de Québec, du groupe Kino- peste, cinéastes se

⁶⁸ Ibidem, p. 81.

⁶⁹ Ibidem, p. 87. C'est *Stratégie* qui souligne.

⁷⁰ "Le féminisme et ses impasses ; l'exemple des *Têtes de pioche*", *Stratégie*, 15/16, automne-hiver 1976-1977, p. 89-97 ; la citation est en page 97. C'est *Stratégie* qui souligne.

⁷¹ "L'hystérie réactionnaire : "Le drame de l'enseignement du français" et les réactions au "Manuel du fer mai"" , *Stratégie*, 11, printemps-été 1975, p. 25-30.

⁷² "Dossier réalisme socialiste", *Stratégie*, 12, automne-hiver 1975, p. 4-27.

proposant de produire des films "prolétariens". Dans la même veine on visera à constituer une sorte de "mémoire populaire" en rappelant des expériences significatives tentées en ce sens dans le passé ; c'est ainsi qu'on produira un historique de la "bande dessinée québécoise" du début du siècle, qu'on évoquera l'expérience du "Searchlight", journal de l'Union des marins canadiens (1937-1949) d'inspiration communiste et, last but not least, qu'on publiera une entrevue avec Joris Ivens et Micheline Loridan auteurs du film "Comment Yukong déplaça les montagnes" de même qu'on célébrera dans le même numéro de la revue les hautes vertus éducatives des livres d'images chinois pour les jeunes. ⁷³

La polémique avec/contre *Chroniques* se profile sur cette toile de fond durant la période intercalaire entre l'adhésion à l'orientation ml et la dissolution de la revue. S'il m'apparaît important de l'évoquer rapidement ici, c'est qu'elle m'apparaît caractériser très concrètement les débats qui faisaient alors rage entre groupes de gauche.

Je rappelle brièvement que *Chroniques* est une revue mensuelle fondée en janvier 1975 par un "collectif de production" regroupant des anciens de *Parti pris* (Jean-Marc Piotte, Patrick Straram), des professeurs de l'UQAM (Noël Audet, Madeleine Gagnon, Céline St-Pierre) et des intellectuels se situant dans leur sillage : Thérèse Arbic, Thérèse Dumouchel, Laurent-Michel Vacher, etc. Via Piotte (et dans une moindre mesure Straram) ou peut dire que c'est la filière *Parti pris* qui refait surface (dans sa tendance "marxiste"). Cependant, il ne faut pas s'y tromper : *Chroniques* ne se présente pas comme et n'est pas un *remake* de *Parti pris*. La conjoncture a trop changé pour que cela soit possible au milieu des années 1970. Aussi, le "programme" de *Chroniques* est-il beaucoup moins ambitieux que celui qui animait la célèbre revue des années 1960 ; assez curieusement il ressemble étrangement à celui de *Stratégie* durant la période qui va du numéro 5/6 au numéro 11 : faire la

⁷³ C'est ainsi qu'on en écrira : "Hormis le geste concret de soutien vis-à-vis de la Chine socialiste que constitue le fait de les faire connaître dans notre pays, il faut néanmoins chercher à exploiter au maximum le ferment révolutionnaire qu'ils contiennent ; il faut chercher à adapter à notre pays, à nos conditions matérielles actuelles, bref à notre situation concrète les nombreux enseignements que l'on peut en tirer au niveau de leurs qualités idéologiques et politiques ; il faut faire valoir avec eux et à travers eux la cause de notre révolution prolétarienne". "Des livres d'images chinois pour les jeunes", *Stratégie*, 15/16, automne-hiver 1976-1977, p. 33-72 ; la citation est en page 49.

critique des productions culturelles bourgeoises dans une perspective de lutte de classes et travailler au développement d'un art et d'une culture révolutionnaires. Lorsque *Chroniques* est lancée cependant, *Stratégie* entreprend son grand "bond en avant" vers le mlisme et se trouve donc, d'une certaine manière, "en avance" par rapport à la revue de ses "aînés" (certains chroniqueurs - N. Audet, M. Gagnon - enseignant effectivement aux animateurs de *Stratégie*, étudiants en littérature de l'UQAM) ; de là à affirmer que la polémique entre les deux revues constitue une sorte de querelle des Anciens et des Modernes, il y a une marge que je ne franchirai pas - tout en constatant toutefois qu'il y aura effectivement *aussi* entre les revues une compétition pour l'obtention d'un certain pouvoir culturel et politique ; cependant, ceci dit, une telle analyse s'inspirant des travaux de Bourdieu risquerait, à mon sens, de passer à côté de l'essentiel : la présence déterminante dans ce débat du mouvement ml. ⁷⁴

[54]

Le premier texte de *Stratégie* - placé très significativement sous la caution morale de Mao dont on cite en exergue un passage condamnant le "libéralisme" - est présenté par ses auteurs comme une contribution au débat, un geste positif visant à interroger dans *Chroniques* des "déviations idéologiques susceptibles de faire courir à la ligne officiellement progressiste de la revue de graves dangers". ⁷⁵

Le premier de ces "dangers" - cela ne surprendra pas - c'est d'accorder à la psychanalyse la même importance (ou presque) qu'au marxisme. Or, pour *Stratégie*, "le marxisme et la psychanalyse ne sont pas à égalité", ⁷⁶ la psychanalyse ne pouvant intervenir qu'au niveau "de l'insertion plus ou moins réussie de l'individu dans le monde social et des représentations imaginaires". ⁷⁷ Autrement dit on ne reconnaît pas à la psychanalyse, de par sa nature et son objet, d'autre statut que celui d'être une sorte de "champ d'application" du marxisme, intégré et encadré par celui-ci. Sur

⁷⁴ Sur ce point on comprendra que j'éprouve des réserves à l'endroit de ce type de thèse que soutient Pierre Milot à propos notamment de la concurrence entre *En lutte!* et *La ligue communiste*. J'y reviendrai au moment d'évoquer les conditions de la dissolution de la revue.

⁷⁵ "Chroniques : contribution à une analyse concrète de leur situation concrète", *Stratégie*, 11, printemps-été 1975, p. 58-66. La citation est en page 59.

⁷⁶ Ibidem, p. 60.

⁷⁷ Idem.

ce point précis, *Stratégie*, d'une certaine manière, de son point de vue, a raison dans la mesure où à *Chroniques* on prétend effectivement concilier marxisme et psychanalyse dans le cadre d'une réflexion globalisante sur la société.

Le second "danger", qui découle nécessairement du premier, consiste à faire trop de place dans la revue aux phénomènes de "déviance". délinquance, folie, problèmes sociaux réels qu'il faut prendre en ligne de compte bien sûr mais dont les victimes ne sauraient être privilégiées comme "sujets révolutionnaires" ainsi qu'on le fait à *Chroniques* comme s'ils étaient les plus aptes à transformer les Systèmes sociaux.⁷⁸ Ce danger comme le premier renvoie en dernière analyse au fait de surestimer le sujet individuel, l'individualisme étant avec le libéralisme la grande "tentation" qui menace les rédacteurs de *Chroniques* et qui risque de les détourner de la vocation révolutionnaire qu'ils se sont donnée à l'origine.

Le troisième "danger", complémentaire des deux premiers, est donc le "libéralisme", c'est-à-dire le manque de fermeté dans l'élaboration et la défense d'une ligne politique au profit d'une vague attitude "progressiste" autorisant toutes les "déviances". Si bien que ce qui caractérise *Chroniques*, c'est une "disparité des lignes politiques" :⁷⁹ "une sorte de coexistence pacifique de positions souvent opposées et qui se reconnaît enfin à travers une sorte de refus de mener la lutte idéologique dans ses propres rangs".⁸⁰

C'est donc sur ces trois plans que *Stratégie* questionne *Chroniques* avec une ouverture d'esprit qui n'existera plus quelques mois plus tard après que la revue mise en cause aura répliqué en taxant *Stratégie* de *dogmatisme* et de *sectarisme*.⁸¹ Le second texte sera nettement plus critique que le premier, constituant ni plus ni moins qu'une exécution de *Chroniques*, une excommunication de ses rédacteurs comme *opportunistes* et donc, en quelque sorte, comme "traîtres" à la classe ouvrière, ce qui, à l'époque, était considéré comme *l'injure suprême*, [55] après quoi tout dialogue, toute confrontation devenaient impensables et impossibles.

⁷⁸ *Ibidem*, p. 62.

⁷⁹ *Ibidem*, p. 64.

⁸⁰ *Ibidem*, p. 65.

⁸¹ "*Stratégie* : un exemple de dogmatisme", *Chroniques*, 13, janvier 1976, p. 20-43.

Dans cette perspective, il m'apparaît peu utile de commenter longuement ce texte qui innove peu par rapport au premier, si ce n'est par sa forme et son ton, impératif, tranchant comme un couperet de guillotine. J'ajoute seulement que le désaccord entre les deux revues, au-delà des questions théoriques, s'accroît sur le terrain politique, *Stratégie* reprochant à *Chroniques* sa conception du parti comme organisation *de masse* et réitérant sa propre conception du parti - théorisée si l'on peut dire par Staline dans l'opuscule *Des principes du léninisme* - comme "détachement d'avant-garde de la classe ouvrière".⁸² Suite à quoi *Chroniques* est condamnée et rejetée aux poubelles de l'histoire comme revue propageant une "ligne politique de plus en plus unifiée, de plus en plus uniformément traversée par l'opportunisme".⁸³

La polémique avec/contre *Chroniques* constitue une illustration particulièrement éloquente de la logique manichéenne qui inspire désormais les analyses et pratiques de *Stratégie*, logique "folle" qui bientôt la conduira sur la voie de l'auto-dissolution.

IV. L'auto-dissolution au profit du mouvement ml.

[Retour à la table des matières](#)

La perspective de l'auto-dissolution sera envisagée au numéro 15/16 dans la conclusion d'un article-éditorial : "À propos de la situation actuelle de la revue" :⁸⁴ "La continuation de *Stratégie*, se demande-t-on, est-elle *possible et souhaitable* dans la mesure où se pose la question de la pertinence d'une revue défendant la plateforme et le domaine de *Stratégie... ?*", et plus loin, dans l'hypothèse où on répondrait oui à cette question, on s'interroge sur "la forme de liaison la plus juste et la plus utile qui doit exister entre *Stratégie* et le mouvement ml ?"⁸⁵

⁸² Cité dans "Nos divergences profondes avec *Chroniques*", *Stratégie*, 13/14, printemps-été 1976, p. 83-94 ; la citation est donnée en page 91.

⁸³ *Ibidem*. 94.

⁸⁴ "À propos de la situation actuelle de la revue", *Stratégie*, 15/16, automne-hiver 1976-1977, p. 3-10.

⁸⁵ *Ibidem*, p. 10.

La question est par ailleurs posée au terme d'un long article qui en rappelle la genèse : sont évoqués d'une part les "facteurs externes" qui expliquent en partie l'évolution de la revue depuis le numéro 11 : essentiellement le développement du mouvement ml. qui incite en quelque sorte la revue à se "positionner" par rapport à lui, d'autre part les "facteurs internes", c'est-à-dire le fait que certains animateurs de la revue sont sympathisants actifs des groupes, que ce soit En lutte ! ou La ligue communiste.

La revue cependant n'en demeure pas moins caractérisée, selon ses rédacteurs, par une attitude *attentiste* et *centriste*, attentiste dans la mesure où elle hésite à s'engager dans les débats qui agitent alors le mouvement ml, centriste dans la mesure où, tout en reconnaissant que le politique doit être au poste de commandement, elle n'en tire pas les conclusions organisationnelles que cela implique : "Dans cette perspective, *Stratégie* apparaît un peu comme un îlot [56] progressiste faiblement lié aux masses en général ainsi qu'aux communistes en particulier". ⁸⁶

Que faire ? Comment dépasser cette attitude attentiste ? On envisage divers moyens dont celui de déborder du cadre de la revue et de fournir des contributions, comme groupe ou à titre individuel, aux publications ml.. Toutefois les rédacteurs sont conscients qu'il peut s'agir là aussi d'une voie de diversion, d'une façon d'escamoter le vrai problème qui est celui du ralliement aux groupes, ralliement par ailleurs difficile dans la mesure où leurs sympathies vont qui à En Lutte !, qui à La ligue communiste : "En somme on se trouve en face d'une situation un peu absurde où le bond en avant est rendu difficile tout comme est inacceptable le maintien de l'état idéologique actuel de la revue". ⁸⁷

La solution à cette impasse ce sera bien sûr l'auto-dissolution décrétée et clarronnée en page couverture du dernier numéro de la revue, selon une pratique fort répandue à l'époque. ⁸⁸

⁸⁶ *Ibidem*, p. 7.

⁸⁷ *Ibidem*, p. 9.

⁸⁸ Le plus "beau cas", pour employer un langage médical, étant l'auto-dissolution de *Mobilisation*, geste de *dénégation politique* s'exprimant selon un *mode névrotique*, à proprement parler *déliquant*. Là-dessus on lira avec intérêt un texte de Gordon Lefebvre, ex-animateur du Centre de formation populaire (C.F.P.), un des rares groupes à avoir résisté victorieusement à la grande offensive ml.

Cette auto-dissolution survient au terme d'une série de rencontres, étalées sur plusieurs mois, entre *Stratégie*, En Lutte ! et La ligue communiste. Ces rencontres, écrit-on dans le texte sous forme de "bilan-critique" qui en rend compte, ont eu "pour premier résultat concret de renforcer chez nous le point de vue de la dissolution" ⁸⁹ qui avait déjà été envisagé, on l'a vu, comme possibilité, choix logique par les rédacteurs de la revue et on estime que cette "dissolution n'est ni une défaite, ni une démission, ni un abandon. Elle constitue au contraire un pas en avant, un progrès, un saut qualitatif décisif." ⁹⁰

de la période : "Réflexions sur l'autocritique de *Mobilisation*", *Chroniques*, 29-32, automne 1977-hiver 1978, p. 66-143.

Ce type de pratique par ailleurs n'est pas une "nouveauté" lorsqu'elle intervient à *Stratégie*. Déjà au début des années 1970, En lutte ! avait proposé la liquidation de ce qu'on appelait des "organisations intermédiaires" ; c'est ainsi qu'un mouvement de masse important d'appui aux luttes, le Comité de solidarité avec les luttes ouvrières (C.S.L.O.) avait été démantelé en 1974, que l'Agence de presse libre du Québec (A.P.L.Q.) s'était dissoute au profit des groupes, que des troupes de théâtre (le Euh !, Les Gens d'en bas) se mettront au service d'En lutte ! Si on me permet un témoignage personnel, je dirai qu'il en allait de même en région. À Rimouski par exemple en 1973-1974 un "comité de solidarité des travailleurs" avait été mis sur pied lors de la grève des employés de Québec-Téléphone, En lutte ! proposera l'année suivante qu'on le dissolve, appliquant en région la même logique qu'à [60] Montréal : les "organisations intermédiaires" sont à rejeter car gangrenées par "l'économisme", détournant les ouvriers de leur vocation révolutionnaire qui trouve son lieu d'exercice par excellence dans le parti. Quelques années plus tard, lorsqu'avec quelques camarades je fonderai La librairie socialiste de l'Est dans l'espoir sans doute utopique de recréer autour de celle-ci un second "comité de solidarité", En lutte !, en plein processus d'unification du mouvement ml. sollicitera une rencontre avec nous dans l'espoir de nous rallier. Devant notre refus, pour nous "punir", il retirera ses publications de nos rayons. Au même moment les trotskystes de la Ligue ouvrière révolutionnaire (la L.O.R.) proposeront également de nous rencontrer, ce que nous n'accepterons pas. La ligue communiste enfin, alors au faîte de sa puissance, se contentera de nous stigmatiser comme contre-révolutionnaires et n'ouvrira donc aucune discussion de quelque nature que ce soit avec nous. C'est ce "climat" - qualifié, dans le langage officiel très fortement codé des groupes, de "franche camaraderie" - qui le plus souvent imprégnait les "débats" de la période ; j'imagine qu'il a dû en être un peu de même dans celui entretenu par *Stratégie* avec En lutte ! et La ligue communiste.

⁸⁹ "Pourquoi *Stratégie* se dissout (bilan critique)", *Stratégie*, 17, automne 1977, p. 4-18 ; la citation est en page 5.

⁹⁰ Idem.

Il s'agira dorénavant de travailler, au sein même du mouvement ml., au développement "d'une politique culturelle marxiste-léniniste". À ce propos, le programme de travail que se donnent les désormais ex-rédacteurs de *Stratégie* est en gros le même que celui qui les animait jusque là : critiquer l'idéologie bourgeoise dans toutes ses dimensions, populariser les traditions et les acquis du mouvement communiste dans le champ culturel. C'est sur ce plan là qu'ils comptent intervenir au sein des groupes, espérant que ceux-ci sauront comprendre toute l'importance de la "lutte idéologique".

D'une certaine manière ils ne s'abolissent donc pas en tant qu'intellectuels et travailleurs culturels, ils ne se *nient pas* au profit du militant mais veulent inscrire leur action et leur réflexion dans un cadre plus large, sous la direction d'organisations qui ont une ligne politique "juste" susceptible de fournir une orientation plus concrète à leur travail. Que les organisations se soient emparées de leurs préoccupations, c'est une autre histoire - qui demeure à écrire -, retenons ici que c'est sur cet espoir que les rédacteurs de *Stratégie* mettent fin à l'entreprise, donnant une conclusion logique à un cheminement engagé deux ans plus tôt, conclusion qui prend sa signification *aussi* à l'intérieur du processus [57] plus général du développement du mouvement ml. et de la fascination qu'il exerce alors sur les intellectuels petits-bourgeois.

* * *

Au terme de ce rappel, on comprend mieux, j'imagine, l'importance de *Stratégie* pour la compréhension de cette période, ses fluctuations (réalignements, réorientations) étant profondément liées à une *conjoncture* qu'elle exprime à son niveau et à sa manière.

Cette revue au cours de ses cinq ans d'existence, a en effet dégagé et déterminé pour l'essentiel les enjeux culturels (et politiques) de la période. Je dirais que sur le plan culturel, elle constitue l'équivalent d'une revue comme *Mobilisation*⁹¹ sur le plan politique : un pôle de référence et/ou de démarcation.

C'est en ce sens que, toutes proportions gardées, on peut la comparer à *Parti pris* : durant les années 1970, elle traverse (en la bousculant) la période, lui imprime

⁹¹ Revue politique mensuelle publiée durant la première moitié des années 1970 et dont il faudra bien aussi un jour écrire l'histoire tout aussi exemplaire, sur le terrain politique, que celle de *Stratégie*, sur le terrain culturel.

son mouvement et lui donne largement son sens dans le champ de la culture et de la littérature. D'où son profond intérêt pour qui veut connaître l'histoire des idées au Québec durant les années 1970 et le "traitement privilégié" que j'ai tendance à lui accorder en tant *qu'indicateur, révélateur, baromètre* de ce qui bouge durant les années (1972-1977) à l'intérieur desquelles sa trajectoire s'inscrit.

été 1984

[61]

L'avant-garde culturelle et littéraire
des années 70 au Québec.

Chapitre 3

La contre-culture : L'exemple de *Main Mise*

par Jules Duchastel

Avant propos

[Retour à la table des matières](#)

Lorsque Jacques Pelletier m'a demandé d'écrire - encore une fois - sur la contre-culture, particulièrement sur le cas de *Main Mise*, ma réponse fut aussi nette que négative. Comment revenir sur un objet mille fois retourné par soi, mais surtout sur des analyses qui tout en m'appartenant, appartiennent aussi à l'époque de leur production. Mais puisque *Main Mise* conserve toute son importance et qu'il était légitime d'en parler ici, il fut question de reprendre des textes ou parties de textes déjà publiés *. C'est donc à la lecture d'un montage habilement effectué par Jacques Pelletier qui ne trahit en rien les textes d'origine, que le lecteur est convié.

* Textes d'origine :

"*Main Mise* : la nouvelle-culture en dehors de la lutte des classes" in *Chroniques*, juin-juillet 1976.

"La contre-culture, une idéologie de l'apolitisme", in *la transformation du pouvoir au Québec*, Montréal, Albert St-Martin, 1980. [Texte disponible dans [Les Classiques des sciences sociales](#). JMT.]

Quant à moi, je dirai qu'aujourd'hui j'aurais probablement écrit différemment ces textes. Mais cela est une fausse question. Ce mouvement culturel autant que la grille théorique à travers laquelle j'ai tenté de le décrypter, appartiennent à une certaine conjoncture. Il me semble préférable de laisser intact ce double contexte d'écriture, laissant au lecteur le soin de poursuivre sa réflexion dans son contexte actuel.

août 1984

Aujourd'hui défunt, du moins en tant qu'"alternative" globale visant au renversement total du mode de vie et de la société, tel qu'il se présentait durant les années 1960-1970, le mouvement contre-culturel n'en a pas moins témoigné durant toute une période des angoisses et des espérances d'une frange importante de la jeunesse des sociétés occidentales, et notamment de la société nord-américaine.

Au tournant des années 1970, la jeunesse québécoise, ébranlée suite à la double crise de l'occupation des CEGEP de l'automne 1968 - sorte de prolongement local du mai 1968 français - et des Événements d'octobre 1970 (crises qui lui apparaissaient à tort ou à raison démontrer la vanité d'une certaine pratique syndicale et politique) subit à son tour le charme d'un discours qui lui [62] semble nouveau et stimulant dans la mesure où il prétend fusionner la double aspiration de Marx et de Rimbaud : changer le monde, changer la vie.

An Québec, ce discours sera véhiculé de manière particulièrement vivante et dynamique par la revue *Main Mise*, sorte d'"organe" non officiel mais tout de même très représentatif du "mouvement". D'où l'intérêt de cette revue pour qui veut connaître d'une part les fondements idéologiques du discours et des pratiques contre-culturelles et d'autre part ses manifestations très concrètes (communes, écologie, etc.).

"Culture et contre-culture ; idéologie et contre-idéologie", in *Idéologies au Canada français (1940-1976)*, Québec, P.U.L., tome IV, II, automne 1981.

"Milieux culturels, culture et transformation sociale", in *Cultures populaires et sociétés contemporaines*", Québec, P.U.Q., 1982.

Qu'est-ce que *Main Mise* ? Il s'agit d'une commune de production dont les membres ont exercé des professions diverses, certains comme journalistes professionnels, et se sont réunis avec l'objectif de produire un instrument alternatif d'information sur le "mouvement".⁹² Nettement sous l'influence des mouvements contre-culturels américains et de la presse underground qui fleurit encore partout aux États-Unis, *Main Mise* paraît pour la première fois en octobre 1970. L'aspect du mensuel est un livre de poche largement illustré et dont la couverture reproduit des dessins qu'il était convenu alors de désigner sous l'appellation de psychédéliques. La revue est d'abord subventionnée par le Conseil des arts, qui abandonne son support financier dès l'année suivante sans que les raisons en soient clairement avouées. La publication d'un numéro spécial sur la drogue, dès les premiers numéros, n'est certainement pas étrangère à cette décision. Le format de la revue change au 21^e numéro et prend les dimensions d'une revue d'information, tout en conservant son apparence originale. *Main Mise* n'a pas de concurrent direct, puisqu'elle occupe tout le marché d'un mensuel contre-culturel et autochtone. Elle comporte une matière abondante et entretient, très explicitement, le projet d'élaborer toutes les dimensions d'une culture autre ou parallèle.

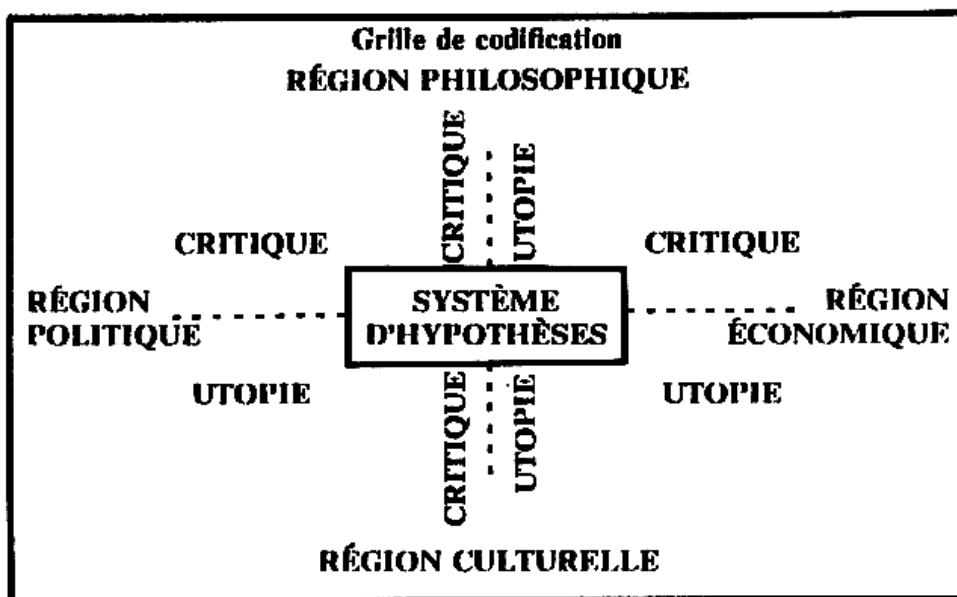
Main Mise s'est définie, elle-même, en effet comme "un manuel de pilotage qui guide les hommes vers un devenir". Voilà une façon élégante de résumer le projet de la revue. Celle-ci s'est donné pour mission de fournir les outils nécessaires à une mutation de l'homme. Tout son projet est orienté vers le passage d'une culture traditionnelle et répressive à une nouvelle culture libératrice. Je ne fais que reprendre, ici intégralement, le discours même de la revue, dans le but de souligner qu'à ce niveau, *Main Mise* se présente comme le synthétiseur des idées de la nouvelle culture. C'est à ce titre que j'ai privilégié cette revue pour me donner les moyens d'établir la systématisme d'une idéologie, celle de la nouvelle culture. Le problème serait évidemment de savoir, premièrement, si ce corpus rend compte adéquatement de cette idéologie et deuxièmement, dans quelle mesure elle a une certaine résonance chez les lecteurs. La première interrogation trouverait une réponse plus adéquate dans une mise en rapport de l'idéologie de *Main Mise* et de la connaissance générale que l'on a par ailleurs de l'idéologie de la nouvelle culture (i.e. les pères "naturels" de la nouvelle culture, les ouvrages nombreux qui en traitent... etc.). Mais mon propos

⁹² Terme désignant un ensemble de tentatives de rompre avec l'ordre social existant et dont les formes de réalisation d'une contre-culture varient à l'infini.

n'est pas de développer ce point. La seconde question n'a pas de réponse directe. Il [63] lie donne pas de sens de mettre en rapport, termes à termes, l'idéologie et son "consommateur". La réponse prendra plutôt la forme d'une élaboration sur le rapport qu'entretient cette idéologie à une conjoncture de lutte des classes.

Quant à la procédure, elle se résume à l'application de deux méthodes d'analyse de contenu que l'on peut qualifier de traditionnelles, à ceci près que le cadre théorique qui les structure n'appartient pas au champ "scientifique" habituellement associé à l'utilisation de ces méthodes. Je ne fais qu'indiquer en passant que ce choix méthodologique est le fait d'un constat d'impuissance (temporaire ?) des méthodes plus scientifiques (linguistiques, sémiologiques) à traiter la question du sens. La première analyse fut donc strictement descriptive. Elle rend compte du contenu explicite de la revue : les divers thèmes traités, les divers genres et formes de traitement, la source, l'importance et l'évolution de tout ceci (cette analyse ne sera pas rapportée dans le présent texte). La seconde analyse est une analyse plus en profondeur qui porte sur des thèmes idéologiques. Cette analyse thématique fut pratiquée à partir de la grille que l'on retrouve au tableau 1.

Tableau 1



Je ne fais que commenter brièvement cette grille. Le point central est le système d'hypothèses, que l'on retrouvera plus loin et qui est un principe de la sélection des unités signifiantes dans les articles et éditoriaux échantillonnés. Les régions idéologiques appartiennent au champ de concrétisation de l'idéologie en général. Elles permettent de répartir les thèmes idéologiques concrets selon certains domaines d'application. Quant aux dimensions critique / utopie, [64] elles réfèrent soit à l'aspect critique du discours de la nouvelle culture portant sur une région ou sur un appareil, soit à l'aspect utopique de ce même discours en tant qu'il propose (apparemment) des éléments nouveaux.

1. La région philosophique

[Retour à la table des matières](#)

- Hypothèse centrale : La revue *Main Mise* accorde un primat absolu à l'individu (la personne) en tant que sujet libre, sensible, volontaire et source de toute expérience, à l'encontre d'une relégation au second plan des rapports sociaux (si elle ne les méconnaît pas tout simplement).
- Hypothèses spécifiques :
- 1) À l'encontre d'une représentation des formations sociales comme lieux de rapports conflictuels, *Main Mise* offre une représentation du Monde et de la Société comme Totalité organique.
 - 2) Pour *Main Mise*, la transformation du tout (société, monde) passe par la libération de l'individu sous son double aspect d'une transformation des consciences et de l'expérience vécue quotidiennement.

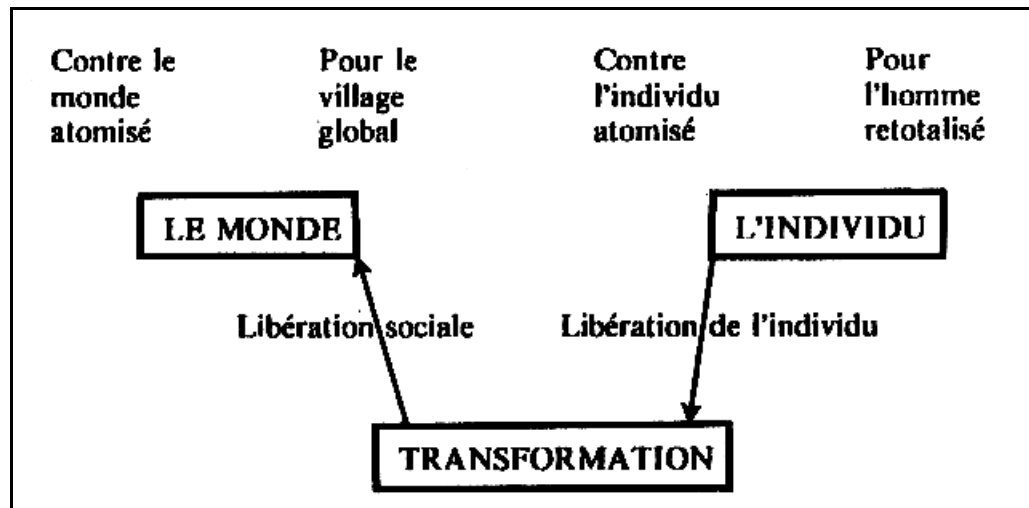
Les trois rubriques thématiques qui se sont avérées les plus aptes à ramasser le discours *philosophique* de *Main Mise* sont les suivantes : le philosophico-politique, l'individu, le monde. Ces trois registres de la région philosophique jouissent d'une certaine systématisme interne, mais ne peuvent vraiment être interprétés qu'en relation les uns avec les autres. Une façon très sommaire d'exprimer ces relations

est illustrée dans le tableau II. Voyons plutôt dans le détail le contenu thématique de cette région.

[65]

Tableau II

Organisation de la région philosophique



La libération sociale, par la libération culturelle



La libération de l'individu, par la libération des consciences

On ne peut parler de l'idéologie de *Main Mise* sans parler de la place primordiale qu'occupe la notion de transformation. C'est dans cette mesure même qu'il est hasardeux de séparer le thème "individu" du registre philosophico-politique. *Main Mise* aborde le problème de l'individu presque exclusivement sous l'angle de sa transformation. Et, polémiquement, la libération de l'individu est souvent invoquée comme préalable à toute libération sociale. Pourtant il est utile méthodologiquement d'isoler ces trois thèmes dans un premier temps, ne serait-ce que pour montrer l'importance primordiale de l'individu comme axe de pensée de *Main Mise*.

Si l'on prend d'abord le thème de l'individu, on remarque une certaine place faite à la critique de l'individualisme, sous sa forme dominante, et de l'atomisation de l'homme par l'exercice d'un pouvoir technocratique et répressif. C'est par rapport à

ces formes d'existence de l'individualisme que *Main Mise* insiste sur une nouvelle vision de l'individu, bien que celle-ci puisse être considérée comme une nouvelle vision de l'homme retrouvé. Un des thèmes majeurs de la revue est de prôner le retour aux facultés et aux capacités inscrites en l'homme. L'homme est perçu comme étant dénaturé. Il faut donc travailler à le retrouver. Quelles sont ces capacités perdues ? Ce sont la créativité, l'émancipation de la personnalité, l'autonomie, l'exercice du libre choix et de l'initiative. L'homme retrouvera ces facultés dans la mesure où il s'en remettra aux lois naturelles. Cette existence naturelle doit donc se vivre *au moment présent*, [66] au niveau de l'expérience immédiate. Le combat à mener est celui qu'on doit opposer à toute forme de répression de cet ordre naturel. Il y a donc critique de la société dans la mesure où c'est elle qui réprime l'individualité créatrice de l'homme. À un individu en pièces, produit d'une société, *Main Mise* oppose un individu retotalisé, sous l'influence immédiate des lois de la nature. Voilà bien de vieux thèmes rousseauistes. À ce niveau, la revue n'a pas innové.

La société est associée dans l'idéologie dominante à l'idée d'un regroupement, sur une base plus ou moins volontaire, d'un ensemble d'individus. La société est l'univers public, face inversée de l'univers privé. Aux sujets multiples correspond un grand sujet (la nation), principe de leur unification dans des intérêts communs. Cette idéologie est, à un certain niveau, décryptée par *Main Mise*. La société n'est pas conçue comme la forme d'un regroupement idéal, ou du moins nécessaire, mais comme principe de répression.⁹³ Il n'est pas question ici d'une véritable analyse en termes de pouvoir, mais d'une vague intuition. On raisonne au niveau des effets. Mais cette incapacité de faire la théorie de cette répression conduit à rechercher un nouveau principe de regroupement qui, lui, ne soit pas répressif. On ne conteste pas l'idéologie dominante en son fondement. On en reconnaît le principe actif, la production du sujet. Ce qu'on critique, c'est la réalisation historique de la société. Comment alors passe-t-on de l'individu à son regroupement ? *Main Mise* critique la société parce qu'elle atomise l'homme, c'est-à-dire qu'elle développe chez les individus cer-

⁹³ *Main Mise* donne une définition de la société se rapprochant de la définition dominante. Mais on notent, d'une part, que cette définition heurte de front la définition égalitaire des individus et, d'autre part, qu'elle s'inscrit dans un contexte rappelant la nécessité de réaligner la société selon les lois de la nature (par nature, inégalitaires !) : "Une société est un groupe d'êtres inégaux qui s'organisent pour répondre à des besoins communs : l'égalité des individus est une impossibilité naturelle."

taines facultés laissant dans l'ombre la plus grande part. Il faut retrouver ces facultés perdues. On peut le faire en retournant à la nature. Voici le point de jonction que l'on cherchait : l'homme est nature. Dans cette mesure, il appartient à un système organique complexe qui englobe la terre et, en dernière analyse, l'univers complet. Je souligne, en passant, que ce fut l'un des thèmes les plus souvent introduits par Georges Kahl à la rencontre sur la contre-culture du printemps 1975. Ce dernier semblait nourrir un vaste projet de retrouver des lois de correspondance entre les divers niveaux de ce système organique : l'homme, la flore, la faune, l'univers inter-sidéral, etc. ⁹⁴ Pour revenir à *Main Mise*, la représentation du monde y est certes moins traitée que la représentation de l'individu (9 unités contre 16). Mais c'est sous l'image de l'organisme vivant que l'on se représente la société, l'humanité, la terre et l'univers. J'indiquerai plus loin que cela est proche des visions de McLuhan : un retour au village global qui innove sur le passé par sa technologie électronique. Ce qu'il faut retenir dans cette cosmologie, c'est que le pendant du sujet isolé pour *Main Mise* emprunte la figure religieuse d'une totalité expressive, le grand tout organique, plutôt que celle plus pragmatique d'une forme sociale. Certes *Main Mise* nous parlera d'expériences concrètes de communes, mais son discours philosophique est presque théologique. La société que l'on critique est bien concrète, celle que l'on propose semble immatérielle.

Le registre philosophico-politique est celui qui prend la plus grande place dans la région philosophique (29 unités). Cela est logique puisque l'individu est toujours défini en même temps que la nécessité de sa libération. Face à une [67] société répressive, l'individu doit se libérer. On verra dans la région politique que *Main Mise* s'en prend à toute forme d'action politique dite "traditionnelle", c'est-à-dire, visant un niveau explicitement politique. Dans la région philosophique, cette opposition prend la forme suivante : les idéologies, politiques il va sans dire, sont jugées néfastes, inutiles et aliénantes. On plaide au contraire pour un retour à la psychologie élémentaire de l'homme. C'est en chaque homme qu'on retrouvera le principe de la transformation. La révolution, "c'est dans la tête". Ou, pour reprendre un slogan publicitaire :

⁹⁴ Il est amusant de souligner que, pour Michel Foucault, ce type de raisonnement sous la forme de la ressemblance correspond à l'épistémé du XVII^e siècle : "Dans une épistémé où signes et similitudes s'enroulaient réciproquement selon une volute qui n'avait pas de terme, il fallait bien qu'on pensât dans le rapport du microcosme au macrocosme la garantie de ce savoir et le terme de son épanchement." (*les Mots et les Choses*, Paris, Gallimard, 1966, p. 47).

"C'est dans la tête qu'on est beau." Cela illustre peut-être la facilité qu'a le système de puiser à une idéologie qui est sa fille naturelle. Ces prémisses étant jetées, il est possible de résumer les lois de la transformation par une suite d'implications : la nécessité de la libération de l'individu entraîne la nécessité d'une libération des consciences ; suivra la libération de la culture entraînant à son tour la libération sociale. La société et ses formes d'organisation oppriment l'homme. Il faut le libérer de toutes ces oppressions, quelles qu'elles soient. Cette libération ne pouvant se faire socialement, puisque toute société est répressive, il faut atteindre le niveau profond des consciences, une à une. De la libération des consciences surgiront de nouveaux modes culturels. Et ce n'est que sur la base de cette révolution culturelle que la société évoluera. Les moyens de cette transformation des consciences sont puisés dans l'underground, entre autres, la libération sexuelle et l'usage de la drogue. "L'underground, c'est la subversion incarnée dans des individus qui visent à renverser les normes établies afin de permettre à la culture d'avancer et de progresser."

Nous avons là, dans les grandes lignes, ce qui caractérise l'idéologie philosophique de *Main Mise*. Voyons maintenant les autres régions.

II. La région économique

[Retour à la table des matières](#)

- Hypothèse centrale : Relativement à l'ensemble du contenu thématique du corpus étudié, la région économique est sous-développée.
- Hypothèses spécifiques :
1. Les critiques adressées au système économique sont superficielles.
 2. Les formes d'organisation économiques proposées par *Main Mise* sont passéistes.

La région économique est certes la région la plus négligée par *Main Mise*. Cela ne saurait surprendre dans la mesure où la revue se donne d'abord et avant tout une

mission culturelle. Mais puisque la culture dont il est question répond à la définition extensive des sociologues, *Main Mise* ne pouvait exclure toute considération économique. La faiblesse du développement de cette région s'explique davantage par une absence réelle de réflexion à ce niveau que par la définition des objectifs (le la revue. Absence de réflexion qui à son tour s'explique par la faiblesse d'une théorie sur la société. La discussion économique [68] de *Main Mise* est d'abord une discussion sur la survivance. Comment, dans ce monde adverse, survivre en se libérant ?

J'ai constitué cinq registres à cette région : production, propriété, échange, politique économique en général et organisation. Certains de ces registres sont restés pratiquement vides. Je présenterai d'abord l'aspect critique du contenu de *Main Mise*. Il est en général fort réservé. Si l'on attaque le mode de production capitaliste, ce n'est pas pour en souhaiter le remplacement, mais pour imaginer la disparition des classes indépendamment de la disparition de l'État, sans le passage par un renversement de la société bourgeoise. "Nous ne nous demandons même plus si le prolétariat va prendre le pouvoir des mains de la bourgeoisie ; ce que nous voulons, c'est la disparition et la dissolution complète de l'État, des classes.»

Ceci est affirmé dans un article où l'on dit que la révolution doit se faire dans la tête des gens. De plus, à trois reprises dans les articles retenus, on identifie le système capitaliste comme étant aliénant. On attaque nommément le système capitaliste dans la mesure où il empêche la créativité. En aucun temps n'est-il question de son renversement. Quant à la propriété, en ce qu'elle donne le pouvoir et permet de légitimer le profit, ce n'est qu'à quelques reprises qu'elle est remise en question. Dans un article, en particulier, on indique comment la propriété permet l'exercice du pouvoir, dans un autre, on oppose la propriété privée favorisée par la société à la propriété collective qui a la faveur des communes de la nouvelle culture. La propriété privée n'est pas vue au niveau du rapport d'extorsion du surtravail, mais plutôt au niveau de sa manifestation dans la consommation et des effets psycho-sociologiques que cela entraîne. Sur les politiques économiques en général, *Main Mise* se fait, à une reprise seulement, l'écho du club de Rome en souhaitant la limitation du développement économique.

À cette mince critique, plutôt axée sur les effets du système économique, correspond une utopie sous-développée de la région économique. A priori on souhaite un régime de propriété collective, mais dont les contours sont flous et laissés à l'initiative de chaque groupe. La production doit, elle aussi, retourner à la nature et viser à

l'autosuffisance. On encourage donc une économie de subsistance, anti-consommatrice, fondée sur des moyens alternatifs : production agraire, production artisanale, le petit commerce (head shop), etc. Quant à l'échange, on préconise le troc. La base de production et l'organisation de la production doit se fonder sur le modèle de la commune ou sur le modèle de la coopérative.

III. La région politique

[Retour à la table des matières](#)

Hypothèse générale : Relativement à l'ensemble du contenu thématique du corpus étudié, la région politique est sous-développée.

Hypothèses [69]

- spécifiques :
1. Une partie importante du contenu thématique de la région politique vise à condamner les formes de lutte politique dites traditionnelles, et à encourager une dépolitisation.
 2. La théorie de l'organisation politique de la nouvelle culture est sous-développée.

La région politique est relativement plus développée que la région économique. J'ai défini quatre registres dans cette région : révolution politique et politisation, sur des politiques, organisation politique, politique et nouvelle culture. Les problèmes de politisation et d'organisation politique sont évidemment les plus importants pour la compréhension de l'efficacité de l'idéologie de la nouvelle culture.

J'ai indiqué plus haut, dans l'analyse de la région philosophique, l'orientation de *Main Mise* sur le problème de la transformation, c'est-à-dire la libération préalable des individus. *Main Mise* ne croit donc pas que les révolutions politiques soient possibles. La transformation commence dans la tête des gens et elle accouchera d'une révolution de la culture. Il n'est donc pas étonnant de ne retrouver qu'une seule unité utopique codée dans le registre de la révolution politique. Essentiellement *Main Mise* réserve sa plus virulente critique à cette région. Croyant que les révolutions

politiques ne sont plus possibles, que les valeurs politiques habituelles sont périmées, enfin que les formes de luttes politiques traditionnelles sont dépassées, *Main Mise* s'oppose à toute révolution politique qui remplace "une dictature par une autre dictature". Si le problème d'un pouvoir politique existe, il existe pour autant que le pouvoir est répressif. Et la revue croit que son renversement politique n'entraînera qu'une nouvelle forme de répression. Cette perspective est considérée sans issue, et c'est maintenant qu'il faut transformer les individus. Ceux-ci transformés, ils entraîneront le système social dans le même mouvement. À ce renoncement aux luttes politiques s'associe un apolitisme (lui prend deux formes : 1. une désimplication face à certains problèmes (on ne traite pas, ou rarement, de l'exploitation économique des travailleurs, on n'aborde pas le problème de la domination mondiale du capital et de l'exploitation du Tiers-Monde); 2. un internationalisme "culturel" qui préconise l'abolition des frontières nationales et politiques (cette abolition est l'équivalent d'une négation des dominances et des antagonismes politiques).

De cette vision découle une théorie sous-développée de l'organisation politique. Au sujet de la société, on condamne son principe vertical d'organisation. On y oppose un principe d'organisation horizontale du pouvoir, c'est-à-dire pratiquement, sa disparition. Les principales idées portant sur le sujet renvoient à la philosophie de la nature de l'homme énoncée plus haut. Il faut réorganiser la société humaine à l'image de la société animale, en parfaite harmonie avec la nature. Aux idéologies égalitaires il faut répondre par les besoins psychologiques profonds de chaque individu. Il faut créer un village de rechange [70] produit d'une nouvelle sensibilité, d'une nouvelle perception qui, en agaçant et combinant les "vibrations" de chacun, le rendront invisible. Tout cela dit devant l'imminence de l'apocalypse, telle qu'annoncée à quelques reprises. Mais comme pour équilibrer cette perspective visionnaire la revue se pose des problèmes plus concrets. Ainsi dans les premiers numéros, *Main Mise* avait appuyé le F.R.A.P.⁹⁵ en soulignant les aspects du programme électoral qui militaient en faveur d'une décentralisation du pouvoir. Cela ne remet pas en question ce qui est dit plus haut dans la mesure où il s'agit d'un appui circonstanciel et relativement isolé par rapport au contenu général de la revue. À un même niveau pratique, *Main Mise* est appelée à se prononcer sur le problème de l'isolement des drop-outs ou des

⁹⁵ F.R.A.P. : Front d'action politique qui a fait la lutte à Jean Drapeau et au Parti civique aux élections de Montréal en octobre 1970. Le F.R.A.P. fut emporté par la vague répressive des mesures de guerre.

expériences de rechange de toutes sortes. À quelques reprises elle milite en faveur d'un certain regroupement, sans pour autant en proposer la forme concrète.

Les deux registres non étudiés jusqu'ici comportent des éléments plus conjoncturels et il est intéressant de voir à quel niveau *Main Mise* intervient en politique. En ce qui concerne les politiques, au sens des lois et de leur application par les gouvernements, la revue s'en prend systématiquement à deux domaines d'intervention. À plusieurs reprises, elle se prononce contre toute forme de répression des drogues : restriction de l'usage, culture, commerce. À l'exception de l'usage de l'héroïne, tout autre usage des drogues est encouragé comme moyen d'atteindre la transformation des consciences. C'est dans cette mesure même que *Main Mise* intervient pour défendre cet élément culturel essentiel. L'autre lieu d'intervention des gouvernements condamné par la revue concerne la sexualité. D'une part, la revue a tendance à appuyer tout mouvement de libération défini autour d'une oppression sexuelle quelconque, d'autre part, elle préconise la pratique de la sexualité sous toutes ses formes comme véhicule d'une libération de l'individu. En conséquence, à plusieurs reprises, elle demande l'abolition de toute politique pouvant restreindre le champ des possibles dans le domaine sexuel.

L'autre domaine conjoncturel où *Main Mise* intervient est celui de la nouvelle culture face à la politique. La revue n'est pas ignorante des rapports difficiles qu'entretiennent des expériences de nouvelle culture avec la société qui les entoure. A ce propos, quatre fois elle fait des constats politiques sur l'état de santé de la nouvelle culture. Une première fois elle se dit consciente de la récupération par la société de certaines valeurs et de certaines Pratiques de la nouvelle culture. La revue n'est pas inconsciente du rapport qu'entretient l'expérience de rechange avec la société. Une deuxième fois, rapportant une expérience de commune on pose le problème capital de la réintroduction de comportements et de rôles traditionnels. Encore une fois, il faut voir si, faute d'une pratique de la transformation fondée sur une connaissance de l'ensemble du processus, il est possible d'imaginer autre chose qu'une réintroduction sous une autre forme des mêmes rôles et comportements. Enfin on constate l'échec du mouvement hippy et le repli de la gauche américaine. Devant cette dose de réalisme à laquelle le texte plus haut n'avait pas habitué, on recourt de nouveau [71] à une panacée : la relève devra venir du Québec. L'éditorial

du numéro 53 ⁹⁶ confirme ce messianisme québécois, qui n'est peut-être que la répétition d'un messianisme catholique pas si lointain.

IV. La région culturelle

[Retour à la table des matières](#)

- Hypothèse générale : Relativement à l'ensemble du contenu thématique du corpus étudié, la région culturelle est nettement privilégiée.
- Hypothèses spécifiques :
1. La revue *Main Mise* épouse la cause des mouvements sociaux à caractère culturel et appuie d'abord des luttes au niveau de la vie quotidienne.
 2. La critique culturelle porte plus sur les effets observés dans les appareils critiqués que sur les causes de ces effets (cf. École, média, famille, bureaucratie, culture en général).
 3. La drogue, la sexualité, la technologie et la musique sont considérées comme les moyens et les véhicules de la révolution culturelle.

La région culturelle contient à elle seule près de la moitié de toutes les unités codifiées (101/222). Puisqu'il s'agit d'une revue dont la visée est de guider les hommes vers une nouvelle culture en devenir, il n'est pas étonnant que l'on retrouve le gros du contenu idéologique dans cette région. Je rappelle qu'une sélection du matériel a écarté systématiquement des thèmes appartenant à cette région. Il est donc important de se souvenir que je parle ici de l'échantillon sélectionné et non de l'ensemble du contenu publié. J'ai procédé, pour cette région, à une classification de l'appareil culturel visé par le discours de *Main Mise*. J'ai donc distingué les appareils suivants : l'école, les médias, la famille, la bureaucratie-technocratie-technologie, la

⁹⁶ Dans cet éditorial non compris dans mon corpus, *Main Mise* "s'engage officiellement ici à ne jamais prendre d'autre parti que celui de chercher à refléter à travers son équipe l'organicité du grand Village québécois qui finira peut-être par servir de modèle au reste de l'Amérique".

culture en général, l'expérience mystique. Certains secteurs culturels ne se prêtant pas à proprement parler à cette classification ont été isolés : la drogue, la sexualité et l'écologie.

Il est difficile de proposer une seule définition de la nouvelle culture. Georges Kahl affirme que *Main Mise* s'apparente à un manuel de pilotage qui guide les hommes vers un devenir. Fondamentalement, il y a l'idée que la nouvelle culture n'est pas une culture unifiée, un système homogène, mais une collection d'expériences. Au numéro 53 (troisième format, non analysé par moi), on fait la publicité d'un "répertoire québécois des outils planétaires".⁹⁷ Écoutons la publicité de promotion : "Qu'est-ce qu'un outil planétaire ? Un outil planétaire, c'est tout instrument qui participe de près ou de loin à l'autosuffisance physique, biologique, sociale, symbolique des individus et des groupes. Mais attention, par autosuffisance, il ne faut pas entendre l'individualisme occidental que nous connaissons, mais le coulage de l'activité individuelle dans les métabolismes planétaires. Il ne s'agit pas d'un retranchement, mais d'une pénétration. Nous visons l'indépendance économique, politique, mais nous visons aussi [72] l'interdépendance écologique, vis-à-vis des cycles naturels".⁹⁸ Et d'énumérer ces outils : "systèmes généraux, la planète, la terre, l'alimentation, herbes et plantes, habiter, fabriquer, technologies douces, la communauté, communications, voyages et loisirs, apprendre, célébrer".⁹⁹

Une façon donc de décrire les éléments culturels propres à une nouvelle culture était de procéder par le lieu d'intervention de ces éléments ou, en d'autres mots, au niveau de l'appareil visé. Il ne faut donc pas s'attendre à retrouver dans ce qui suit une liste exhaustive des idées de *Main Mise*, mais plutôt, pour chaque appareil, la dimension critique de l'idéologie de la revue et la dimension utopique.

Un premier lieu d'intervention du discours néo-culturel est l'appareil scolaire, dans sa fonction la plus générale d'apprentissage d'une culture. Essentiellement la critique adressée à l'école est d'adapter socialement les individus, favorisant ainsi leur exploitation, et réduisant d'autant leur capacité créatrice. L'université est prise à partie dans la mesure où elle excelle dans l'atomisation de l'homme, la parcellisation de ses facultés. La critique de l'école porte beaucoup plus au niveau de cer-

⁹⁷ Annoncé pour le printemps 1976.

⁹⁸ *Main Mise*, 53, décembre 1975, p. 45.

⁹⁹ *Ibidem*.

tains effets produits par une forme de pédagogie que sur la fonction exercée par l'école dans la reproduction des rapports sociaux et s'inscrit ainsi dans l'axe des théories nouvelles en pédagogie. On reproche notamment à l'école d'être incapable de s'adapter à des formes mutables d'organisation sociale caractéristiques de la société post-industrielle.

Main Mise oppose donc à ce type d'école titi modèle d'éducation multidimensionnelle. À l'atomisation produite par l'école, on oppose une retotalisation de l'expérience. La forme organisationnelle de cette retotalisation sera l'école libre ou l'université libre. Au fondement de cette idéologie, il y a la conviction que l'enfant n'a de cesse de pousser ses recherches dans toutes les directions. C'est le monde unidimensionnel de l'adulte qui bloque ses aspirations. L'école libre, où à la liberté de mouvement s'associe la liberté du choix des matières, de l'expression des sentiments, favorise l'apprentissage des rudiments de la nouvelle culture. De la même façon l'université libre, au contraire de l'université traditionnelle qui est une machine à cours, à concepts et à catégorisations, reflétant le morcellement des sciences, l'atomisation et la fragmentation de notre univers, sera une université "alchimique" fondée sur une perception totalisante du monde. Déjà, j'ai fait remarquer, dans la région philosophique, une critique de l'individualisme encouragé par le système et la recherche d'une transformation des consciences par une reprise en charge de l'ensemble des facultés de l'homme dont principalement la créativité. On verra par la suite que cet axe fragmentation/totalisation est au principe de l'intelligence de l'idéologie culturelle de *Main Mise*, quel que soit l'appareil visé. Pour illustrer certains liens établis par la revue, il suffit de citer : "Une nouvelle culture est nécessaire pour remplacer la vision scientifique occidentale, esclave farouche d'un mode cérébral et égocentrique de conscience. Cette nouvelle culture affirmera la primauté des facultés non-intellectuelles, et, par le truchement de ses tendances [73] mystiques et de ses expériences hallucinogènes, prendra d'assaut ce que notre culture appelle "raison", "réalité".

Cela me permet de faire le lieu avec l'appareil des médias. La problématique des médias occupe donc place privilégiée dans l'idéologie de *Main Mise*. D'une part, il y a peu de critique sur les appareils de communication, si ce n'est d'en souligner, à quelques reprises, l'immense pouvoir que leur maîtrise donne à ceux qui les contrôlent. D'autre part, l'idéologie de *Main Mise* a totalement intégré les théories de McLuhan. Plusieurs articles se réfèrent à lui, sous forme d'interview, d'extraits de ses écrits

ou de paraphrase. Pour McLuhan l'ère typographique caractéristique du mode d'organisation des sociétés industrielles entraîne la mécanisation, la répétition, l'homogénéisation sur le plan des modes de production et de vie, et la linéarité, la séquence et l'unidimensionnalité sur le plan du fonctionnement intellectuel et des valeurs. L'ère électrique à travers sa technologie dominante, l'électronique, entraîne la diffusion rapide et la décentralisation sur le plan des modes de production et de vie, et la perception configurale sur le plan du fonctionnement intellectuel et des valeurs. Je l'ai indiqué plus haut, l'humanité est, pour *Main Mise*, un vaste système nerveux qui, par le truchement des médias électroniques, étend nos sens au niveau le plus global. Les médias peuvent recréer l'espace tribal en créant un nouvel environnement. Sur le fond de cette idéologie théorique, *Main Mise* invoque la nécessité de recourir aux médias comme instrument privilégié de l'établissement d'une nouvelle culture. Elle fait appel à l'utilisation massive du vidéo, plaide pour une prise de contrôle de la radio, souhaite l'infiltration des freaks dans tous les médias qu'il faut contrôler. Voilà donc défini un premier moyen concret non seulement de faire rayonner la nouvelle culture, mais de la créer.

Le troisième appareil qui est l'objet d'un discours de *Main Mise* est celui de la famille. La critique de la revue qui porte à ce niveau est peut-être la plus progressiste. Nous verrons un peu plus loin comment elle s'articule à la critique des modèles dominants de sexualité. Je me contente d'indiquer les trois points d'attaque contre l'idéologie dominante de la famille ; on condamne la monogamie, le patriarcat, les rôles et valeurs mâles et femelles. Cependant la critique porte de nouveau au niveau des effets. La monogamie est vue comme isolant les individus et les privant d'une expérience plus globale. Le patriarcat y est critiqué pour les pratiques autoritaires et chauvines qu'il encourage. Enfin les valeurs mâles sont vues comme les seules sachant s'imposer dans la société en général. C'est ici la reconnaissance d'une certaine différence "naturelle" entre les valeurs ou la "psychologie" des sexes. En effet, on souhaite l'intégration des valeurs féminines dans la société comme remède à cette situation. La critique se situe donc dans la tendance "féministe radicale" de l'idéologie féministe par rapport à une tendance qu'on pourrait qualifier de "socialiste-théorique", pour reprendre une typologie de Juliet Mitchell.¹⁰⁰ Cela signifie qu'aucune tentative n'est faite pour expliquer la nécessité historique d'un appareil comme celui de la famille, c'est-à-dire proposer titre analyse de la place et des fonctions

¹⁰⁰ MITCHELL, J., *Woman's Estate*, Pellican Books, Penguin Books, 1971.

qu'occupe la famille dans des rapports de production. Pour [74] *Main Mise*, la famille est prise comme telle, Spontanément, reconnue coupable d'atomiser l'individu, mais, dans le même mouvement, considérée apte à la réhabilitation. On préconise un élargissement de la famille qui peut prendre des formes multiples. Ainsi, dans un article, on encouragera le mariage de groupe. L'idée fondamentale demeure toujours de re-totaliser l'homme en lui permettant d'élargir le champ de son expérience et, par le fait même, les horizons de sa conscience.

Le mariage de groupe, la commune sont des moyens pour réaliser la nouvelle culture. Il s'adonne que cela place *Main Mise* dans une lutte de libération, celle des femmes et plus largement de la sexualité (voir plus loin). Par contre, on doit s'interroger sur cette position avancée dans la conjoncture politique et économique présente où il semble qu'un réaménagement général de l'appareil de la famille est envisageable au profit du développement du capitalisme monopoliste d'État. Que ce réaménagement ait lieu, point de doute : nécessité de la libération d'une main-d'oeuvre féminine, accroissement de la mobilité, développement de la socialisation des coûts de production par le biais de la création de services parafamiliaux (i.e. garderies). Que les rapports d'inégalités en soient modifiés sans une transformation des rapports politiques et économiques, cela est plus douteux. La position idéaliste d'une réinsertion des valeurs féminines dans la société ne saurait prétendre renverser les rapports actuels de domination.

En ce qui concerne les trois appareils suivants, il faut préciser qu'il ne s'agit pas pour *Main Mise* d'une critique adressée à des institutions localisables précisément dans notre formation sociale. Par contre, j'ai conservé la désignation d'appareil dans la mesure où les trois dimensions en question se matérialisent effectivement dans de multiples appareils : la bureaucratie-technocratie (faits les divers ministères ou dans les appareils économiques ; la culture dans divers appareils culturels ; l'expérience mystique dans les diverses Églises.

La critique de la bureau-technocratie est un thème fondamental des ténors de la contre-culture.¹⁰¹ Elle s'inscrit dans la même veine que la contestation du rationalisme. *Main Mise* reprend à quelques reprises ce thème. Toutefois on doit noter que c'est fort occasionnellement. A cette critique, une solution : la récupération de la technologie. Sauf pour une critique écologique des effets négatifs de l'utilisation

¹⁰¹ ROSZAK, T., *Vers une contre-culture*, Paris, Stock, 1970.

d'une technologie industrielle, il y a une certaine mythologie de la technologie. On croit que la technologie libérera, qu'il faut penser des innovations technologiques, que le moyen de s'adapter à la société post-industrielle, c'est d'encourager un renouveau technologique. De la même façon qu'on encourage le contrôle des médias et donc d'une technologie développée, on favorise l'utilisation générale d'une technologie libératrice. Cela peut paraître contradictoire avec la tendance prononcée à des solutions économiques passéistes, mais c'est aussi une constante de la pensée néo-culturelle.¹⁰² Cela peut aussi sembler en contradiction avec une pensée qui se mysticise de plus en plus,¹⁰³ comme on le verra plus loin. Dans la mesure où [75] l'on comprend que la technologie nouvelle est conçue comme configurale, multidimensionnelle, elle apparaît comme un instrument privilégié de retotalisation. Le village global de McLuhan n'était pas un retour aux tribus antédiluviennes, mais la reconstitution d'un environnement tribal par le médium électronique.

Les expériences mystiques prennent beaucoup de place dans la revue. Cependant les nombreux articles spécialisés sur la question n'ont pas été retentis aux fins de traitement. La catégorie résiduelle de "culture en général" comprend, entre autres, les unités signifiantes dans les articles retenus portant sur ce thème. Cela permet d'indiquer tout au moins l'importance capitale accordée à l'expérience mystique comme véhicule de retotalisation de l'homme. Un des moyens pour atteindre la transformation des consciences est l'expérience spirituelle. On observe un curieux mélange entre science et Dieu. La science atomisée doit être retotalisée et cette entreprise mènera à une connaissance de Dieu. On rejette les postulats rationalistes pour intégrer l'expérience humaine dans toutes ses dimensions. Je ne peux développer davantage ici, mais il est utile d'indiquer que cet emballement pour un retour à des valeurs spirituelles s'est concrétisé de façon générale dans la société par toutes sortes d'organisations religieuses (groupes charismatiques, méditation transcendantale, zen, renouveau des Églises sectaires comme les mormons, références astrologiques, voyages intersidéraux, etc.).

Dans la région culturelle de l'idéologie de la nouvelle culture, j'ai réservé trois thèmes relativement indépendants d'un appareil idéologique précis (bien que souvent l'on puisse faire titi rapport). Il s'agit de la drogue, de la sexualité et de la critique

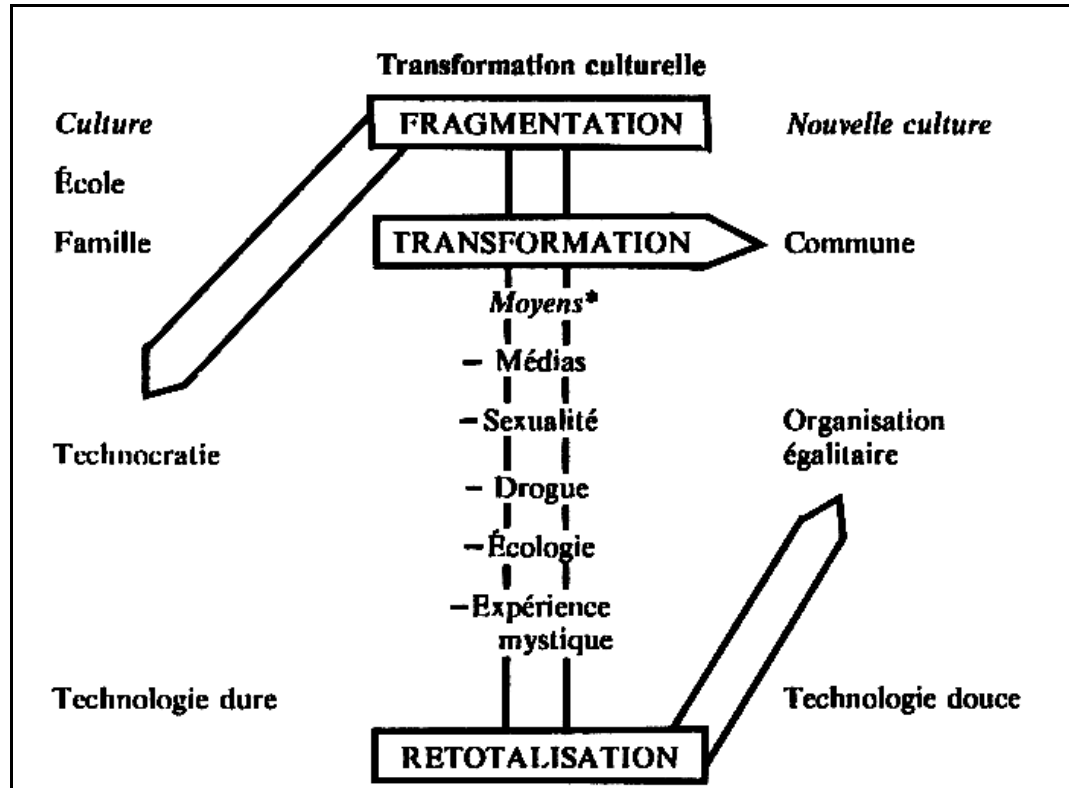
¹⁰² RACINE, L., SARRAZIN, G., *Changer la vie*, Montréal, éd. du jour, 1972.

¹⁰³ Pensons au développement des sectes.

écologique. Ces trois thèmes se caractérisent par leur propriété révolutionnaire telle que conçue par *Main Mise*. Un schéma, nécessairement simplificateur, permettra peut-être de résumer ce qui précède et d'indiquer la place centrale qu'occupent ces dimensions pour la nouvelle culture.

Comme pour les autres thèmes spécialisés, ne furent retenus pour l'analyse thématique que les articles établissant un lien entre la drogue et la nouvelle culture et/ou la culture et les institutions officielles. Cela entraîne une sous-estimation importante de la place occupée par ce thème dans la revue. Ceci dit, à part les récits portant sur des trips de drogue et le rappel constant de la répression exercée contre ses utilisateurs, l'argument de *Main Mise* se développe en deux temps. Premièrement, la drogue contribue à créer une nouvelle sensibilité. Tout un univers de perceptions s'ouvre à celui qui s'engage dans un voyage. Il lui est alors possible de relocaliser son expérience. À la nostalgie provoquée par l'alcool s'oppose tout un champ de possibles dans l'expérience de la drogue. À la limite, le rapport même que l'on entretient à la drogue se modifie en même temps que l'on modifie ses propres valeurs. Il y a un mouvement dialectique entre les deux. Car tous ceux qui fuient n'ont pas la grâce. On reconnaîtra celui qui est engagé sur la voie de la nouvelle culture par son rapport positif au "voyage". Inversement, celui (lui demeure inséré dans les [76] valeurs traditionnelles) aura tendance à entretenir un mauvais rapport à la drogue. Deuxièmement, par voie de conséquence, la drogue devient un instrument privilégié de transformation pour le "mouvement". Ouvrant les consciences, permettant la libération de l'individu, elle est un enclencheur de révolution.

Tableau III



* On notera l'absence de la musique comme moyen de transformation, parce que ce thème fut exclu a priori de l'analyse.

[77]

La sexualité peut jouer le même rôle. La société et la culture traditionnelle répriment la sexualité et en font même une condition de son fonctionnement. Non seulement faut-il abattre tous les rôles sexuels, jusque dans leur récupération commerciale (érotisme commercialisé), mais il faut combattre tous azimuts la répression quel qu'en soit le niveau d'expression. Une des armes les plus puissantes utilisée par les tenants de la nouvelle culture est de frapper là où les tabous sont les plus profondément ancrés. Dans cette mesure, le mouvement contre-culturel des années soixante a certes provoqué des chambardements. La question demeure pourtant : de quelle transformation ce mouvement culturel est-il l'effet ? Il n'en reste pas moins qu'un appui inconditionnel à toutes les formes de lutte pour la libération sexuelle

n'est pas sans importance. *Main Mise* est pour la libération des homosexuels, pour la libération des lesbiennes, pour la libération publique de l'acte sexuel et la nudité, pour la liberté sexuelle absolue. Au fond de ces positions, toujours le même raisonnement. La libération sexuelle est un moyen de hausser le niveau des consciences et ainsi de favoriser la transformation. On dira, en certains endroits, que l'érotisme est le fer de lance de la révolution culturelle. C'est peut-être là qu'est marquée la limite politique de cette critique. Non pas que l'érotisme ne soit pas libérateur. Mais *Main Mise* n'est pas en mesure de produire une analyse approfondie des rapports sexuels dans la société. Les homosexuels, les bisexuels, les hétérosexuels sont renvoyés au principe d'une nature qui les définit une fois pour toutes. Le cri de libération de la revue est plus un appel à la tolérance, étant entendu que la dimension thérapeutique (dans le sens de transformatrice) de l'érotisme en est la face positive. Il faut être bien dans sa sexualité. Rien contre. Il faut seulement s'interroger sur la possibilité d'une transformation fondée sur les intentions. Derrière une révision des pratiques sexuelles, comment se réorganisent les rapports sexuels ? A cette question, point de réponse.

Le dernier thème analysé ici est celui de l'écologie. A la critique écologique traditionnelle sur les méfaits de la société industrielle s'ajoute une perspective qui prend de plus en plus de place dans la revue au cours de son évolution. C'est l'apocalypse. Ce thème est éminemment pratique pour qui ne veut pas se soucier des problèmes de la transformation. On pose le diagnostic de la fin du monde (industriel) et on économise pour autant le problème de trouver les mécanismes de sa transformation. Concrètement on propose deux solutions : d'une part, il faut retourner à la nature, vivre selon ses lois ; d'autre part, il faut maîtriser la technologie dans ce qu'elle peut fournir des moyens techniques aux problèmes de la survie. La technologie ne doit plus servir à détruire le monde et à exploiter les hommes, mais à permettre leur survivance tout en favorisant l'intégration aux lois de la nature.

V. La contre-culture, une idéologie de l'apolitisme

[Retour à la table des matières](#)

Après avoir rappelé les fondements théoriques du discours contre-culturel, du moins tel que véhiculé par *Main Mise* et évoqué rapidement quelques-unes [78] des réalisations concrètes du "mouvement", je terminerai cette analyse en suggérant que l'idéologie contre-culturelle, tout en constituant une contre-tendance à l'idéologie technocratique, n'a pas nécessairement affaibli la forme générale de l'idéologie dominante dans les sociétés capitalistes où elle émerge.

Ce qui caractérise d'abord une contre-tendance idéologique est sa Capacité critique à l'égard de la tendance dominante par rapport à laquelle elle s'élabore. Par définition, cette dernière vise à maintenir les rapports sociaux d'exploitation et de domination sous leur forme actuelle. L'idéologie technocratique a non seulement légitimé l'intervention croissante de l'État, mais l'a organisée. Les réformes des secteurs de l'éducation ou de la santé, l'organisation des appareils bureaucratiques, les stratégies de développement sont toutes tributaires d'un mode d'organisation technocratique. L'idéologie de la contre-culture a d'abord attaqué les prémisses de cette tendance dominante. Elle remet en question le mode d'inculcation scolaire, la forme de l'organisation bureaucratique des divers gouvernements, les stratégies de développement axées sur la prédominance des technologies dures et le gaspillage de l'énergie et de l'écologie. Cette critique s'articule au noeud même de l'idéologie technocratique, c'est-à-dire par rapport à la position scientiste et technologiste de cette dernière. La contre-culture veut établir que le produit de l'action exercée par les technocrates aboutit à une aliénation totale des individus. La source de cette aliénation est recherchée dans une soumission inconditionnelle aux crédos de l'idéologie technocratique : primat au progrès scientifique et technologique, sous la triple figure de la modernisation, de la rationalité et de la planification. Cette première dimension critique indique suffisamment que l'idéologie contre-culturelle peut être conçue comme contre-tendance à l'idéologie technocratique. Elle contribue à mettre en évidence le caractère relativement arbitraire d'une stratégie politique. Elle re-

met en question certains mythes enracinés qui présentent le progrès scientifique comme une nécessité et l'organisation actuelle des rapports sociaux comme sa conséquence inévitable.

La forme dominante de l'idéologie produit les individus en sujets. La tendance idéologique dominante renforce cet effet en permettant de masquer, sous la figure du progrès et de la rationalité, les véritables rapports sociaux. A l'examen, l'alternative mise de l'avant par la tendance contre-culturelle pose le problème dans les mêmes termes. A la rationalité bureaucratique ou technocratique, la contre-culture oppose la liberté humaine, la richesse des individualités et les capacités créatrices des sujets. Il est frappant de retrouver chez Théodore Roszack les fondements mêmes de l'idéologie du sujet. La lecture de son livre fait ressortir, de multiples manières, la thèse selon laquelle ce qui est l'enjeu actuel des sociétés est l'aliénation totale du sujet. De nombreux exemples d'entrave à la vie privée sont évoqués par Roszack comme autant d'accrocs à ce droit fondamental. Ce droit n'est pas conçu dans les mêmes termes que l'idéologie dominante (primat à la famille nucléaire, petite propriété, individualisme petit-bourgeois), mais il réfère à une vision idéaliste de la même [79] réalité (primat à l'individualité, libération de la conscience). D'un autre côté, la contre-culture rejette toute forme d'action politique, c'est-à-dire toute action susceptible de poser les problèmes sur un plan collectif, au profit d'une idéalisation de l'individualité. Il n'est pas question de revenir aux crédos de la petite bourgeoisie traditionnelle. Au contraire, on présente l'individualité sur le mode de sa réalisation idéale. On affirme la capacité créatrice des sujets et donc ses potentialités de transformation. La contre-culture n'agit donc pas selon la même stratégie que l'idéologie dominante. Son discours explicite semble même contester celle-ci. Cependant, elle reconnaît au niveau philosophique les mêmes postulats que l'idéologie dominante. Le sujet est au centre de sa problématique, alors que le social lui sert de repoussoir.

La contre-culture oppose en effet à la société technocratique, monolithique et autoritaire, un individu possiblement retotalisé, désaliéné et créateur. Elle voit la lutte contre l'idéologie scientiste dans la restauration de la conscience individuelle. Elle identifie l'idéologie scientiste à l'oppression sociale et l'idéologie personnaliste à la libération. Elle se représente la transformation comme un axe dont les deux pôles seraient définis par la fragmentation et la retotalisation. À un extrême - c'est le cas de la société actuelle -, l'individu serait fragmenté dans son expérience per-

sonnelle et la culture dominante contribuerait à cette atomisation. A l'autre pôle, l'individu serait retotalisé par une profonde transformation de sa propre conscience et la contre-culture fournirait les instruments de cette transformation. Celle-ci s'effectuerait donc irrémédiablement par le tracé suivant : la libération doit d'abord être individuelle et passer par la transformation de la conscience ; la somme des libérations individuelles pourrait entraîner une transformation culturelle qui serait alors prélude à une réorganisation sociale. Ce cheminement de la transformation implique comme contrepartie un apolitisme militant. En effet, toute forme d'intervention politique est jugée comme appartenant à la logique sociétale actuelle. Toute révolution qui ne procède pas d'abord par la transformation des consciences est jugée inefficace.

Ce trop bref rappel permet de faire ressortir, d'une part, que la contreculture est une idéologie essentiellement critique dans la mesure où elle remet en cause les institutions - bien que sur un mode superficiel - et, d'autre part, qu'elle propose une analyse de la transformation qui est d'abord centrée sur l'individu. Ce discours contre-culturel s'est élaboré dans des pratiques multiples et il serait illusoire de croire qu'il se présente toujours sous la même forme. D'une part, la contre-culture s'est développée dans des mouvements spécifiquement culturels tels ceux que j'ai évoqués plus haut. C'est dans ces mouvements que l'idéologie contre-culturelle peut être retrouvée à son état le plus pur. Je pense au mouvement hippy, aux communes, aux manifestations culturelles. D'autre part, l'idéologie contre-culturelle s'est réalisée comme tendance dans l'ensemble des mouvements sociaux des années 60-70. Que l'on pense aux mouvements pour les droits civiques, contre la guerre au Vietnam ou contre l'université, le discours contre-culturel a occupé une place importante, ne serait-ce [80] qu'au niveau des pratiques culturelles, des nouveaux modes d'action, de la manière de contester. Un ensemble de mouvements plus spécifiques, tels les mouvements écologiques, de libération sexuelle, pour l'usage de la drogue, se sont appuyés largement sur le discours contre-culturel.

À la fin des années soixante, les mouvements spécifiquement contre-culturels se sont essoufflés. Les expériences communautaires ont diminué en nombre et se sont repliées sur elles-mêmes, les premiers acteurs de la contreculture ont vieilli, laissant la place à de plus jeunes qui prirent souvent des chemins sans issue vers la consommation effrénée de drogues ou l'exaltation d'expériences mystiques. Par contre, des mouvements à objectifs plus spécifiques ont survécu et véhiculent encore des élé-

ments de l'idéologie contre-culturelle. Enfin, l'idéologie contre-culturelle a d'une certaine façon perdu en concentration pour gagner en diffusion. Bien que le mouvement dans toute son ampleur soit mort, les retombées idéologiques de la contre-culture se manifestent dans les discours individuels. Elles expliquent en grande partie la démobilisation générale et permettent de justifier le repli de la contestation observé depuis le début de la présente crise des économies capitalistes.

[83]

L'avant-garde culturelle et littéraire
des années 70 au Québec.

Chapitre 4

Paul Chamberland : La posture utopiste

par Joël Pourbaix

1. Mise en situation

[Retour à la table des matières](#)

Je n'ai pas connu le Chamberland des années '60, celui de la revue *Parti pris*, lieu qui établissait le mouvement d'un nouveau discours critique de la situation au Québec. Ça parlait de libération/révolution/indépendance : des mots lourds de sens mais encore légers dans toutes leurs ouvertures qu'ils comportaient et appelaient à cette époque.

Je n'ai pas connu le Chamberland poète reconnu de *Genèses*, *Terre-Québec*, *l'Afficheur hurle* et même de *l'Inavouable*. Mon premier contact fût celui de *Demain les dieux naîtront* (1974) et puis tous les autres livres qui ont suivi ainsi que plusieurs textes publiés dans la revue *Main Mise*. C'est plus tard que j'ai réalisé que bien des lecteurs du "Premier Chamberland" ont refusé et/ ou n'ont pu suivre l'auteur dans sa coupure opérée à la toute fin des années '60.

Mais aujourd'hui, en 1984, Chamberland me parle-t-il vraiment ? Pendant les années '60 et '70 c'était un Québec gonflé de rêves. Mais le rêve ne frit qu'une *attente* du rêve et il ne s'est rien produit. Et je suis maintenant confronté comme

d'autres à ce rien. La solidarité qui nourrissait les projets d'alors n'est plus. Les "avant-gardes" (autant les groupes de gauche marxistes bien identifiés que les courants moins définis de la "contre-culture"), qui prétendaient être le lieu-mouvement où déferlerait la masse des changements, se sont retrouvés soit "récupérés" par la machine sociale soit dépassés-dispersés par l'émergence d'un pluralisme nouveau, un ensemble de théories et de pratiques inédites (par exemple je pense à la parole des femmes).

Il ne s'agit pas ici de savoir si Chamberland est "dépassé" ou pas. Il ne s'agit pas non plus d'identifier sa place, son "importance" dans le cadre d'une histoire des mouvements des années '70, ou de faire une rétrospective du champ contre-culturel québécois que Chamberland a traversé. Je veux tout simplement exposer une *réflexion particulière* sur et avec des textes publiés depuis 1974, réflexion qui tente de montrer d'une part la grande valeur du regard critique porté par Chamberland sur le social et sur les approches politiques [84] traditionnelles, d'où la critique de la notion d'avant-garde. D'autre part, j'essaierai d'entrer à l'intérieur du projet utopiste qui anime toute l'écriture de Chamberland. Voir si cela peut nous parler aujourd'hui car cette vision de l'utopie - tous les aspects prophétiques contenus dans les textes - sont *maintenant* très problématiques, difficiles à lire, surtout si on maintient l'image exclusive d'un Chamberland poète-prophète détenteur d'une Parole vraie, inspirée, incontournable. Ce n'est pas le cas ici. Chamberland, comme bien d'autres, est à relire. Peut-être alors que l'impasse actuelle ne sera pas une fatalité historique.

II. Quelques éléments pour approcher la vision utopiste

a) *L'utopie, le "Nous"*

[Retour à la table des matières](#)

La Communauté harmonique, nouveau monde amoureux où les échanges entre individus ont comme ressource la satisfaction des désirs (du désir) de chacun, n'est pas ici le fait d'une construction abstraite purement spéculative. Les multiples directions qu'a pris le discours de Chamberland sont autant de traces qui dérivent à l'extérieur du cadre d'une théorisation qui enfermerait la notion d'utopie dans une problématique politique classique. Il y a un refus d'inscrire et de situer l'utopie en tant que projet d'une Cité idéale comme il en a déjà existé à plusieurs reprises dans le passé. Car les contenus des utopies sont alors neutralisés, banalisés, ils ne deviennent que de simples objets inoffensifs qui s'insèrent dans une nomenclature, une histoire des utopies. Chamberland parlera plutôt de pulsion d'utopie. Le mouvement de son discours implique une redéfinition de l'utopie pour qu'elle ne soit plus confinée à son sens négatif, péjoratif même.

L'utopie est d'abord le fait d'une *expérimentation d'ordre* individuel. C'est une vision intime qui est partie prenante d'une transformation de soi, d'une réalisation de sa nouvelle condition humaine. Tous peuvent connaître la vision de la Communauté harmonique, cependant il n'y a pas une équivalence des contenus des visions car nous n'avons pas le dénominateur commun que constituerait une Cité idéale prédéfinie. Il n'en demeure pas moins que le véritable sujet de l'utopie est titi "Nous". Ce pronom acquiert une grande importance comme dispositif textuel qui tente à la fois une représentation de la vision de l'utopie réalisée et une représentation du processus menant à l'avènement de l'utopie. Le "Nous" est l'intime commun, c'est la résonance de l'intime de l'un à l'intime de l'autre. Le "Nous" est l'espèce humaine en voie d'unification. Le "Nous" parfaitement réalisé est la vision de la coïncidence harmonique, il est le lieu même de l'utopie en voie de réalisation.

b) Utopie et "contre-utopie"

En imaginant un nouveau monde amoureux, en ne distinguant pas l'érotique de la communication sociale, le posant même principe générateur de cette [85] communication, Chamberland établit l'existence d'une "contre-utopie" qualifiée parfois de publicitaire. Elle est une réalisation invertie de l'utopie car elle opère la production généralisée d'un simulacre de la communication publique. Cette simulation publicitaire neutralise justement ce qui est publicisé (l'épanouissement de soi, le bonheur, l'autonomie, etc.). On pourrait croire que l'identification d'une "contre-utopie" servirait en premier lieu à justifier le projet utopiste en l'insérant dans une relation de réaction et d'opposition. Au contraire, nous verrons que la présence de la "contre-utopie" participe à l'opération de détachement vis-à-vis les formes connues de critique des systèmes sociaux. L'analyse critique que Chamberland pose sur les systèmes actuels s'intègre totalement au développement de sa propre vision utopiste.

c) Fantásme, mythe, initiation

La contre-utopie publicitaire fonctionne avec l'opposition privé/publie. Pour annuler cette séparation, Chamberland met l'accent sur la nécessité d'un échange général, d'une communication réciproque et intégrale de nos fictions et de nos fantasmes. Les textes de Chamberland donnent à la fois une théorisation et une pratique spécifique de cette communication. Les fantasmes, en restant du domaine de la vie privée, du strictement individuel, enferment les individus dans les structures de domination et d'exploitation sociale qui utilisent justement l'activité fantasmatique enfermée en chacun. L'utopiste en appelle alors au mythe qui, actualisé par un individu, relève cependant du collectif, du "Nous". Les fantasmes déconnectés de leurs fétiches sociaux sont reconvertis par le mythe. Autrement dit, le mythe permet la mise en jeu de différentes symboliques qui étaient complètement éliminées dans et par le système normalisé des échanges sociaux. L'individu déviant, celui qui est dans l'incapacité de s'adapter et qui cherche une réappropriation de lui-même, peut devenir sujet au mythe.

Le cheminement de l'individu sujet au mythe et la démarche initiatique sont l'objet d'un rapprochement. Bien sûr, l'initiation dont il est question n'est plus motivée et structurée socialement. Elle implique alors la singularisation et l'arbitraire. Mais ces caractéristiques sont significatives dans la mesure où elles nous conduisent à affirmer que le processus initiatique marque une transformation radicale des schèmes du savoir.

d) Le mythe vs le discours de vérité

Le savoir mythique est un savoir opératoire qui requiert la totalité organique du sujet qui s'y consacre. Donc, la production d'une connaissance autre demande, exige une transmutation de l'être. Ainsi, l'"Art nouveau" est celui où l'artiste est à lui-même son matériau, son oeuvre (on pense à l'alchimie). Le devoir de la Poésie se retrouve dans la nécessité de porter en soi-même, dans la vie, ce qui est appelé par le texte. Et la vision utopiste radicale va jusqu'à dire que l'espèce humaine est finalement le véritable matériau de l'"Art Nouveau", de l'"Art Total".

[86]

L'utilisation, la référence à des textes de la tradition ésotérique (l'Égypte, la Gnose, l'Évangile selon Saint Thomas, les mystiques chrétiens, les Chamans, les Alchimistes, etc.) implique que ces textes n'imposent pas un savoir codifié prévu et préconçu d'avance. L'unité du savoir traditionnel passe par la multiplicité de ses parcours et de ses représentations. Les textes ésotériques utilisent des symboles considérés comme très polyvalents, très ouverts, c'est-à-dire qu'ils peuvent être investis différemment selon les individus. D'autre part, la référence à des textes de la tradition ésotérique indique une volonté de ne pas se tenir dans un discours analytique, conceptuel. Il y a un désir manifeste d'échapper au discours de vérité qui domine le champ existant des discours philosophiques, politiques, religieux, et pour réaliser ce désir il était *nécessaire* d'utiliser et de traverser les discours du mythe. La vérité (ou du moins une certaine vérité) se définit toujours *contre* quelque chose d'autre et Chamberland veut délaissier cette position réactive qui en est une de dépendance face à l'objet même auquel on s'oppose.

e) Posture utopiste et politique

L'intervention politique traditionnelle est piégée parce qu'elle s'appuie sur des moyens extérieurs méconnaissant le "radical anthropique", le lien communautaire essentiel et véritable. Lorsque l'individu devient "conscience de l'espèce" le mot "politique" signifie alors la solidarité et l'indivisibilité reconnues des composantes individu/espèce/biosphère, etc. Le spécifiquement politique oublie le but essentiel de faire la communauté c'est-à-dire d'être des "militants de l'espèce humaine". Les textes n'invitent pas à l'action au sens habituel mais ils produisent avant tout un questionnement sur les mobiles, les fondements de l'action. Nous avons un déplacement du plan politique au plan éthique et ce passage fait partie d'une interrogation générale sur les principes du politique. L'absence de lieu qu'est l'utopie interroge le lieu du politique.

Le projet révolutionnaire n'est plus en mesure de s'affirmer en raison de la force irréversible du processus apocalyptique dans lequel le monde est engagé actuellement. Chamberland associe la venue de l'utopie à la montée du danger de l'extrême catastrophe. L'évolution fait place maintenant à l'in-volution. Mais toutes les marques de la Catastrophe (la dégradation de l'environnement, la violence, la "cybernétisation technocratique des rapports sociaux", la terreur nucléaire, etc.) forment avec l'avènement de l'utopie un seul et même événement. L'Apocalypse est considérée comme un processus associé à la réalisation de la Communauté amoureuse et tout aussi irréversible.

f) La rupture de la réalité

Le livre *Demain les dieux naîtront se termine* sur cette question : "qui connaît la réalité ?" Le questionnement du réel est un point de rencontre important de la constellation des trajets textuels de Chamberland.

Nous retrouvons une nécessité de briser la réalité entendue comme un fait établi, un vécu qui va de soi. Il faut redécouvrir à l'origine les consensus culturels qui prédéterminent les jugements de réalité. La "pulsion d'utopie" consiste à pratiquer des ruptures pour permettre la révélation des dissimulations/ simulations productrices de fétiches qui manifestent la perte continue du lien communautaire. Pour l'utopiste, "être réaliste" signifie la reproduction des structures de domination et un renforcement de l'effet hypnotique de la réalité. Lorsque Chamberland convoque dans ses montages textuels la réalité de la vie quotidienne *et* la réalité spectaculaire (des journaux, des bulletins de nouvelles par exemple) il montre d'une part combien les rapports quotidiens sont aussi sinistrés que les images catastrophiques du monde extérieur. D'autre part, cela nous dit à quel point la réalité est *devenue* le spectacle des actualités, hyperréalisme qui dissimule, simule et neutralise la réalité vivante des échanges entre les êtres humains.

III. La rupture utopiste

[Retour à la table des matières](#)

La posture utopiste implique la totalité de la rupture. Elle implique également la rupture de la totalité. Chamberland conçoit en général le social existant comme un système bouclé, fermé, totalisateur. Échapper au cercle vicieux de son fonctionnement exige le franchissement total de sa limite. Hors de la boucle fermée rien n'existe, c'est le non lieu proprement dit, le lieu de l'utopie. La vision de la fermeture globale du fonctionnement du système social et le désir de la rupture peuvent se formuler de multiples manières. Exemple : les nouvelles exigences sociales demandent de nouvelles mythologies qui en retour produisent et entretiennent les demandes et besoins sociaux. La "pulsion d'utopie" détourne ces exigences sociales en définissant un niveau intime, individuel, où se joue une véritable exigence et où se produisent les véritables mythologies qui viendront ensuite se manifester au niveau plus global du social. S'emparer du monde et s'emparer de soi-même est une simultanéité qui détruit d'un même mouvement toute immuabilité fermée du monde et de la nature humaine.

L'accent prophétique/messianique s'inscrit dans la logique du regard et de l'analyse portés par Chamberland sur le social. Le monde actuel est considéré comme un lieu de la concentration des pouvoirs et de leurs communications unilatérales qui provoquent une dissolution de toutes les valeurs communes et communicables. Le message se fait prophétique en vue de dire, de livrer, de délivrer l'essentiel, son à-venir, qui échappe à la dévalorisation générale.

Le discours du pouvoir est défini implicitement comme la référence pénétrant toute communication. Donc, devant les mots du pouvoir qui ne créent rien mais récupèrent tout, il y a les mots du poète, du prophète, dont le désir de rupture, de changement, vise la totalité du système pour faire advenir la "véritable" communication.

[88]

Le discours utopiste jette un regard critique vis-à-vis le phénomène de la pluralisation/dissémination des pratiques (individuelles, politiques, artistiques, etc.) au sein de la société. Elles sont considérées globalement comme faisant l'objet d'une récupération et d'une neutralisation du fait de leur interchangeabilité à l'intérieur du système général de la société du spectacle. Ainsi la vision utopiste vient se proposer et s'imposer pour échapper à cette masse indifférenciée de positions. La posture radicale de l'utopie chercherait le dépassement (la "mutation") du cadre publicitaire où s'engouffrent toutes les formes possibles des pratiques.

Les formes de la culture, même dans soit état le plus moderne, sont à délaissier. Il y a chez Chamberland une théorie et une pratique désirant le passage à une autre culture, ou plutôt une culture attirée, une "ultra-culture". C'est l'autre côté de la culture qu'il faut réaliser. La culture définie comme production spécialisée n'affectant pas l'ensemble de la vie, la culture comme sphère séparée réservée aux spécialistes, doit être l'objet d'un dépassement. Le renouvellement culturel appelé par Chamberland est une réalisation qui se fait en bloc. Cela signifierait l'abandon de la notion d'avant-garde parce qu'elle est une notion appartenant précisément à ce continuum culturel à rejeter.

Une idée générale : l'avant-garde est une position d'où l'on voit la nécessité du changement des pratiques, des valeurs, etc. Mais dans quelle mesure tout le processus de réalisation de la nouveauté par une avant-garde se détache-t-il vraiment de ce qui existe déjà ? Les textes de Chamberland nous conviennent à cette question car ils opèrent une coupure radicale, un refus de sauver quoi que ce soit de la présente

praxis politique. L'idéologie révolutionnaire est refusée en tant que nouvelle représentation du réel qui participe au maintien du réel existant. L'utopie se présente comme la non idéologie qui quitte le champ de la représentation commune. Il ne s'agit pas de sauver l'homme et le monde actuels. L'idée de mutation contenue dans le projet utopiste exprime bien ce non rapport extrême avec l'existant. L'utopie est la trajectoire d'un désir de rupture avec toute forme de gestion de la réalité présente.

L'appel à une nouvelle communication entre les êtres est directement lié au renversement du monde actuel. Le langage du monde est sa vérité, sa violence, son pouvoir. Se débarrasser d'un monde c'est aussi se débarrasser de son langage qui cache la véritable nature de ce monde et le garantit d'une façon continue. Si il est considéré que les discours critiques actuels (comprenant ceux dits de (à) l'avant-garde) font partie intrinsèquement de ce monde et de son langage, alors le langage critique se doit d'être autre, mythique/utopique dans le cas de Chamberland.

a) La posture utopiste et la question de l'avant-garde

Lorsque Chamberland explicite son refus de l'avant-garde dans le *Courage de la poésie*, il le fait au niveau de sa fonction de qualification. "Avant-garde" n'est qu'un simple support à multiples utilisations pour la dénomination [89] de pratiques artistiques et/ou politiques. L'emploi de l'étiquette "avant-garde" est considéré comme étant enfermé dans la récurrence d'une conception iconoclaste de la rupture, du changement, bref, de l'évolution des choses. La cohérence de cette critique de l'avant-garde est maintenue par Chamberland dans soit approche de l'art, de la poésie. Comme activité esthétique, spécialisée, la poésie est rejetée bien sûr. Mais ce rejet n'est pas du tout une position iconoclaste poursuivant un travail de déconstruction interminable (où cette poésie se nourrit de son propre cadavre...). Chamberland projette le sens de la pratique de la poésie, de l'art, au niveau d'une continuité d'ordre spirituel et trans-historique. Elle se désigne à travers une nomination privilégiée d'individus (Artaud, Blake, Holderlin, Gauvreau, Lautréamont, Rimbaud, Jim Morrison...). Mais ces "Éclaireurs" ne supposent pas une "avant-garde" avec des trous derrière elle. Ils traversent un territoire autre (le "chaos matriciel"), un non lieu évidemment non déterminé ou défini par l'Histoire. Le retour au mythe témoigne

d'une rupture avec le mouvement linéaire de progrès dans le but de délivrer une absolue possibilité de nouveauté. Cela implique une forme de transcendance temporelle où l'avenir représente l'éclatement d'un Essentiel dont le passé a toujours été porteur. La Poésie devient un moment révolutionnaire du langage qui est non séparable de l'histoire de la vie personnelle. Mais les moments révolutionnaires de l'Histoire, eux, sont disparus.

b) Non-linéarité et non propriété

La vision de l'utopie est une dissolution de l'aspect linéaire de la nouveauté. Au niveau du contexte socio-culturel québécois il y a eu également la disparition de la linéarité concernant le processus de définition des mouvements d'avant-garde à la fin des années 70 (entraînant la perte de la notion d'avant-garde ?). Auparavant, la succession des écoles, des tendances suivait un processus répété : instaurer du nouveau par une opposition à l'ancien, prendre appui sur ce qui précède pour mieux ériger la soi-disant nouveauté. Mais aujourd'hui, la simultanéité des expériences, des pratiques, prend vraiment le pas sur le processus de succession. Les années 70 se sont orientées vers la multiplication des intérêts, des revendications, des terrains de lutte. La notion d'avant-garde se relativise face à la pluralisation des pratiques d'intervention. Il n'est plus question de détenir *la* position de l'avant-garde, on ne peut plus en être le propriétaire.

Chamberland refuse une avant-garde comme lieu de possession de la vérité, de la "ligne juste", avant-garde dont la pureté même garantit sa position. Cette pureté suppose l'appropriation et l'exclusivité de ce que *doit être* la position de l'avant-garde. Cependant, la posture de l'utopiste, qui dénie cette position, n'est-elle pas aussi victime de son propre désir de pureté ? L'utopie, en tant que lieu de la pureté même à réaliser, devient-elle un territoire d'exclusion *malgré tout* son discours ? Une frontière délimite, sépare le non lieu de l'utopie comme lieu nommé et *dit* de l'utopie. Nous verrons mi peu plus loin en quoi la [90] posture utopiste produit une forme d'exclusion au moment où elle se situe et s'explicite dans le texte même.

c) Une définition autre de l'avant-garde ?

Une notion particulière de l'avant-garde pourrait être élaborée (à un niveau abstrait) à partir d'une lecture des textes de Chamberland. *Etre* d'avant-garde signifierait un déplacement effectif de l'être. Les figures de l'extrême, de l'exigence, de la nécessité, de la totalité, etc. indiqueraient d'une part le déplacement de l'être à l'intérieur même de l'écriture. D'autre part, le déplacement jouerait au niveau de la sortie des cadres d'analyse (marxiste et autres) qui garantissaient la fonction "avant-garde". Chamberland serait d'avant-garde précisément parce qu'il excède les limites qui permettaient l'existence des discours usuels des avant-gardes reconnues comme telles au cours des années '70.

Dire que l'excès de l'avant-garde (de son territoire permettant sa définition) *est* de l'avant-garde devient une façon de résoudre et de réduire l'inconnu issu de cet excès. La pertinence de notre définition est sujette à caution car elle passe par une certaine *indéfinition* et il y a une limite à l'investissement d'une notion. Le dépassement de cette limite conduit à la disparition même de cette notion. Il est donc inutile de vouloir à tout prix parier de la pratique de Chamberland en terme d'avant-garde si ce terme n'est que forme vide et prétexte à l'installation d'un autre dispositif théorique.

Chamberland ajustement évité la confusion d'une redéfinition de l'avant-garde. Avec son abandon des catégories et des schèmes qui donnaient une visibilité et une lisibilité de l'avant-garde il a produit une ouverture radicale des cadres qui avalisaient les analyses critiques. Ce n'est plus une simple remise en question qui demeure subordonnée au cadre. Ainsi, le rejet chez Chamberland de ce qui tient lieu d'avant-garde (au niveau politique ou au sens d'un mouvement littéraire/artistique) ne conduit pas à une reprise, à une maîtrise voulant traduire une "nouvelle-vraie" avant-garde. L'utopie ne prend pas la relève d'une position dont les occupants ont été destitués et disqualifiés. L'espace de l'utopie est autre et occupe sa propre totalité. La pulsion d'utopie trace un projet dont elle est l'origine et la fin.

d) Tolérance et censure

Autour des porteurs de nouvelles valorisations il n'y a aujourd'hui aucune résistance ouverte, aucune opposition frontale. Il n'y a que le silence (ou le bruit) de la culture moderne qui rend tout inoffensif, tout équivalent. Tolérance indéfinie dont Chamberland prévoit le renversement par le franchissement d'un seuil, d'un point de non retour pour le changement. Mais le projet utopiste n'est pas le fait d'une avant-garde structurée qui prendrait avantage de cette supposée tolérance sociale pour promouvoir sa reconnaissance. C'est plutôt la pratique individuelle qui constitue le point de départ initial à toute forme d'intervention. Mais l'investissement de la tolérance sociale en vue de [91] son renversement demeure toujours problématique puisque l'isolement individuel est la condition banale de l'existence sociale de l'être. D'autre part, les pouvoirs en place ne peuvent repérer/identifier aussi facilement les interventions générées au niveau de l'individu inséré dans des groupements informels et restreints. Le caractère non repérable de cette mouvance prendra par exemple la figure de la "Conspiration". Mais l'incertitude de l'issue du changement projetée dans le social reste entière. Chamberland ne retrouve la Certitude, son intégralité, qu'à l'intérieur de lui-même, dans son intimité la plus extrême.

La censure n'est plus nommée, elle n'est plus située en un lieu particulier. La tolérance semble avoir des limites de plus en plus larges et relatives. En d'autres temps, plusieurs textes de Chamberland auraient provoqué scandale et censure. Aujourd'hui, cela serait probable mais en d'autres lieux que les livres, la littérature. Chamberland le dit bien : dans le jeu social des équivalences généralisées, tout est permis dans la mesure où tout est neutralisé par la séparation/fragmentation des pratiques quotidiennes, artistiques, etc. Si la censure paraît de plus en plus absente, c'est parce que cette absence est la figure même de sa présence. Autrefois, la reconnaissance d'une avant-garde pouvait s'opérer à travers les phénomènes de la censure (et corrélativement, avec le jeu du scandale lié au couple interdit/transgression). Aujourd'hui, ce n'est vraiment plus le cas.

Dans ses pratiques textuelles, Chamberland reste conséquent avec ce discours théorique. Ainsi, ses textes excessifs du désir, de la sexualité, ne sont pas animés par une volonté de scandale ou de destruction iconoclaste, textes qui seraient ensui-

te légitimés et reconnus à l'intérieur de l'institution. L'excessif, comme nous l'avons vu précédemment, ne peut plus être considéré ici comme étant l'avant-garde, ou de l'avant-garde. Les textes de "l'excès désirant" demeurent au plus près de l'*illégitime* et c'est à ce titre que je les qualifie d'excessifs et non d'avant-garde.

e) Avant-garde et organisation

Rappelons que c'est toujours la nécessité de la rupture globale avec la réalité de l'existant qui fonde pour Chamberland l'action des producteurs de la nouvelle culture. Ceci implique une disqualification des organisations politiques car elles sont perçues comme absolument incapables de faire autre chose que générer, maintenir et aménager cette réalité existante.

Chamberland repousse toute organisation hiérarchique ou parti autoritaire, l'utopie signifie un refus de toute prise de pouvoir. "L'impouvoir militant" ne se situe aucunement dans un quelconque parti d'avant-garde qui aurait pour objectif de lutter contre un pouvoir pour le remplacer éventuellement. Le contre-pouvoir révolutionnaire n'est plus une possibilité objective car, selon Chamberland, les fondements de la Révolution sont disparus. Les idées de progrès, d'évolution irréversible de la volonté individuelle et collective [92] de libération vis-à-vis les forces d'exploitation, sont jugées impraticables aujourd'hui. Bref, la croyance en la Marche de l'Histoire est raturée.

Mais la critique du politique joue tellement sa radicalité qu'elle biffe la possibilité de former une organisation politique dont l'avant-gardisme consisterait en un refus de la reproduction des conditions hiérarchiques du monde dominant à l'intérieur même de l'organisation. La "Conspiration des Égaux" ne prend pas la forme d'une structure d'organisation définie, les "Compagnons chercheurs" auxquels il s'adresse ne forment pas un groupe identifié. Il ne montre pas un désir de créer une organisation qui serait engagée dans le processus de son propre dépassement où la victoire produirait la propre fin de l'organisation, sa dissolution en tant que forme séparée. Cette possibilité est éliminée au profit d'une vision de la mutation généralisée qui ne s'enclenche aucunement à l'intérieur d'un ancrage organisationnel défini

mais au sein de regroupements absolument informels. Le non lieu de l'utopie résiderait ainsi au niveau du processus même de son apparition.

Il n'y aurait donc pas d'avant-garde si on assimile celle-ci à une action émergeant d'une organisation définie visant le changement social. Mais qu'en est-il de la commune ? Notre analyse inclue également les nombreuses références chez Chamberland à l'expérience de la commune. Une commune ne peut être d'avant-garde, elle est tout simplement. Elle ne se conçoit pas comme organisation séparée appelée à disparaître dans l'évolution des changements apportés. La commune est le fait d'un désir de réalisation *immédiate* de la vision utopiste. La commune représente un microcosme indépassable, lieu de la totalité des changements désirés.

L'évolution projetée des communes demeure sur le mode de l'expansion, de la dissémination, de la formation d'un *réseau* générateur de changement social. Les textes proposent une vision du réseau qui se vent plus qu'une variante ou une solution de remplacement vis-à-vis les structures connues. Elle est tout autre, elle porte en elle-même la *totalité* du projet utopiste.

f) Le problème de l'efficacité politique

Le lieu d'une avant-garde peut être évalué au niveau de la portée réelle de son action, de son efficacité politique. Cela est pertinent bien sûr lorsque le fait de l'efficacité est posé à l'intérieur même de la pratique de l'avant-garde en question. L'efficacité d'un texte se mesure aux objectifs donnés. Il est évident que les textes de Chamberland ne cherchent pas à faire oeuvre de mobilisation politique au sens traditionnel. Le "message" mis en jeu par les textes prétend à la sortie du cadre politique connu. Donc la notion d'action est déterminée autrement. Les textes n'ont pas une fonction de relais entre d'une part une organisation de parti et/ou un discours vrai contenant le message et d'autre part un lecteur sollicité pour s'y intégrer. Cependant l'ensemble des textes de Chamberland est traversé par une constellation de messages exposant la vision utopiste du nouveau monde. Cette vision a une portée impérative qui interpelle le [93] lecteur notamment avec les répétitions d'un "nous" dont la référence cependant reste du domaine de l'insituable. La volonté de fusion, de complicité que suggère le "nous" demeure extérieure à une forme d'in-

tervention politique (où le "nous" serait le Peuple par exemple). Ce pronom renvoie à un innombrable, un à-venir, il ne quitte pas le territoire de l'utopie.

L'appel de l'utopie (et l'appel à l'utopie) se produit à travers l'affirmation d'un je/sujet. Les messages, l'impératif, qui circulent dans les textes restent sous la détermination d'un sujet bien en vue. L'exclusion de la problématique de l'efficacité politique ne tient donc pas seulement au contenu explicite de certains textes, elle a lieu vraiment avec l'ampleur prise dans le texte par le je/ sujet, son énonciation, son écriture.

IV. Le sujet utopiste

a) De la position d'écrivain à l'écriture

[Retour à la table des matières](#)

Chamberland questionne son statut d'écrivain. Parfois il refuse explicitement cette dénomination. Pour comprendre cela, posons d'abord un énoncé de style situationniste. L'univers du spectacle (de la séparation) conduit à l'*impuissance* des individus qui évoluent à l'intérieur de ce système. Dans ces conditions, ceux qui s'acceptent totalement comme penseur/intellectuel/écrivain, possesseurs de la pensée et satisfaits de leur propre pensée, ne peuvent que jouer le jeu de la survie, de la répétition des modes d'être déterminés du pouvoir et par le pouvoir.

L'utopie est un lieu où réside la puissance, puissance d'un sujet autre débarrassé de ses identifications qui sont autant de marques du pouvoir (pouvoir dans (de) l'impuissance). "Être écrivain" est incompatible avec l'altérité du je/sujet représenté à l'intérieur de l'univers utopiste où toutes les pratiques sont bouleversées, libérées de leurs déterminations connues.

Le refus de l'étiquette "écrivain", (comme d'ailleurs le rejet du rôle de professeur à l'université qui s'es(traduit rapidement par un abandon effectif) entre dans la cohérence du projet utopiste qui est un mouvement de détachement face à l'univers de la séparation spectaculaire. Le dépassement de l'art, lieu séparé de la spécialisation, signifie que la réalisation de l'art ("nouveau, total") ne passe plus néces-

sairement par la production d'oeuvres et elle n'est plus réservée à des spécialistes reconnus.

L'utopie n'est pas réalisée. Elle n'est appelée que par du texte, que par de l'écriture. Être utopiste c'est aussi être quelqu'un qui écrit l'utopie. La pratique de l'écriture a une dimension solitaire ; retour et (dés)-intégration dans la société du spectacle ? Mais la solitude acquiert chez Chamberland une valorisation nouvelle de l'ordre de la nécessité. Par exemple, il redéfinit autrement la position d'isolement de la poésie. Il lie le devoir de la poésie d'être à la hauteur [94] de son temps à une exigence et à une lucidité des plus intimes et donc des plus solitaires. La poésie n'est plus une sorte de refuge d'une soi-disant liberté individuelle prête ait piège de la spécialisation. Pour l'utopiste, ce qui se lie à la communauté est le lieu du plus intime savoir, de la plus intime exigence qui n'attend plus rien du monde extérieur. La solitude n'équivaut donc plus à l'état de séparation qui règne à l'intérieur de la société. Le refus d'être "écrivain" n'est pas à confondre avec un refus de l'écriture. Notre réflexion autour de la posture utopiste du je/sujet s'oriente donc vers la question de l'écriture et de la "textualité" de l'utopie.

b) La calligraphie

Demain les dieux naîtront, le Prince de Sexamour, et Extrême survivance, Extrême poésie utilisent la technique de la calligraphie. Ainsi une certaine matérialité de l'écriture se met en scène. Elle n'est pas ici "l'art de bien former les caractères d'écriture" (Petit Robert). Le geste d'écrire s'expose à la lecture. Geste du corps dont le rythme vient se matérialiser au regard du lecteur. Le texte est "travaillé" visiblement par du rythme, par une dimensionnalité, une épaisseur qui ne laissent pas les significations s'absenter de leur lieu d'émergence ; l'écriture. Cette forme présente des marques de l'intentionnalité d'un sujet écrivant mais la posture désirante fait intervenir au delà d'une intention une *tension*. La calligraphie ne joue pas essentiellement sur la production d'effets de lecture au niveau des significations. Elle désigne avant tout le passage, le mouvement d'un sujet *écrivain* qui est sujet à (de) l'écriture. Le travail calligraphique de l'écriture c'est aussi le sujet qui est lui-même travaillé par ce qu'il manipule. Cette technique s'intègre dans la cohérence d'un dis-

cours qui met en situation les transformations d'un je/sujet traversé par le champ des pulsions.

La calligraphie souligne directement le signifiant d'une pratique singulière, la puissance propre du geste, de l'histoire personnelle, de leur irréductibilité. Elle participe à l'entreprise de dénouement du rapport des mots au pouvoir. La singularité *marquée* de (par) la calligraphie porte *visiblement* ce désir d'échapper au territoire du pouvoir qui neutralise toutes les informations par une mise en équivalence des singularités.

c) La signature spectaculaire, le discours utopiste et le "lecteur"

Le discours utopiste ne contourne pas le fait de leur signature. La signature spectaculaire du sujet (qui est aussi la signature du sujet spectaculaire) interfère dans la lecture des textes. "Chamberland" est un nom, le nom d'une rumeur qui entoure les textes d'un autre texte, celui de la rumeur même. Les textes non encore parcourus par le lecteur sont déjà lus par la rumeur générée et matérialisée sous la signature "Chamberland". Ce bruit qui court autour des textes est l'inévitable et banal rapport au spectacle, au pouvoir des échanges symboliques/sociaux qui se rabattent sur les textes. Cet inévitable est ce qui génère la posture de l'utopiste qui a le désir de rompre avec l'inévitable.

[95]

"Le présent objet textuel ne concerne que les consciences libres on dispose d'un texte comme de n'importe quel ensemble de stimuli assimilables par un cerveau qui en fait ce qu'il veut je ne connais pas d'autres lecteurs".

Ce "mode d'emploi" présenté pour *Demain les dieux naîtront* montre bien que les textes de Chamberland *se veulent* disponibles et ouverts à une véritable lecture, à de véritables lecteurs libérés de la rumeur.

La voix prophétique est une certaine forme de communication unilatérale, elle tient une position inconditionnelle, totalisante, incontournable. D'autre part, elle n'est pas porteuse d'idées unilatérales sur la communication, au contraire... Cepen-

dant, la rupture avec le bruit des discours ambiants contient un tel niveau d'investissement du désir même de rupture, par le discours utopiste et/ou la représentation du je/sujet, que la disponibilité souhaitée du rapport texte-lecteur n'est plus possible en terme de *programme* à suivre. La proposition initiale de l'ouverture de (à) la lecture reste précisément *idéale*.

Le discours de l'utopie devient-il l'utopie du discours ? Le sujet, comme lieu de la dérive et du débordement, est-il clôturé par son propre discours, celui de sujet-prophète ? Cette suite d'interrogations n'appelle pas des réponses immédiates mais elle ponctue notre questionnement qui nous mènera finalement (peut-être) à mieux comprendre ce que serait le *lieu* de l'utopie.

V. Le lieu de l'utopie : l'écriture

a) Le soulèvement des virtualités

[Retour à la table des matières](#)

Le modèle de la "communication totale" est pratiquement possible. Toutes les conditions de la réalisation de l'utopie existent déjà virtuellement. Mais actuellement ces conditions servent au maintien de la réalisation de l'ordre présent. Dans cette perspective nous pouvons saisir l'identification faite par Chamberland d'une "contre-utopie". Elle serait le détournement de tous les moyens, de tous les instruments qui potentiellement ont la capacité de générer le projet utopiste. Le lieu de l'utopie est donc déjà là, ce n'est pas un ailleurs mais un ici, un ici absolu (le "réel absolu"...) qui est le non lieu de la réalité, du réalisé.

Lorsque Chamberland met en scène une "contre-utopie publicitaire" le projet utopiste ne se heurte plus à lui-même (l'impossibilité de réaliser l'impossible), il réside dans un soulèvement des virtualités présentes au sein des différentes actualisations du réel, L'utopie n'est plus perçue comme étant l'en dehors du cadre de la réalité actualisée mais soit intérieur virtuel, son altérité, soit impossible.

Mais un certain point de vue "réaliste" sur l'utopie de Chamberland (où celle-ci n'acquiert que le sens usuel et négatif de l'irréalisable) peut maintenir sa position ;

on considérera que l'opposition à l'actualisation de l'utopie est incontournable. [96] Il n'en reste pas moins que ce point de vue donne un sens dégradé et réducteur à la vision utopiste (où l'utopie demeure alors simplement une utopie). Il passe à côté de la complexité et de la cohérence des textes qui proposent la "pulsion d'utopie".

Chamberland parle de pulsion d'utopie pour que le non lieu (l'utopie) ne soit pas situé et clôturé comme Idéal inatteignable. Mais cette pulsion d'utopie n'est-elle pas une pulsion *utopique* ? La radicalité prophétique du projet est tellement présente que le projet utopiste reste précisément une *vision* que rien ne peut *contenir* sinon l'écriture. Seule la parole (écriture) mythique/ prophétique/poétique a la possibilité de tracer ce non lieu qui, en fait, ne persiste et ne continue que par ces traces.

b) Du possible et de l'impossible

L'utopie se présente comme une alternative radicale face à l'impossibilité de vivre la vraie vie à l'intérieur des possibles de la normalité. La pratique d'écriture produit une critique du donné, de la réalité présente, lieu de l'empêchement des possibilités de l'être humain à vivre intégralement. Rien ne réalise l'utopie, mais elle peut s'exposer, se jouer par et dans l'écriture, lieu (non lieu) où réside encore la pleine virtualité des possibles.

L'utopie du changement global est une possibilité de l'imaginaire, de la fiction. Et c'est en eux, avec eux que l'impossible peut être exigé, sollicité, réinventé. Le non lieu vient ainsi se *produire*. Essentiellement, la nouveauté appelée par la vision utopiste n'est plus un contenu à atteindre, à posséder (contenu identifiable par exemple à un changement historique donné). La nouveauté se représente comme une énergie, une puissance, quelque chose d'inachevé et le mouvement de l'inachèvement est bien celui de la fiction.

c) La fin du monde

Un situationniste a dit "ne pas travailler au spectacle de la fin du monde mais à la fin du monde du spectacle". Mais depuis l'époque où a émergé cet énoncé (1958-69), le spectacle de la fin du monde a pris une telle ampleur que la deuxième partie de

l'énoncé est maintenant englobée par le premier. Le spectacle de la fin du monde donne en spectacle la fin du monde du spectacle. En ce sens, l'apocalypse de Chamberland, tout en participant minimalement au spectacle bien sûr, se définit comme une tentative de *réversion*, de détournement de l'inversion que le spectacle opère sur lui-même.

La fin du monde est devenue une chose parfaitement "normale", c'est-à-dire étatique, technocratique, publicitaire. Elle est maintenant paradoxalement un possible publicitaire parmi d'autres. Chamberland opère encore une fois un renversement qualitatif par sa posture utopiste : il articule une véritable eschatologie, la fin du monde est rapatriée dans le domaine du sacré et de la transcendance. Le possible parmi d'autres qu'était devenu la fin du monde se [97] transforme en un impossible, un non lieu générateur de toutes les possibilités nouvelles d'un Futur délivré.

d) Le Je/Prophète. expérience et écriture

Le messianisme et le prophétisme inhérents à ce discours supposent une accentuation de l'importance du rôle et de la représentation du sujet de l'énonciation. Un Je/Prophète vient produire sa démesure. Mais cette place que prend le sujet (place qui peut déplaire à certains) est à saisir au niveau global du contenu du discours utopiste. Rappelons en effet que le Je est le lieu privilégié de la mutation. L'individu recèle en lui toute la puissance de renversement nécessaire à l'expérimentation d'un état de conscience nouveau lui permettant de connaître, de "voir" son intégration, son osmose totale avec le monde social et cosmologique. Le sujet est donné essentiellement comme le lieu de l'expérience, de la totalité, de l'expérience de la totalité. Et l'expérimentation subjective de la totalité du réel, si elle ne peut être décrite, est néanmoins *écrite*. C'est cette écriture qui contient finalement le Nouveau Monde Amoureux. Elle contient l'utopie dans la toute puissance de l'imaginaire.

Note bibliographique

a) Textes de Paul Chamberland

Demain les dieux naîtront, textes et poèmes, Montréal, L'Hexagone, 1974. *Le*

Prince de Sexamour, textes et poèmes, Montréal, l'Hexagone, 1976.

Extrême survivance, extrême poésie, textes et poèmes, Montréal, Parti pris, 1978. *Terre souveraine*, essai, Montréal, l'Hexagone, 1980.

Émergence de l'adultenfant, poésie et essais, Montréal, Jean-Basile éditeur, 1981. *Le courage de la poésie*, Fragments d'art total, Montréal, les herbes rouges, 90-91, avril 1981.

"La commune utopie" in *Un parti pris anthropologique, écrits politiques*, Montréal, Parti pris, 1983.

Aléatoire instantané & midsummer 82, poèmes, Trois-Rivières, Écrits des forges, 1983.

b) Références théoriques :

Debord, Guy, *la Société du spectacle*, Paris, Champ libre, 1971. [Texte disponible dans [Les Classiques des sciences sociales](#). JMT.]

L'internationale Situationniste 1958-1969, Paris, Champ libre.

[99]

L'avant-garde culturelle et littéraire
des années 70 au Québec.

Chapitre 5

L'itinéraire de François Charron : des lendemains qui chantent au temps des incertitudes

par Jacques Pelletier

[Retour à la table des matières](#)

De tous les écrivains et producteurs culturels apparus dans le champ de l'avant-garde depuis le début des années 1970 au Québec, François Charron est peut-être le plus important a) en tant qu'*intellectuel militant*, ayant joué un rôle clef à *Stratégie* et à *Chroniques*, principales revues du courant ; b) en tant que producteur de lexies "fictionnels" sans doute le plus prolifique de cette génération (une vingtaine de titres - la plupart publiés aux Herbes rouges) ; c) en tant que révélateur des principales tendances ("tentations") vécues par les artistes et les écrivains de la période se situant dans le champ de la modernité et de l'avant-garde.

De plus d'une manière sa trajectoire peut donc, à juste titre, être qualifiée *d'exemplaire* et la rappeler, ce sera, d'une certaine façon, évoquer celle de toute une génération.

Par commodité on peut, dans cet itinéraire, distinguer quatre phases (étant entendu que les frontières entre celles-ci ne sont pas toujours tranchées au couteau) :

1. Phase de "déconstruction" du discours littéraire établi (1972-1973).
2. Phase de littérature militante (et parfois carrément propagandiste) au moment de la montée et de l'expansion du mouvement ml. (1974-1977).
3. Phase où il y a tentative de conciliation entre littérature militante (liée à la lutte des classes) et littérature du moi (expression de pulsions individuelles) : phase qui correspond à la participation à *Chroniques* (1977-1978).
4. Phase de retour à la singularité, à l'individualité, à la *différence* suite à la re-lecture de Borduas et à l'expérience de la peinture (sous l'influence des automatistes) (1978 et après).

[100]

1. "Déconstruction" du discours littéraire dominant (1972-1973)

[Retour à la table des matières](#)

Cette phase coïncide - et est cohérente - avec la politique mise de l'avant dans les premiers numéros de *Stratégie*.

Il s'agit, on le sait, dans le cas des pratiques textuelles - alors valorisées - de travailler "à déconstruire l'idéologie littéraire à l'intérieur d'elle-même et à faire obstacle à la circulation de l'idéologie qu'elle a pour fonction de reproduire". ¹⁰⁴

Concrètement cela prendra *deux formes* : une première que Charron qualifiera dans une entrevue à la revue *Chroniques* en mars 1975 de "*carnavalesque*" - caractérisée par le mélange des forts et des styles, par l'ébranlement des structures habituelles (anciennes et modernes) de la poésie et du sens lui-même ; le poème "L'entrée" publié dans le premier numéro de *Stratégie* m'apparaît un bon exemple de cette manière :

¹⁰⁴ "Un champ d'activité", *Stratégie*, I, hiver 1972, p. 6.

L'entrée

Hummeur par l'axident à ses chevaux j'ouvre la
parenthèse pour te dire quelques ligimnn quelques
mots d'plus. la couverture de la *shop* r'gard la belle
vache disant que c'était hier et troisse et quatre da-
mes tendent à vos arpents repris dans un désir chao-
tique qui vous parle d'la seule tache clair d'la pièce si
l'bon Dieu l'veut : j'entends que l'bonDIEU y parle de
l'as jolie piquet qu'on déplume et les bras de pâtés de
suie la véritable montagne s'escalade la crème glacé
aborde la question du fonctionnement des menbrs li-
quidée puisquj't'aime ! et deux tois ptits mots, mais il
était trop tard

"ensemble la nuyt comme une femme ouvrir ce qui
suit, je prononcerai l'étoile la nuy pour sans transition
la campagne" ¹⁰⁵

On notera 1) l'absence de structuration globale du texte ; 2) sa composition par fragments véhiculant des bribes de sens ; 3) sa disposition graphique particulière : mots en retrait introduisant des ruptures dans la forme même du poème ; 4) la déconstruction (décomposition-recomposition) des mots : "Hummeur", "axident", "lign-
nnn" etc ; 5) enfin, et c'est l'essentiel, l'ébranlement du sens lui-même : que dit, que signifie le poème ? Par là le discours poétique - comme expression de significations dans un haut langage, comme discours épuré, stylisé, visant à l'essentiel - est mis cri cause, questionné de l'intérieur [101] par une pratique de démontage, de déconstruction destinée à en montrer la vacuité et la vanité.

une seconde - plus polémique, combative, offensive - qui empruntera elle-même deux voies, deux manières :

¹⁰⁵ Ibidem, p. 65.

a) *la désacralisation du discours poétique* par l'insertion de réalités économiques et sociales qui généralement n'y ont pas place, et ce dans un langage joul. A titre d'exemple, j'évoquerai les deux premières strophes du poème *Projet d'écriture pour l'été '76*.¹⁰⁶

1. par boutte sur chacune dé entrées y faudra que j'vous dise qu'chu tanné exploitation capitaliste y faut qu'ça intervienne dans ma démesure c't'au d'ssus d'toutte l'écriture doé pas passer à côté d'la connaissance du fondamental d'la société lé confidences à p'tit train dans I'dépottoèr tut ! tut ! tut ! de chiens d'écrivains qui s'frottent la pissette su l'barreau d'la chaise pi vot' sacro-saint travail d'la jolie forme cui cui cui c'pas l'cas icitte jéri-boère de saint-christophe j'enfile mon manteau pi dehors à l'usine de textile d'saint-jérôme cé l'occupation lé travailleurs tiennent le coup faut l'dire pi chier sur la blancheur dé poétiques sonorités ben quiout

2. bourgeoisie / prolétariat e rien comprendre d'la domination y'a-tu moyen d'ête cruche à c'point-là pi qu'vous allez vous faire parler en calvaire prendre un livre renommé l'déchirer dans un nouvel assemblage cé l'insulte à l'idéologie littéraire d'la personne inspirée l'cou étiré vers la f'nêtre snifant du côté d'la lune / l'travail textuel vient 1- d'la pratique sociale des hommes 2- d'l'intervention d'un discours lié à cette pratique / reflet qu'y'active position politique dans l'texte on doit câsser la pipe aux intellectuels de salon qu'y'en connaissent pas plus long qu'leur nez accoutumés à répéter lé mêmes schèmes fictions d'illuminés

On remarquera 1) que la déconstruction, cette fois, n'a pas lieu principalement au niveau du sens : il y a volonté explicite de détruire les belles images, "la jolie forme", les "poétiques sonorités", donc le discours poétique lui-même en tant que discours à part, spécialisé, conçu pour quelques initiés, les privilégiés de la culture ; 2) qu'il y a

¹⁰⁶ *Projet d'écriture pour l'été '76*, Montréal, Les Herbes rouges, 12, septembre 1973.

insertion de la réalité du travail - "l'usine de textile d'saint-jérôme", l'"exploitation capitaliste" - dans un langage joul (près du discours parlé). Dans un contexte nouveau, celui de la crise des années 1970, Chari-on renoue donc à sa manière avec la problématique élaborée dix ans plus tôt par Parti pris : la littérature, notamment par le recours au joul, doit exprimer l'oppression nationale et l'aliénation sociale du peuple québécois, s'abolir [102] s'il le faut en tant que littérature au profit du projet socio-politique de transformation révolutionnaire de la société québécoise.

b) *l'attaque* - sur le mode de la parodie notamment - des productions littéraires bourgeoises reconnues par l'institution. Ce sera l'objet des textes réunis dans *Littérature/obsécités*¹⁰⁷ dont "le but principal" est d'"ébranler l'idéologie de la nature humaine en art, idéologie condensée, intensifiée dans ce que l'on nomme "création". Ce qu'il veut montrer : la réalité de classe de tout discours, poétique y compris"¹⁰⁸. La charge, sur le mode parodique, contre le poème de Jean-Guy Pilon, *Rivage*, extrait de *Saison pour la continuelle*, constitue une éloquente illustration du combat que Charron entend alors mener "contre toute forme de mysticisme et d'idéalisme poétique".¹⁰⁹

¹⁰⁷ *Littérature/obsécités*, Québec, éditions Danielle Laliberté, 1973.

¹⁰⁸ Texte de présentation de *Littérature/obsécités* publié dans *Stratégie*, 5-6, automne 1973, p. 164.

¹⁰⁹ Note précédant la publication de "Deux modèles d'assaut" dans *Stratégie*, 3-4, hiver 1973, p. 7.

RIVAGE

Tu es la terre et l'eau
 Tu es continuité de la terre
 Et permanence de l'eau
 Le souffle d'or t'irise

Né de toi
 Je retourne à toi
 Comblé de la vie que je cueille
 Dans l'eau où je m'enfoncé
 Chaque vague roule de tes reins
 Me projette sur ton rivage
 M'arrache de la terre
 Et me fait de nouveau m'y briser

Mon seul regard m'absorbe
 Dans l'eau des mers
 Et de tes yeux que je devine
 De l'autre côté de la terre
 Car tu es terre et eau
 Plus haute que toute terre
 Plus charnelle que toute eau

RAVAGE

Toé pi la terre pi l'eau
 qu'tu continues à m'pogner
 la permanence du boutte
 qui m'coupe le souffle

r'charge moé
 avec tout tes pets
 à toé comblé d'l'odeur que
 j'cueille (tu m'l'enfonces
 jusqu'aux reins ayoill !)
 que j'te déboites un peu
 la face arrache ta
 couette fa moé la sentir

que j't'absorbe par la queue
 pi qu'ma crème t'peinture
 le cul que j'devine comme
 un aliment qu'yentre en action
 qui tranche net la conversation
 ôte toé de d'là qu'ma terre
 t'mâche les jos charnels

Le poème de Pilon véhicule une thématique amoureuse à travers des images devenues en quelque sorte des stéréotypes, sinon des clichés dans la poésie d'inspiration nationaliste des années 1960 au Québec : association de la femme aux éléments : à l'eau, à la terre (à la permanence, à la stabilité) à la naissance et à la re-naissance et dans une forme elle-même acceptée et reconnue depuis des décennies : le vers libre classique.

Charron reprend la même thématique mais en la *ravalant*, la *rabaissant*, la *vulgarisant*, l'amour étant d'abord affaire de "cul" ("m'pogner", le "boutte", "pets", "queue", "jos", etc.) et le joul privilégié comme son moyen d'expression. [103] Son

objectif est de montrer que la poésie *noble* de Pilon est une "obscénité" ; ce qu'elle cache c'est ce que le poème de Charron dit crûment (la réalité du corps, du sexe, de la matière) : en ce sens elle est *idéaliste* (hors du réel, et renforçant de ce fait l'idéologie dominante) et doit être combattue. C'est l'objet de la parodie et de la charge à fond de train qui la suit contre Pilon et de manière plus générale contre les poètes idéalistes. ¹¹⁰

Cette phase de "déconstruction" (sous ses divers modes) - essentiellement critique, négative - sera relayée par une phase militante, constructive, positive : la poésie au service du développement d'une culture prolétarienne.

II. Une poésie militante (1974-1977)

[Retour à la table des matières](#)

À l'automne 1973, *Stratégie* connaît son premier virage en direction du mlisme. Dorénavant il ne s'agira plus seulement de combattre les productions bourgeoises mais de contribuer à *l'édification d'une culture prolétarienne*. La sémiologie est conservée comme instrument de travail mais subordonnée à la lutte idéologique.

L'objectif est désormais le développement d'une littérature progressiste au service du prolétariat" ¹¹¹ qui pourrait se traduire notamment

- a) par "l'intervention de conflits actuels ou historiques dans la fiction" ; ¹¹²
- b) par la mise en scène de la réalité non immédiatement politique (par exemple des problèmes sociaux) "en montrant comment cette réalité est produite, vivante, en transformation ; en montrant les rapports qui lient cette réalité aux rapports politiques" ¹¹³ - ce que Chamberland a fait en partie dans *l'Afficheur hurle* donné à titre d'exemple.

¹¹⁰ Faute d'espace je ne cite pas ici ce long texte auquel je renvoie le lecteur intéressé.

¹¹¹ *Stratégie*, 8, printemps 1974, p. 36.

¹¹² *Ibidem*, p. 37.

¹¹³ *Idem*.

C'est dans cette perspective que seront écrits *Interventions politiques*,¹¹⁴ *Enthousiasme*,¹¹⁵ *Propagande*,¹¹⁶ tous titres plus éloquents les uns que les autres logeant à l'enseigne de ce que l'on pourrait appeler une *littérature de combat*.

"Ici plus tard ailleurs maintenant", un long poème publié d'abord dans *Stratégie* puis repris dans *Interventions politiques*, constitue un excellent exemple de ce type d'écriture. À titre d'illustration, et pour ne pas allonger démesurément ce texte, je me contente de reproduire la première page qui se présente ainsi :

ici plus tard ailleurs maintenant
le geste de solidarité historique se joue

à mort (l'oeil vif) à mort à mort à mort
*1930, une des plus noires années de la Chine. Pour
le peuple travailleur, il n'y a que l'atroce misère.*

[104]

empêcher le beau sourire
la volonté de rester libre s'explique par la nécessité
d'appuyer l'élément révolutionnaire de
tout son pouvoir dé-créateur

ainsi se nomme le départ contre
contre les écrivains petits-bourgeois
 réactionnaires
 romantiques
 formalistes
 idéalistes
 anarchistes
 surréalistes

¹¹⁴ *Interventions politiques*, Montréal, L'Aurore, coll. Lecture en vélocipède 1974, 69 p.

¹¹⁵ *Enthousiasme*. Montréal, Les Herbes rouges, 1976, 52 p.

¹¹⁶ *Propagande*, Montréal, Les Herbes rouges, 1977, s.p.

ici la pensée passe et déchire leurs illusions (colère)
 la référence : *elle n'a qu'une idée en tête : se sauver,*
s'enrôler dans l'Armée Rouge, tirer vengeance,
 toujours la même conduite d'où je parle
 militantisme le but : faciliter la compréhension du décor
 l'écrit familier je le rature
 y mettre à la place le non-dit orient
 découper dans son texte la volonté la fermeté
 changement qui s'affirme. ¹¹⁷

Ce texte appelle - entre autres - les remarques suivantes : 1) Les fragments du texte soulignés sont constitués de citations tirées du *Détachement féminin rouge*, ballet révolutionnaire conçu dans le cadre de la grande révolution culturelle prolétarienne en Chine et évoquent l'événement central, passé à l'état de *mythe*, de la "longue marche" de la révolution chinoise sous la direction de Mao, le plus grand révolutionnaire de notre époque pour les groupes ml. Le poème traduit de la sorte la fascination des militants de la période pour la Chine de la révolution culturelle n'hésitant pas, sous l'impulsion de Mao, à déclencher la révolution dans la révolution, s'engageant dans une lutte acharnée contre les privilégiés du nouveau régime, contre les bureaucrates des appareils d'État, visant à briser la séculaire séparation du travail manuel et du travail intellectuel en envoyant les étudiants aux champs, renouant ainsi avec l'idée et la pratique de la révolution comme processus ininterrompu, permanent, se poursuivant même après la prise du pouvoir d'État par les forces du progrès.

Cette évocation de la révolution chinoise remplit bien entendu un des objectifs de la littérature progressiste : mettre en scène des conflits historiques réels dans la fiction. En outre elle a pour fonction de montrer que la lutte ici - au Québec, au Canada - n'est pas une simple lutte locale, qu'elle s'insère à sa manière dans un contexte mondial dans lequel la Chine joue un rôle de tout premier plan, de phare qui doit servir de guide aux révolutionnaires de tous les pays.

[105]

2) La lutte des classes telle qu'elle se déroule au Québec et au Canada est incorporée au tissu poétique : c'est le "non-dit orient" que l'écrivain a pour mission de dévoiler, de révéler en s'appuyant sur le marxisme ("lire étudier les ouvrages mar-

¹¹⁷ *Interventions politiques*, p. 47.

xistes (science et philosophie historique)", ¹¹⁸ l'objectif étant la conquête par les ouvriers du pouvoir d'État, le rôle des intellectuels étant subordonné à cette tâche : "servir le peuple" ¹¹⁹ - mot d'ordre des groupes ml. de la période ici comme ailleurs (pour mémoire je rappelle que *La cause du peuple* était le titre d'un journal maoïste français patronné par Sartre au début des années 1970).

3) Cette entreprise implique *le refus et la dénonciation de la littérature dominante* (sous ses formes romantique, formaliste, idéaliste, surréaliste, etc.) qui n'est que "propagande au service de la bourgeoisie" ¹²⁰ même lorsqu'elle prend un visage "populiste" chez un Michel Tremblay, par exemple, qualifié d'imbécile. En lieu et place est prônée une *littérature de lutte, de combat* accompagnant, scandant le combat social : "pratiques artistiques = pratiques sociales pas de culture au-dessus des encadrements sociaux". ¹²¹ Ce qu'on exprimera encore dans le poème "Intervention politique" de la manière suivante :

*"Ceci est un texte littéraire
J'en appelle aux gens solidaires
ne lisez plus ce qui ne traduit pas le
malaise lisez politique partout en tout temps
toute pratique doit servir à ébranler
le pouvoir en place
ne vous bandez plus les yeux insistez
lisez culture : masque à relever
lisez luttes lisez contradictions
lisez littérature au service des classes dominées"* ¹²²

4) Conséquente avec ce projet poético-politique, l'écriture de Charron est éminemment prosaïque. Les poèmes se présentent en effet sous la forme d'une sorte de discours politico-théorique énoncé par fragments juxtaposés, distribués à la queue

¹¹⁸ *Ibidem*, p. 50.

¹¹⁹ *Ibidem*, p. 56.

¹²⁰ *Ibidem*, p. 48.

¹²¹ *Ibidem*, p. 55.

¹²² *Ibidem*, p. 18. Les passages soulignés le sont par l'auteur.

leu-leu, avec *priorité absolue du signifié (du message) sur le signifiant (sur les formes)*, en cela il s'agit de textes relevant plutôt de la prose que de la poésie (au sens où Sartre les définit). Bien sûr, par moments, cette écriture se fait plus lyrique, tenant plus du "souffle" - pour reprendre une image qu'affectionne le poète - que de l'imprécation (re. par exemple la dernière "strophe" d'"Ici plus tard ailleurs maintenant") mais il n'en reste pas moins que c'est le premier aspect qui domine, et de loin, sa production de cette période. À la limite cette écriture de combat deviendra même, comme le dit expressément le titre d'un recueil, *écriture de propagande* au service d'une organisation politique (ce dont témoignent les "affiches" publiées dans la dernière partie d'*Interventions politiques*).

[106]

"Agitations", poème d'abord publié dans la revue *Chroniques*¹²³ puis repris dans le recueil *Propagande* peut être considéré comme un échantillon particulièrement représentatif de cette conception hyper-militante de la littérature. Le poème s'ouvre sur l'envoi suivant :

affrontons mille et un périls
 menons la lutte nuit et jour
 la ligne se trace à même le corps des millions de travailleurs
 traversons villes et campagnes
 montrons la matière arrachée sans nom
 souffle contre l'ennemi
 le monde est là qui nous attend
 prenons-le mordons la terre
 détachons-nous des anciennes lois (vibration de l'air)¹²⁴

Je me contenterai ici encore de quelques brèves remarques :

1) Ce texte a été écrit à l'hiver 1976 à l'occasion de la fête du 1er mai ; il s'agit donc de ce qu'on a qualifié à *Chroniques* de "poèmes de circonstances".

¹²³ *Chroniques*, 17, mai 1976, p. 2-7.

¹²⁴ *Propagande*, Les Herbes rouges, septembre 1977, p. 3. Le passage souligné l'est par l'auteur.

2) Dans *Chroniques* le poème est précédé en exergue d'une citation de Maïakovsky : "Déployez les rangs de la marche !", référence qui d'une part annonce l'orientation politique du texte et lui donne le ton, d'autre part renvoie à / évoque l'événement capital de l'imagerie communiste : la révolution russe de 1917 dans les traces de laquelle tout mouvement révolutionnaire doit s'inscrire à sa manière. ¹²⁵

3) Le texte est conçu comme une contribution à une lutte en cours (pour le socialisme, pour la construction du parti révolutionnaire) que l'avant-garde communiste stimule, fait avancer par ses actions. Notons à nouveau la prégnance du "modèle chinois" qui exerce une irrésistible séduction chez les militants et les intellectuels des organisations ml. qui connaissent une expansion fulgurante, leur "âge d'or" durant les années 1976-1977.

4) Le poète utilise le "nous" - exprimant ainsi sa fusion (souhaitée) avec l'avant-garde organisée et le peuple abolissant ainsi (ou plutôt visant à abolir) la distance entre lui-même et ceux au nom de qui il parle : il ne s'agit plus maintenant de "servir le peuple" puisqu'on en fait partie (du moins le croit-on) mais de participer à ses luttes en les chantant (et non pas en se contentant de les chanter) ; il y a donc volonté d'être autre chose - et plus - qu'un écrivain "compagnon de route" : un militant parmi et comme les autres.

5) Il y a encore une fois priorité absolue du signifié sur le signifiant, *primat du politique* (auquel la littérature est subordonnée) et d'un objectif bien précis : la construction du parti révolutionnaire.

Les deux exemples évoqués ici, bien que représentatifs, ne constituent qu'un bien mince prélèvement sur l'abondante production militante du Charron de cette période durant laquelle, selon une *formule* consacrée, le politique devait être au poste de commandement.

¹²⁵ Dans *Propagande*, publié un an et demi plus tard, cette citation n'est pas reprise. Pourquoi ? À titre provisoire je formule l'hypothèse que cette "évacuation" tient à l'alignement alors total de Charron sur les positions ml. à la lumière desquelles le poète russe ne pouvait apparaître que comme décadent cri tant que formaliste et en tant que compagnon de route critique du processus révolutionnaire en cours.

[107]

III. Tentatives de conciliation : lutte des classes et pulsions (1975-1978)

[Retour à la table des matières](#)

Cette phase de militantisme "pure et dure" n'ira pas sans *questionnements* de nature à ébranler son caractère monolithique, questionnements qui surgissent dans le contexte du passage de Charron de *Stratégie* (de plus en plus alignée dogmatiquement sur les positions ml.) à *Chroniques* (se tenant sur des positions marxistes mais faisant place à la psychanalyse, à la modernité littéraire et se montrant accueillante, compréhensive face à l'émergence du féminisme, ouverte à des problèmes sociaux comme la déviance (délinquance et folie notamment).

Charron qui, en 1974, soutenait des positions marxistes assez orthodoxes (comme en témoigne une entrevue accordée à Philippe Haeck et Patrick Straram, le Bison ravi, en avril 1974)¹²⁶ va opérer un glissement vers des positions plus souples à compter du début 1975.

En février 1975 il publie un premier texte dans *Chroniques*, intervenant dans le cadre quelque peu "extérieur" d'une tribune libre, d'une "ligne ouverte". Il s'agit d'une lecture critique du recueil *Nattes* de Philippe Haeck qui vient de paraître aux *Herbes rouges*. Ce qui l'intéresse dans ce recueil - et c'est significatif d'une ouverture nouvelle chez lui - c'est la *dialectique du je et du nous* que fait jouer Haeck, évitant ainsi la double erreur de "1. nier le subjectif au profit d'un extérieur tout puissant (qui dicterait sans effet de retour ses conditions à l'individu); 2. oublier l'objectif au profit d'un "sujet omniscient" (qui serait à son tour libre (!) de dicter ses conditions aux rapports réels d'existence)"¹²⁷

¹²⁶ Réalisée en avril 1974, destinée à *Hobo Québec*, cette entrevue ne devait être publiée qu'en mars 1975 dans *Chroniques* (I, 3, p. 8-25) en raison de désaccords intervenus entre Haeck, Straram et la rédaction d'*Hobo Québec*.

¹²⁷ "Comment ça s'écrit", *Chroniques*, I, 2, février 1975, p. 8-11.

Cette reprise en compte du subjectif, du moi, des pulsions on en trouvera une nouvelle manifestation quelques mois plus tard dans *Chroniques* toujours dont Charron est devenu - entre temps - membre du collectif de production. Il s'agit cette fois d'un commentaire critique de *Filles - commandos bandées* de Josée Yvon, livre perçu comme "symptôme du pourrissement de cette société d'extorsion et de consommation".¹²⁸ Mais ce "symptôme de pourrissement" ne fait pas simplement l'objet d'une dénonciation : malgré son caractère outrancier, vulgaire, confusionniste, réactionnaire par de nombreux aspects, malgré son manque de perspectives - il n'offre pas d'issues, pas de solutions aux impasses qu'il met en scène - le texte de Josée Yvon est reçu chaleureusement en tant qu'étape - *négative* - vers autre chose : "défendre une cause qui est la nôtre à tous : *anti-capitaliste et anti-patriarcale*, pour le communisme".¹²⁹ Ce qui est intéressant ici à nouveau, c'est la prise en considération de nouvelles dimensions du social (drogue, prostitution) qui dépassent le seul plan politique conçu comme face à face bourgeoisie - prolétariat (déclassant, secondarisant tout le reste) : le féminisme, ici, notamment apparaît comme un enjeu central de la période et est mis sur le même pied que la lutte contre le capitalisme : est ainsi reconnue une nouvelle facette du *privé comme politique*.

[108]

Enfin dernier signe de cette ouverture au je, aux pulsions, un texte important publié en novembre 1976 dans *Chroniques* (dont Charron est devenu secrétaire à la rédaction) : "La lutte idéologique dans le champ culturel"¹³⁰ - une discussion / polémique avec *Champs d'application*, revue qui vient de s'engouffrer dans un mlisme super-orthodoxe, coulé dans le béton. Contre la condamnation portée à l'endroit du surréalisme par les rédacteurs de *Champs d'application* Charron s'insurge et estime que si ceux-ci ont raté l'articulation de leur travail poétique avec le marxisme et la psychanalyse ils ont eu le mérite du moins de la tenter et de montrer que les "problèmes sexuels, c'est politique, ça noirs regarde".¹³¹ Plus loin il écrit encore qu'on ne peut 'ignorer les problèmes de l'inconscient, de la sexualité et, plus globalement,

¹²⁸ "Quelle révolution ?" *Chroniques*, 22, octobre 1976, p. 56-65.

¹²⁹ *Ibidem*, p. 65. Je souligne.

¹³⁰ "La lutte idéologique dans le champ culturel", *Chroniques*, 23, novembre 1976, p. 38-65.

¹³¹ *Ibidem*, p. 45.

du sujet dans la société" mais il ajoute que cette prise en compte devra s'effectuer dans le cadre de "la théorie marxiste-léniniste et de la pensée maotsetoung". ¹³²

Je rappelle enfin que Charron et trois autres membres du dernier collectif de la revue - Jocelyne Lefebvre, André Morf, Marcel Saint-Pierre - démissionneront en octobre 1977, sur la base d'une prise de position politique de gauche, dénonçant le libéralisme et l'opportunisme de *Chroniques*. Il ne faudrait donc pas voir durant ces années (1975-1979) seulement la dimension "ouverture" de la pensée et du travail poétique de Charron ; en vérité il serait préférable de parler d'oscillation, de *mouvement fait d'avancées et de reculs* (tout à la fois de cramponnement à l'orthodoxie marxiste-léniniste et d'accueil aux problèmes soulevés par la reconnaissance de l'existence du je, du désir, du moi, des pulsions, etc.).

De cela je donnerai trois exemples : l'ouverture au féminisme dans "Bientôt", texte qui clôt le recueil *Enthousiasme* (1976), ¹³³ la manifestation du je privé dans *Du commencement à la fin* (1977), ¹³⁴ l'expression du sexuel dans *Feu* (1978) ¹³⁵ et plus particulièrement dans le texte "Langues" écrit en 1975.

"Bientôt", il n'est pas sans intérêt de le signaler, est dédié à "Madeleine Gagnon et toutes les autres". Or celle-ci, on s'en souviendra, publiait deux ans plus tôt, en 1974, *Pour les femmes et tous les autres*. ¹³⁶ Ce faisant Charron saluait une figure de proue du féminisme radical "de gauche" et manifestait, dès le seuil du texte, sa volonté de concilier le féminisme et la lutte des classes.

Car le combat contre la société capitaliste et ceux qui la contrôlent et en profitent demeure à l'ordre du jour et suscite toujours chez le poète des cris de colère :

¹³² *Ibidem*, p. 55.

¹³³ *Enthousiasme*, Montréal, Les Herbes rouges, 1976, 52 p.

¹³⁴ *Du commencement à la fin*, Montréal, Les Herbes rouges, 1977, 60 p.

¹³⁵ *Feu*, Montréal, Les Herbes rouges, 1978, 52 p.

¹³⁶ Madeleine Gagnon, *Pour les femmes et tous les autres*, Montréal, L'aurore, coll. Lecture en vélocipède, 1974, p. 56.

[109]

(...) dites-vous bien ceci : on vous aura
dans le détour et bang ! à la fosse ! on vous
rééduquera ! qui ça ? les masses ! des noms ?
sans nom ! ça vous agace ? ça vous fouille ?
ça vous tripouille ? ça vous trop fouille ?
ça vous surprend en train de cultiver votre
petit égo troué ? persécuté ? torturé ? piqué ?
mutilé ? vous crèverez ! pour vous puants
archi-vieux archi-caves archi-creux ! pour vous
bourgeois dix mille ans ça suffit pas ? (...) ¹³⁷

Et les femmes - pas seulement celles qui travaillent à la production directe - les ménagères aussi, surtout, sont invitées à quitter leurs cuisines et à s'engager dans le combat social contre la société capitaliste et patriarcale, pour une société où les rapports femmes/hommes seraient égalitaires :

ménagères de tous les quartiers réveillez-vous
levez-vous prenez sur vous élancez-vous
surmontez pentes et rivières déjouez les
embuscades montrer des dents bon rien ne
pourra nous retenir ainsi remaniant nos goûts
nos idées nos façons d'agir depuis des siècles
qu'on fait des choix pour nous soyons plus forts
plus forts vraiment plus forts déployons de plus
en plus d'efforts un jour bientôt nous y arriverons
nous franchirons les ponts nous établirons
des liens côte à côte allons cette fois
soyons un dans l'outrepassement resaisissons
les choses dans l'enchaînement qui nous travaille
et nous brise et nous active (...) ¹³⁸

¹³⁷ *Enthousiasme*, p. 48.

¹³⁸ *Ibidem*, p. 50.

Ce combat - et là-dessus le discours de Charron se démarque du discours mi. de l'époque généralement très puritain - implique une remise en question du mariage comme institution et un plaidoyer pour la liberté amoureuse (et sexuelle) :

mais qui a intérêt à régler le lit ?
à dire l'amour c'est toute la vie ! vous
me demandez ce que j'en pense ? eh bien ça
empeste à compter les gouttes ! (...) ¹³⁹

On le voit : il y a *oscillation* entre d'une part une reconnaissance de luttes spécifiques à mener par les femmes (contre le système patriarcal) et d'autre part *subordination* de celles-ci à la lutte des classes. *Ce flottement* tient à ce qu'on veut tout à la fois prendre en compte cette réalité nouvelle, massive, incontournable qu'est le féminisme et maintenir la conception marxiste classique de la lutte des classes : d'où un mouvement pendulaire d'allers et de retours [110] (d'avancées et de reculs) qui témoigne, et c'est ce qui me semble important., d'une incontestable *ouverture*.

Cette ouverture au féminisme est accompagnée d'une préoccupation nouvelle pour l'individu, la vie privée et plus précisément les rapports amoureux et sexuels. Du *commencement* à la *fin*, chant d'amour et de révolte, témoigne de cet intérêt pour des réalités largement occultées, refoulées dans la vision du monde marxiste-léniniste telle que vécue au Québec au milieu des années 1970. Cependant la célébration des rapports amoureux, sexuels n'est pas dissociée de la lutte contre l'exploitation : ¹⁴⁰ l'amour est aussi *camaraderie*, *source* d'énergie appelée à se déverser, à se canaliser dans la lutte politique qui demeure prioritaire. Ce texte ne relève donc pas - pas encore, ça viendra seulement au cours des années suivantes - d'une problé-

¹³⁹ *Ibidem*, p. 49.

¹⁴⁰ À titre d'exemple je renvoie le lecteur aux pages 26-27 *Du commencement à la fin* ; p. 26 on nous donne à lire une scène d'amour qui est aussitôt suivie, p. 27, d'une évocation de l'exploitation capitaliste :

"plus loin des villages abandonnés nous
rappellent les populations expulsées
souillées par l'accumulation et le marché
à la recherche d'abris neufs d'aliments (...)"

Tout le texte est construit sur cette alternance, cette dialectique *du nous* (formé par le couple) et *de la communauté* dans laquelle il s'insère et lutte.

matique accordant au privé une dimension politique, valorisant du coup celui-ci. Il y a ici une certaine subordination du privé, ou plus justement une autonomie relative de celui-ci, qui suppose une reconnaissance d'une spécificité de cette sphère de la vie mais qui n'en fait pas l'axe central de l'existence tant individuelle que collective. On note donc à nouveau, sur ce terrain comme sur celui du féminisme, un mouvement pendulaire (deux pas en avant, un pas en arrière) qui traduit/trahit une *crise* dans le mur de ciment des certitudes ml.

La sexualité, enfin, constitue la thématique centrale, sinon unique, du recueil *Feu* publié en 1978 mais écrit, semble-t-il, en 1975 ; ce délai est-il dû à un phénomène d'auto-censure du poète préférant garder le silence sur cette voix de l'inconscient, des pulsions s'agitant en lui en pleine période d'engagement ml. ? Ce n'est pas impossible et ce serait, cri un sens, fort logique dans la mesure où le politique alors devait être au poste de commandement et déterminer les conduites des individus tant privées que collectives. Quoiqu'il en soit, ce qui frappe dans ce recueil, c'est 1) le recours à un langage direct, crû pour exprimer le discours amoureux ; ¹⁴¹ 2) l'utilisation, dans cette perspective, du jouai ("pines", "minou", etc.) comme véhicule le plus apte à traduire cette réalité ; 3) enfin l'insertion du politique venant, par fragments disséminés au fil du texte, accompagner, scander le discours amoureux et donc d'une certaine manière *l'encadrer*. "écoutez on milite pour une autre vie on se lève pour appuyer les masses", ¹⁴² "donner à tous le droit de s'affirmer désapprouver la distribution bourgeoise des biens des livres des comportements soumis et asexués" : ¹⁴³ et ce tic sont là que deux échantillons prélevés sur un corpus beaucoup plus vaste. ¹⁴⁴

En somme si l'on dresse le bilan de cette période qui chronologiquement, recoupe en partie celle évoquée précédemment, ou peut conclure qu'il y a reconnaissance a)

¹⁴¹ À titre d'exemple, cet extrait de *Feu*, p. 29 : "encore ! plus loin ! tendant le bassin libérant l'enfourchure prolongeant des ondes pures un porc à moitié décalotté une truie dilatée qui s'embrassent à pleine bouche qui s'enlacent qui bougent les cent bras dégagés lui - empoigne la motte rousse quelle forme affluant ! elle - grogne et frotte et soudain s'élargit le suce pendant qu'il salive comme un fou" (c'est l'auteur qui souligne) ; pour d'autres extraits de même genre, voir les pages 6-7, II, 24, etc.

¹⁴² *Ibidem*, p. 13.

¹⁴³ *Ibidem*, p. 45.

¹⁴⁴ Voir aussi les pages 35, 47, 50, etc.

de la réalité des *individus*, de l'existence d'une sphère de la vie privée possédant une autonomie relative ; b) de la réalité du *féminisme* et de la spécificité de certaines de ses luttes ; c) de l'importance de la sexualité et de l'*inconscient* mais tout ceci, et c'est capital, dans le cadre global de la conception marxiste-léniniste de l'histoire et du combat contre le capitalisme. C'est pourquoi il est préférable de parler ici d'oscillation plutôt que de *rupture* : celle-ci interviendra [111] en 1978, aimée qui inaugure une nouvelle phase dans l'itinéraire de Charron.

IV. Le choc de l'automatisme : fin des certitudes (1978 et après)

[Retour à la table des matières](#)

Si Charron quitte *Chroniques* à l'automne 1977 sur des positions de gauche, il évolue ensuite très rapidement, abandonnant l'année suivante ses croyances ml. sous le choc notamment - car d'autres raisons (politiques et/ou personnelles) y furent sans doute pour quelque chose - de sa relecture de Borduas et des automatistes.

Deux textes "théoriques" rendent compte de cette rupture : *Qui parle dans la théorie ?* (1979) ¹⁴⁵ et *La passion d'autonomie* (1982). ¹⁴⁶

Dès la première page de *Qui parle dans la théorie ?* Charron place sa réflexion sous l'éclairage de "l'expérience automatiste", ¹⁴⁷ du *Refus global* et de ceux qui s'inscrivirent dans son sillage, lui faisant comprendre "l'inutilité des perroquets", ¹⁴⁸ du recours à toute thèse, à tout discours de maîtrise auquel est préféré un texte qui soit lui-même une "expérience qui épuise le contraignant des ordres et des méthodes". ¹⁴⁹ D'où la production d'un *discours fragmenté, alogique, sans dé-*

¹⁴⁵ Peinture automatiste, précédé de *Qui parle dans la théorie ?*, Montréal, Les Herbes rouges, coll. *Lecture en vélocipède* 1979, 135 p.

¹⁴⁶ *La passion d'autonomie, littérature et nationalisme*, Montréal, Les Herbes rouges, 1982, 69 p.

¹⁴⁷ *Qui parle dans la théorie ?*, p. 11.

¹⁴⁸ *Ibidem*, p. 13.

¹⁴⁹ *Ibidem*, p. 11.

monstration rigoureuse, construit au gré de l'inspiration, sorte de théorie-fiction ¹⁵⁰ dont on peut cependant dégager les idées suivantes :

1. *réhabilitation-valorisation de l'inconscient, des pulsions, de l'incontrôlé, de ce qui bouge, fuit, ne se laisse pas cerner : l'insaisissable ;*
2. *réhabilitation-valorisation de l'oeuvre comme réalité en mouvement, fuyante, ne se laissant pas enfermer dans une signification, échappant aux traditions, se renouvelant sans cesse, en perpétuelle transformation, mettant en déroute son appréhension analytique ;*
3. *"pratique de l'accident subjectif et objectif (automatisme psychique, création impersonnelle)" attaquant la morale dominante, proclamant "tout haut, dans ses faits, la primauté du corps, de la lettre, de la matière, sur l'esprit, les valeurs, les consciences" ; ¹⁵¹*
4. *"mise en cause du nationalisme et de ses limites socio-culturelles" limites qui, si elles ne sont pas vues et défaites, deviennent un sérieux handicap à la transformation politique d'une société". ¹⁵²*

Ce procès du nationalisme est au coeur de *La passion d'autonomie*, petit livre publié en janvier 1982. Contrairement au précédent, celui-ci est écrit d'une manière

¹⁵⁰ À titre d'illustration de ce type de discours, je donnerai un extrait prélevé sur un fragment, à la page 17 de l'ouvrage : "Open. Le contraire de l'étranglement. Que nous veulent les automatistes ? Une raison qui rencontre sa passion. Un plongeon. Ne pas liquider les fouilles, les dépassements (20). Et si la raison aboutissait, par courage, à un emmêlement, à une allégresse qui intriguent la science ? La science des débordements, la science des transformations, là, dans les bras, les jambes, les contractions, la vie motrice. Pour combattre une certaine inertie de la vérité, du sens qui s'oublie. Combattre, *c'est-à-dire chercher (...)* Le jour c'est la nuit. Les déviations, les encoches, les entailles empêchent le désert de respirer. Quelqu'un, à son bureau, est à la recherche de l'extrême singularité. Est-ce vous ? Je n'en sais rien. Je sais seulement que la représentation est le lieu utopique dans lequel vous tombez. *Open*". C'est l'auteur qui souligne.

¹⁵¹ *Ibidem*, p. 43.

¹⁵² *Ibidem*, p. 46.

plus traditionnelle, plus "classique". Placé sous la triple évocation/invocation de Saint-Denis Garneau, Paul-Émile Borduas et René Char, on pourrait dire sans trop forcer la note qu'une citation de Borduas : "Le passé dut être accepté avec la naissance, il ne saurait être sacré. Nous en sommes toujours quittes avec lui" en synthétise l'essentiel.

[112]

Dans la tradition littéraire québécoise, Charron distingue deux types d'écrivains : les écrivains *organiques* (qu'incarnent dans son ouvrage Lionel Groulx et Michèle Lalonde), les écrivains *indépendants* (que représente Borduas et sa lignée).

Pour sa part il s'oppose aux écrivains organiques, au service d'une cause, en l'occurrence le nationalisme (qu'il soit réactionnaire comme chez Groulx, ou soi-disant progressiste comme chez Lalonde) : opposition donc au nationalisme *en tant que fermeture* à ce qui est extérieur, différent, hors-norme et à la littérature à son service car réduite à un rôle utilitaire, instrumental.

Et à l'inverse il exalte les écrivains indépendants qui, de Nelligan à Grandbois, ont frayé les voies de la modernité en affirmant la primauté pour l'écrivain du "*je interminé et interminable* que toutes les censures idéologiques doivent faire taire pour rendre conforme dans la communication. Un *je divisé, sexué, déraisonnable, qui ne se contente pas de pencher d'un côté ou de l'autre de la clôture historique, mais qui montre, en la désenfouissant, cette clôture comme présence/absence simultanée de chacun à l'univers qui le façonne*".¹⁵³ Pour cette lignée d'écrivains, la publication de *Refus global* a constitué un moment-charnière, le manifeste jouant un rôle stratégique comme base de départ, rampe de lancement permettant d'échapper à la double prison du nationalisme et de la raison. Il s'agit désormais de faire place au je, à sa libre expression, en dehors de toute contrainte comme l'enseigne l'expérimentatiste.

La production des dernières années, abondante et diversifiée, se déploie sur l'horizon de cette problématique "théorique". Elle se manifeste sous forme d'écrits sur la peinture (textes de réflexion et poésies inspirées par les tableaux), de recueils de poésie et, comme on le verra, d'un fort curieux journal (*Je suis ce que je suis*).

¹⁵³ *La passion d'autonomie*, p. 37. Je souligne.

*Le temps échappé des yeux*¹⁵⁴ constitue une réflexion, une méditation sur l'expérience de la peinture, travail concret, matériel, relevant dans une large mesure du non conscient, du non prévisible (le peintre étant d'une certaine façon à *distance*, *spectateur* de ce qu'il accomplit avec les couleurs, ses pinceaux et ses spatules) qui pose la *question du je* et met en cause le moi conscient : le peintre sachant précisément ce qu'il veut faire ; la création implique au contraire qu'il ne le sache pas, son point de départ étant un *manque*, une absence que seule la toile peut-être saura remplir : "Alors, qui fait la peinture ? Vous devez à tout instant être prêt à prouver que vous n'y êtes pas et que le désir d'y aller (je dis bien d'y aller, non pas d'y être), le désir d'être plus léger que la mort, est plus fort que toutes les réponses réunies dans la Grande Réponse. Je découvre seul cette vérité qui me permet de passer de l'Un à l'Autre. Et encore une : qu'il ne faut pas craindre de devenir ce que nous ne sommes pas ; la peinture".¹⁵⁵

Le travail de la peinture (et de la poésie), en ce sens, est a-logique ("Le peintre se situe à l'extérieur d'une certaine logique, et il a raison. (...) Le peintre ne sait pas ce qu'il veut et c'est pour cela qu'il n'entre jamais dans le cercle des [113] préventions, conventions, constatations, contraventions",¹⁵⁶), relève pour l'essentiel de l'inconscient ("Je dis que mes travaux se font malgré moi, avec moi, mais sans moi. Je dis qu'il y a de l'inconscient et des désirs plus fertiles que toute théorie"¹⁵⁷) et renvoie donc à l'irréductibilité d'une expérience toujours fondamentalement singulière, s'ancrant dans la sexualité, dissolvant les ensembles (familles, nations, etc.), échappant aux discours établis - discours de maîtrise, de domination, de raison : "Je veux avec toutes nos passions donner lieu à cette gratuité immédiate qui bouscule le repos des sentiments et des attitudes avertis ; je veux sans avis bafouer le commerce qu'on fait des sujets cloués au mur du sens, à l'insensible..."¹⁵⁸ - celui d'un Brecht même en étant, à sa manière, un avatar progressiste : "À ce niveau, l'erreur

¹⁵⁴ *Le temps échappé des yeux, notes sur l'expérience de la peinture*, Montréal, Les Herbes rouges, 1979, 60 p.

¹⁵⁵ *Ibidem*, p. 5. Plus loin : "Moi, je sais un exil, un manque qui me fait chaque fois renaître avec le pastel et la gouache, surtout la gouache, pour dégeler l'embâcle sur la rivière ; sans pudeur, sans prudence, à *peine*". (p. 6.) C'est l'auteur qui souligne.

¹⁵⁶ *Ibidem*, p. 8.

¹⁵⁷ *Idem*.

¹⁵⁸ *Ibidem*, p. 27. Je souligne.

d'un Brecht par exemple, est d'assimiler trop souvent l'art et la littérature à un compte rendu empirique d'une réalité qui est, à travers la grille marxiste, et "prouver" l'homogénéité grille/réalité. On assiste alors à la tautologie sociologique. Ce qu'il rate par soli ordonnance polémique c'est ce quelque chose de *dissemblable*, *d'hétérogène* qu'est la pratique artistique en tant que telle". 159

Le recueil *D'où viennent les tableaux ?* (poèmes écrits en 1979, publiés en 1983), 160 Sur le mode de la rêverie, poursuit, approfondit cette réflexion sur l'expérience de la peinture, largement enrichie, nourrie par la fréquentation des grands maîtres (Gauguin, Botticelli, Manet, Cézanne, etc.) évoqués au fil des poèmes et utilisés ici en quelque sorte comme "générateurs", "embrayeurs" de la création.

Les autres recueils des années récentes (*Blessures*, 161 *Mystère*, 162 *Toute Parole m'éblouira*, 163 1980 164) témoignent également, chacun à leur manière, de l'expérience de ce je "interminé et interminable" évoqué dans *La passion d'autonomie*. L'écriture, ici, fonctionne, si on peut dire, sur le mode de l'automatisme - de la spontanéité, du hasard - : la poésie, ainsi, échappe assez largement à l'analyse, au commentaire qui ne pourrait que la figer alors qu'elle vise précisément à le déjouer. 165

Cette problématique de l'écriture, on la retrouve au centre du livre *Je suis ce que je suis*, 166 présenté par son auteur comme un "journal". Bien curieux "journal", en réalité, qui n'épouse pas, pour l'essentiel, les "lois du genre". Un journal, c'est

159 *Ibidem*, p. 49-50. Je souligne.

160 *D'où viennent les tableaux ?*, Montréal, Les Herbes rouges, 1983, 96 p.

161 *Blessures*. Montréal, Les Herbes rouges, 1978, 67 p.

162 *Mystère*, Montréal, Les Herbes rouges, 1981, 36 p.

163 *Toute parole m'éblouira*, Montréal, Les Herbes rouges, 1982, 80 p.

164 *1980*, Montréal, Les Herbes rouges, coll. *Lecture en vélocipède*, 1981, 84 p.

165 Re. Le dernier "fragment" de *Mystère*, p. 36 :

"Plus ça va plus ça devient terrible
Pas de boîte ni panier ni sac pour enrober le domaine
de l'individualité
Pas de leçon, pas de drapeau pour
s'élever (...)
Je n'ai pas la *ligne droite* selon un plan ou un rôle
Selon la rectitude d'une finalité je n'ai pas la ligne
droite". Je souligne.

166 *Je suis ce que je suis*, Montréal, Les Herbes rouges, coll. *Lecture en vélocipède*, 1983, 105 p.

d'ordinaire un compte *rendu au jour le jour* des réactions d'un écrivain aux événements qui le préoccupent soit comme témoin, soit comme acteur, une *réflexion* au fil du temps sur sa pratique artistique, sur l'art en général, sur soi et le monde (avec datation précise, présence lourde du référent - expérience personnelle et/ou collective). Ici rien de tel. Pas de dates. Pas d'évocation - ou si peu - de la "réalité" : le débat constitutionnel de l'automne 1981, la mort de John Lennon, c'est à peu près tout.

Pour l'essentiel il s'agit d'une réflexion sur l'expérience de la solitude, du silence, de l'écriture comme exploration des possibles du langage - réflexion volontairement non systématisée, laissant place à la création, sorte de théorie [114] fiction dans laquelle sont réaffirmés le refus de toute règle, la liberté absolue du sujet hors de toute préoccupation sociale, ou du moins politique. "La conception politique, écrit Charron, n'a jamais voulu se charger de mes lancinantes interrogations. J'évoque dans une mélancolie tragique".¹⁶⁷ Et plus loin : "Le monde sans cesse en progrès. Moi vous savez, j'ai une espèce de méfiance invétérée envers le social. Ses frontières de toutes sortes me font chier".¹⁶⁸

Que reste-t-il donc alors ? L'écriture - "Je suis l'intolérable qui parle. Je m'appelle écriture"¹⁶⁹ - seule croyance à surnager dans cette "fin de siècle".¹⁷⁰

L'itinéraire de Charron, provisoirement du moins, se termine ainsi sur une note apocalyptique : plus rien ne reste pour quoi il vaudrait la peine de se battre dans cette "fin de siècle" qui a allure de On du monde.

* * *

Au terme de ce rappel on voit très nettement, me semble-t-il, en quoi le parcours de Charron est exemplaire : c'est qu'il synthétise, dans le cadre d'une expérience singulière, les divers trajets, les "possibles" pour reprendre une formule fameuse de Sartre, effectués par toute une génération venue au monde politiquement à la fin des années 1960 dans le sillage du Mai français, de l'occupation des CEGEP de l'automne 1968 et de la crise d'octobre 1970.

¹⁶⁷ Ibidem, p. 13.

¹⁶⁸ Ibidem, p. 69.

¹⁶⁹ Ibidem, p. 79. Je souligne.

¹⁷⁰ Celle expression est utilisée par l'auteur, p. 56.

La phase de "déconstruction" du début des années 1970, par exemple, apparaît en symbiose avec la nouvelle conjoncture politique qui se met en place au tournant des années 1970, suite à la défaite du courant nationaliste de gauche incarné notamment par le F.L.P. se sabordant en avril 1970 après deux années d'intense agitation de rue et le F.L.Q. connaissant à la fois son apothéose et son déclin à l'automne 1970. A travers le F.R.A.P. et le mouvement des C.A.P. des années 1970-1973 une "nouvelle gauche" surgit sur la scène politique à la recherche d'un discours et d'une pratique militante renouvelés. Cette recherche, on le sait, aboutira en 1973 à la mise sur pied des organisations politiques ml. (En Lutte, le M.R.E.Q.) qui hégémoniseront la gauche durant les années suivantes. De 1970 à 1973 on n'en est pas là et la critique du capitalisme s'effectue en ordre dispersé, trouvant ses fondements soit dans l'ancienne "théorie" du socialisme décolonisateur, soit dans la nouvelle "théorie" révolutionnaire ml. en voie de constitution. Dans cette perspective la phase de "déconstruction" de Charron petit, d'une certaine manière, être interprétée comme un écho, sur le plan littéraire, de cette nouvelle conjoncture caractérisée par une attitude *critique* à l'égard des pouvoirs en place, sans toutefois de véritable perspective de changement, sans solution alternative.

Avec la montée, l'expansion et la consolidation des organisations ml., une telle alternative se dessine. Il ne suffit plus de dénoncer le capitalisme, il faut travailler à soit renversement et à son remplacement par une société de type socialiste. La littérature et l'art dorénavant ne peuvent plus être uniquement des entreprises de dénonciation, de déconstruction de l'idéologie dominante. Elles [115] doivent contribuer au développement d'une nouvelle culture pouvant exprimer la réalité et les aspirations des classes populaires et s'inscrire, à leur manière, dans le combat politique. C'est cette conception qu'on retrouve à la source des productions militantes et parfois carrément propagandistes du Charron des années 1974-1977 résolument aligné sur les positions ml.

Cependant si le mouvement ml. connaît son apogée, son "âge d'or" durant les années 1974-1978, des signes de crise apparaissent vers la fin de cette période. Crise provoquée pour une part par l'apparition de nouveaux mouvements sociaux - dont au premier chef le féminisme - que les organisations ml. n'arrivent plus à encadrer, et pour une autre part par le surgissement de questionnements (sur la pratique militante, sur la vie privée, l'amour, la sexualité) que durant quelques années les organisations avaient su canaliser, secondariser, questionnements qui, comme la suite de

l'histoire l'a montré, seront à l'origine quelques années plus tard (en 1981-1982) de l'éclatement des groupes. La production de Charron des années 1975-1978, dans ce contexte, peut être l'acte comme une tentative pour rendre compte de ces nouvelles réalités (qu'on ne peut plus taire) mais dans le cadre de l'orthodoxie, d'une grille marxiste-léniniste de lecture de réel servant toujours de cadre de référence majeur.

C'est ce cadre de référence qui éclate chez le poète dès 1978, donc plus tôt que chez les militants ou, du moins, que chez les cadres des organisations qui ne seront vraiment touchés, affectés qu'au tournant des années 1980. Il y a donc *crise du politique*, fin des certitudes idéologiques, retrouvailles avec un moi déchiré qu'il s'agit désormais d'exprimer - sur le mode problématique de la quête, de la recherche et dans l'angoisse. Crise individuelle sur fond de crise de civilisation d'une fin de siècle menacée par l'Apocalypse devant laquelle les espoirs de naguère apparaissent dérisoires. C'est sur cette *fin des certitudes* que, provisoirement, l'itinéraire de Charron débouche.

À travers ce parcours, on peut lire celui de toute une génération d'intellectuels et de militants, généralement d'origine petite-bourgeoise, fascinés au début des années 1970 par une certaine mythologie révolutionnaire puis progressivement déçus par le devenir concret des pays - phares qui leur tenaient lieu de pôles de référence (le Vietnam, la Chine, le Cambodge, etc.) et par leur propre pratique politique tournant de plus en plus à vide au fil des années. La production de Charron s'inscrit d'une part dans cette expérience et s'en nourrit et, d'autre part, lui sert de caisse de résonance et de *révélateur*. D'où son très grand intérêt pour qui veut connaître de l'intérieur - puisque la littérature est dans une large mesure *expression stylisée du vécu* - ces dix années particulièrement fécondes de l'histoire culturelle et politique du Québec.

été 1984

[119]

L'avant-garde culturelle et littéraire
des années 70 au Québec.

Chapitre 6

Le théâtre Parminou : Onze ans d'intervention théâtrale et politique en milieu populaire

par Jean-Guy Côté

"Les masses s'ouvrent au théâtre parce que le théâtre s'ouvre aux masses, et ceci non seulement dans ses contenus mais aussi dans ses formes, non seulement dans ses formes mais aussi dans ses fonctions, non seulement dans ses fonctions mais aussi dans ses modes de production et de distribution." ¹⁷¹

Philippe Ivernel

[Retour à la table des matières](#)

Présenter le Théâtre Parminou n'est pas une tâche facile ; plusieurs aspects du travail de cette Troupe suscitent de l'intérêt. Son organisation sur le mode du coopératisme et de l'autogestion, sa dramaturgie, sa théâtralité, l'ampleur de sa production (près de soixante spectacles et interventions depuis mai 73), les thèmes développés dans ses productions, les liens qu'il a su créer avec un public nouveau, tous ces facteurs, alliés à ses "2,000 représentations dans près de 300 localités

¹⁷¹ Un collaboration (Équipe "Théâtre moderne" du Centre National de la Recherche Scientifique), *Le Théâtre d'intervention depuis 1968*, T.I., p. 9.

devant près de 500,000 spectatrices et spectateurs", ¹⁷² ont contribué à sa "célébrité discrète". ¹⁷³

À l'été 1973, dix-sept étudiantes et étudiants de différentes écoles de théâtre de Québec et de Montréal se regroupent dans le cadre d'un projet Perspective Jeunesse pour créer et présenter cinq spectacles pour enfants et quatre pour adultes. Neuf productions différentes, créées collectivement par le groupe ; cinquante-cinq représentations en tournée dans la région de Québec devant sept mille trois cent vingt-six spectatrices et spectateurs. ¹⁷⁴ C'est le bilan de travail du noyau de comédiennes et de comédiens qui se donnent rendez-vous pour l'été suivant, avec comme projet de former une troupe itinérante et permanente de théâtre de création, une fois le Conservatoire ou l'École Nationale terminés.

Été 1974, des dix-sept de l'été précédent, huit sont au rendez-vous à Québec. Ils et elles provenaient de la vague contestataire des Universités et des Cegeps. "On est arrivé au Conservatoire dans un milieu qui était quand même tranquille et on s'est dit : Bon, on vient prendre de la technique et on va faire notre théâtre après." ¹⁷⁵ Leur théâtre, ce fut la fondation du Parminou.

[120]

Comme son nom l'indique, ce théâtre veut être parmi "nous". Cette première personne du pluriel renvoie ait collectif social le plus large, recouvrant l'expression populaire d'alors, "le monde ordinaire", à l'intérieur duquel le collectif théâtral s'inclut. Par le choix de ce nom, la Troupe veut affirmer sa volonté de faire un théâtre où les classes populaires puissent enfin être représentées adéquatement ; un théâtre de foire, de rue, de tournée, théâtre partout où l'on petit rejoindre le monde, théâtre au milieu du monde, parmi les gens... parminou. Cette volonté, les onze ans de

¹⁷² En collaboration (Le Théâtre Parminou), *Le théâtre Parminou, un théâtre sur commande, cahier de documentation*, Photocopie, p. 2.

¹⁷³ Expression utilisée par Paul Lefebvre, "Le Parminou : dix ans de célébrité discrète", *Le Devoir*, samedi 30 octobre 1984, p. 24.

¹⁷⁴ Ces chiffres sont compilés dans la théâtrographie du Théâtre Parminou que l'on retrouve à la suite d'un entretien d'Adrien Grustin avec deux membres du Parminou, intitulé "Dix ans de création collective. c'est singulier", *Jeu*, 28, p. 125.

¹⁷⁵ Gauvin, L., "Sept ans de théâtre autogéré : Le Parminou", *Possibles*, V, 3-4, 1981, p. 147.

pratique du Parminou, loin de l'avoir amenuisée, en ont fait la marque de commerce de la Troupe.

Au départ, la Troupe se fonde sur un triple refus : 1) refus du texte qui incarne la domination de l'auteure ou de l'auteur, de la metteuse en scène ou du metteur en scène sur la comédienne et le comédien au profit de la création collective comme moyen de développer le potentiel créateur de la comédienne et du comédien et de garantir leur liberté ; 2) refus de la structure hiérarchique du théâtre institutionnel au profit de l'implication de chacune et de chacun dans la gestion et l'orientation de la Troupe ; 3) refus du marché traditionnel au profit de la recherche d'un nouveau public populaire, situé à l'extérieur des deux principaux centres culturels que sont Montréal et Québec. C'est donc comme troupe de création collective et de tournée, permanente et professionnelle, que le Parminou se constitue. Un objectif plus terre à terre anime également les jeunes comédiennes et comédiens du Parminou : faire la preuve "qu'il était possible de vivre de ce métier en constituant une troupe permanente qui créerait collectivement ses spectacles." ¹⁷⁶ Pour réussir à assurer un salaire régulier à tous ses membres, la Troupe a consacré beaucoup d'énergie à organiser son fonctionnement, tant artistique qu'administratif.

Deux ans après sa fondation, pour répondre plus concrètement à son objectif de décentralisation du théâtre, pour géographiquement mieux se situer par rapport au centre de son réseau de tournées, la Troupe déménage de Québec à Victoriaville et devient la Coopérative des travailleuses et des travailleurs de théâtre des Bois-francs, le Théâtre Parminou.

Le choix de Victoriaville était aussi lié au fait que cette ville représentait un centre particulièrement dynamique quant au développement des organismes coopératifs et populaires, oeuvrant de plusieurs façons dans le même sens que le Parminou.

Quelle était donc l'orientation de travail que se donnait ce collectif de théâtre ? Si le noyau fondateur savait bien ce qu'il refusait, les choses étaient moins claires concernant le projet théâtral. On voulait bien chercher de nouvelles voies dans le domaine populaire, retrouver l'esprit artisanal disparu des grosses boîtes. Un consensus toutefois était établi sur le plan politique : l'action du Théâtre Parminou devait s'inscrire dans un mouvement de contestation du système capitaliste et les spectacles témoigner d'un engagement politique à cet égard. Si on rejette facile-

¹⁷⁶ Gruslin, A., "Dix ans de création collective, c'est singulier", *Jeu*, 28, p. 111.

ment toutes formes d'exploitation, d'oppression, de [121] domination, en faveur de la liberté, de l'égalité des peuples et des individus, les tendances socialistes du groupe ne seront affirmées sur scène qu'à l'occasion du spectacle *O Travail* en 1979. Ce vague programme ne nous est d'aucun secours pour distinguer le Parminou des autres groupes de théâtre d'intervention ou d'agit-prop.

Comme représentant et artisan du théâtre d'intervention au Québec, le Théâtre Parminou est un cas particulier, important. Il a su saisir le mouvement social des années 70 et s'y est inséré efficacement. Il a développé un type de liens assez particulier avec le public populaire. Tout en se réclamant du socialisme, il a toujours gardé ses distances face aux groupes politiques de gauche, particulièrement face aux groupes marxistes-léninistes. Finalement, son efficacité et sa permanence passent par une organisation solide et un mode de production avant-gardiste quant aux conditions de travail. C'est à présenter ce phénomène que sera consacrée la première partie de ce travail ; dans la seconde, nous brosserons un tableau de l'évolution idéologique et politique de la Troupe à travers la présentation de sa production. ¹⁷⁷

I. La conjoncture théâtrale à la fondation du Parminou

[Retour à la table des matières](#)

À la fin des années 1960, la crise d'identification nationale a porté l'écriture de Michel Tremblay. A la même époque Jean-Claude Germain et les Enfants de Chénier entreprennent "de démystifier les bébittes québécoises" et s'inscrivent dans ce courant nationaliste où "la nécessité de se connaître d'abord pour pouvoir ensuite se découvrir des allants nouveaux" ¹⁷⁸ semblait être la devise. Avec le *Grand Cirque Ordinaire*, tout en poursuivant le travail d'affirmation de l'identité culturelle québécoise, la problématique sociale, que la crise va faire ressortir avec plus d'évidence, se retrouve sur scène.

¹⁷⁷ Cette partie sera publiée dans un second ouvrage de cette série, à paraître à l'automne 1986.

¹⁷⁸ Larue-Langlois, J., "Petit panorama du vrai théâtre québécois", *Vie des Arts*, 87, été 1977, p. 36.

Dire que le "joual", en plus de représenter une situation de sous-culture, reflète un état d'exploitation et de domination économique, sociale et politique, ne pose aujourd'hui de problème pour à peu près personne. De fait, les productions de Tremblay, de Germain mettent en scène des personnages issus des couches populaires. Par contre, ce ne sont pas leurs attributs de classe qui sont montrés mais leurs caractères et leurs drames individuels et culturels. En ce sens, elles ne se distinguent pas tellement des oeuvres des pionniers de la dramaturgie québécoise que furent Gélinas et Dubé, dans leur veine plus populiste. Le courant nationaliste va se poursuivre au théâtre avec Loranger, Barbeau, dans la littérature et la chanson surtout. Mais les préoccupations sociales, au tournant des années 70, vont prendre le pas sur les revendications nationalistes, chez un auteur comme Gurik par exemple, mais surtout chez les troupes de Jeune Théâtre.

Ce tournant, le Théâtre Euh ! le prendra radicalement lors de sa création en 1970. Si la création collective était déjà un mode d'expression développé surtout chez les étudiantes et les étudiants, les amateurs et les amateurs et [122] quelques troupes de jeunes comédiennes et comédiens (*Grand Cirque Ordinaire*, *Les Enfants de Chénier*), le Théâtre Euh ! l'utilisera à des fins politiques, renouant ici au Québec avec la tradition européenne du théâtre d'agit-prop des années 20, tradition enrichie des expériences plus récentes aux Etats-Unis du *Living Theatre*, du *Bread and Puppet Theatre* et de *el Teatro Campesino*. Peut-on véritablement parler d'influence du théâtre d'agit-prop sur les Troupes du Jeune Théâtre d'alors qui décident de subordonner le culturel au politique ? Le contexte social et politique a-t-il pu à lui seul permettre la naissance ici d'un théâtre semblable, dans ses formes et ses fonctions, ses modes de création et ses réseaux de distribution, à celui qui a vu le jour dans la Russie de 1917, dans l'Allemagne des années 20 ? Ce sont des questions sur lesquelles il nous faudrait revenir pour bien cerner l'origine du théâtre d'intervention au Québec et qui débordent les cadres du présent essai.

C'est donc comme héritier des initiateurs du nouveau théâtral québécois que furent les *Enfants de Chénier*, le *Grand Cirque Ordinaire* et le *Théâtre Euh !* que le *Théâtre Parminou* se présente en 1974. Un rapide coup d'oeil sur l'ensemble de la production du *Parminou* nous révèle que le contexte social et politique est la source principale d'inspiration de la Troupe. De plus, celle-ci se définit comme un groupe culturel et politique qui, par son action théâtrale, veut intervenir dans ce contexte et proposer des changements politiques.

De quelle nature sont les changements proposés par la Troupe ? Si une partie du crédo idéologique du Parminou se situe à l'enseigne de l'indépendance politique du Québec, un seul spectacle porte principalement sur l'illustration et la dénonciation de l'oppression nationale des québécoises et des québécois : *La grand'langue*. On parle bien sûr d'oppression nationale dans d'autres spectacles mais ce thème n'en constitue pas la trame principale.

Le discours principal du Parminou porte sur le capitalisme comme système économique et social d'oppression et sur les possibilités de lutte pour le changer. Au moins une douzaine de pièces-maison, de spectacles-commande et d'interventions traitent de ce sujet. On y explique le fonctionnement de l'économie capitaliste (*L'économie passe au cash*), les effets du système sur le comportement des gens (*L'argent ça fait-y vot'bonheur*, *Le monde c't un cirque*, *Toujours plus gros*, *La pauvreté n'existe plus*), la structure sociale et politique qui y correspond (*O travail, Faut qu'ça marche*, *Viens voir.. ça le fera pas mal*, *L'information c'est bête à dire*). On aborde aussi les possibilités de changer ce système-là et les moyens d'y parvenir (*Partez pas en peur*, *O travail*, *Bonne crise Lucien*, *Lue*, *Lucille et les autres*, *Mouvances*).

La production du Parminou est plus explicite dans son illustration du capitalisme et dans sa dénonciation que dans ses propositions de changement clairement exprimées. Bien sûr, chaque spectacle de dénonciation indique plus ou moins une orientation à ce changement. C'est le socialisme qu'on propose, un socialisme peu orthodoxe, plus humanitaire que structurellement défini, un [123] socialisme coopératif, "autogestif", où l'égalité de tous, hommes et femmes, peuples et nations, relève plus du bon vouloir de chacun que d'un système coercitif (la dictature du prolétariat).

Deux autres thèmes connaissent un traitement de faveur au Parminou : la lutte pour l'égalité des femmes et le soutien aux luttes populaires et syndicales. *Si j'en ai ma claqué... moi aussi*, *Un môman de congé*, *Ben voyons bébé*, *y a rien là*, *Moi c'est pas pareil*, *j'travaille*, *Pensions-y ben*, *Ca crève les yeux*, *ça crève le coeur*, abordent directement les problèmes reliés à la condition féminine, "la lutte contre le sexisme est présente dans toutes nos productions." ¹⁷⁹ Quant au soutien aux luttes syndicales et populaires, il constitue le sujet essentiel des spectacles d'intervention : *L'hô-*

¹⁷⁹ Tremblay, O., "Le Parminou : plus qu'un théâtre, un mode de vie", *La gazette des femmes*, VI, 1, Mai-juin 1984, p. 10.

pital ça me garde-malade !, On s'laisse-tu remplir ?, Bonne crise Lucien, Luc, Lucille et les autres, Le milithon, On est en beau fusil, J'en pneu plus, j'suis crevé, La loi 40 faut pas 40.

Plutôt que de rêver du "grand soir", le Parminou semble donc vouloir agir sur le terrain même du capitalisme, là où des réformes ou des gains politiques apparaissent possibles : arracher des droits, établir des mesures en elles-mêmes socialistes par le regroupement et la lutte des classes opprimées. L'analyse plus détaillée de quelques spectacles nous permettra de saisir l'évolution de cette pensée politique.

II. Les liens du Parminou avec le public

[Retour à la table des matières](#)

Le Théâtre Parminou a connu un développement qui en a fait la principale troupe de tournée au Québec grâce à la façon qu'il a eu de réaliser sa liaison aux masses populaires, liaison que d'autres troupes n'ont pas toujours su faire avec autant d'"opportunisme", diront certains, d'"écoute attentive (les masses", diront les autres.

Le choix du public était déjà fixé lors de la création de la Troupe : on est à la recherche d'un public populaire ; on veut travailler avec les organismes populaires en vue d'un changement. C'est donc la même clientèle que visent les organisations populaires et le Théâtre Parminou. Le problème demeure : comment la rejoindre ?

La décentralisation

La première tentative dans ce sens fut "géographique", comme nous l'avons déjà souligné. Faire du théâtre de tournée et s'installer en région manifestaient la volonté de démocratisation de la culture qui animait le Parminou. Mais le produit distribué au plus petit et ait plus éloigné des villages se devait d'être populaire. "Cette façon de vouloir rejoindre le public et tous les publics partait à priori d'une volonté unilatérale de notre part. Nous travaillions à faire connaître un autre théâtre, à proposer

une nouvelle vision culturelle", ¹⁸⁰ tout comme le Théâtre Euh ! à ses débuts. ¹⁸¹ Au niveau de la production, cela se [124] traduisait par la création de spectacles-maison, c'est-à-dire de créations collectives dont la thématique était choisie par la Troupe. Les thèmes ramenaient souvent à des questionnements théoriques théâtralisés dans des situations quotidiennes.

Le théâtre-commande

"C'est justement cette obligation de concrétiser continuellement notre pensée à cause de notre fonction théâtrale et de la confronter régulièrement à un public qui a beaucoup orienté notre démarche ultérieure et nous a conduits au théâtre-commande. Nous pouvions désormais collaborer avec le milieu dans lequel s'inscrivait ce public, bien au-delà du moment de la représentation théâtrale." ¹⁸² À la différence du spectacle-maison, la thématique provient du milieu (lui commande le spectacle, thématique déjà inscrite au cœur même des préoccupations du milieu commandeur qui choisit le médium théâtral comme outil d'animation. De ce fait, le spectacle-commande traite souvent de préoccupations ponctuelles et vise un effet immédiat. Fait intéressant à souligner, si dans ses trois premières années d'existence le Théâtre Parminou ne produit que des spectacles-maison (six au total si on exclut le théâtre pour enfants), en 1977 la Troupe répond à une première commande d'un organisme de la région des Bois-Francs, le Rallye Tiers-Monde, avec le spectacle *Faut qu'ça marche*, en plus de produire son spectacle-maison *Partez pas en peur*. Ces deux modes de production vont se poursuivre en parallèle pendant deux ans, jusqu'en 1980, année où la Coopérative des travailleuses et des travailleurs en théâtre des Bois-Francs ne produit que des spectacles-commande, cinq en tout, pour des organismes cette fois dont l'action dépasse le niveau régional (le ministère des Affaires culturelles, l'Union des producteurs agricoles de Sherbrooke, le Carrefour Tiers-Monde de Québec, le mouvement québécois pour combattre le racisme et finalement une

¹⁸⁰ Collectif (Le Théâtre Parminou), *Le théâtre d'intervention, une alternative culturelle*, Photocopie, p. 2.

¹⁸¹ Voir sur le sujet l'excellent mai de G. Sigouin, *Théâtre en lutte : le Théâtre Euh !*, Montréal, VLB éditeur, 1982, 303 p.

¹⁸² Collectif (Le Théâtre Parminou), op. cit., p. 2.

coalition syndicale formée de la CSN, de la CEQ, du SPGQ et de la FQII). Complètement absorbé par ce type de création, il faudra attendre l'automne 1984 avant que le Parminou ne produise un nouveau spectacle-maison, *Mouvance ou le cirque de l'impossible Amérique*, si l'on fait exception de *Portrait-robot* et de *Ya d'la paix sur la planche* que la Troupe qualifie de théâtre-commandite (cf. le tableau en annexe 1).

Le théâtre commandite se situe quelque part entre le théâtre-commande et le spectacle-maison. Si les thèmes et les objectifs du spectacle sont choisis par la Troupe, celle-ci cherchera un organisme susceptible de partager les préoccupations socio-politiques développées dans la pièce et qui acceptera de financer la production et d'en faire la promotion avec le Parminou.

Le théâtre-commande a permis au Parminou 1) de diffuser le théâtre dans tir) réseau non-traditionnel ; 2) d'aborder des thèmes directement reliés à des stratégies de conscientisation sociale concertées par des organismes régionaux (U.P.A. de l'Estrie avec *On l'aime ferme.. mais ça prend du foin*) ou même nationaux (la C.S.N. avec *Bonne crise Lucien, Luc, Lucille et les autres*) ; 3) d'être [125] parfois l'occasion d'une collaboration entre différents groupes aux objectifs semblables ; 4) d'aller chercher, ce qui est non négligeable, une part importante de financement auprès d'organismes qui ont certains moyens financiers. En 1979, les revenus provenant du théâtre-commande représentaient 23,6% du budget de la Troupe. ¹⁸³

Le théâtre-commande fait l'objet périodiquement d'une remise en question sous prétexte que l'autonomie de la troupe créatrice peut être abandonnée au profit des stratégies d'action des organismes et de l'intérêt commercial. La question vaut la peine qu'on s'y arrête quand elle vient d'intervenantes et d'intervenants du milieu théâtral préoccupés de maintenir une certaine distance critique face à l'organisme commandeur tout en visant la meilleure liaison possible entre l'art et la vie sociale, quand elle n'apparaît pas camoufler le refus de lier l'art, la création culturelle aux forces de changement social.

Le Parminou a résolu le problème de deux façons : 1) en gardant son autonomie entière vis-à-vis l'organisme, vivant la création du spectacle comme une collaboration ponctuelle à la stratégie de l'organisme à laquelle la Troupe adhère ; 2) en développant une méthode de création où la négociation entre la Troupe et l'organisme inter-

¹⁸³ Dansereau, A. et Masson, Y, *Cinq collectifs de création théâtrale au Québec*, thèse de maîtrise, Université de Sherbrooke, 1980, photocopie, p. 255.

vient à différentes étapes (identification des objectifs, choix du thème, élaboration des canevas). La Troupe a refusé plusieurs demandes dans le passé parce qu'elle n'était pas en accord avec les objectifs poursuivis par les groupes ou parce que des conditions exigées au contrat entraient en contradiction avec certains de ses objectifs. A titre d'exemples, le Théâtre Parminou n'a pas accepté de remplir une commande du Comité de condition féminine du Parti libéral du Québec, une autre de la Fédération des Caisses populaires Desjardins. Il a annulé une tournée canadienne avec la version anglaise de *Ben voyons bébé... y'a rien là* parce que le circuit comportait une représentation en anglais à Hull et que la Coopérative a comme principe de ne jouer qu'en français au Québec. "Loin de freiner notre recherche théâtrale et de censurer notre pensée politique, le théâtre-commande nous permet d'innover sur le plan formel, de prendre conscience de problématiques sociales passées ou présentes que nous n'aurions peut-être jamais soupçonnées et d'appartenir à ce grand mouvement populaire de solidarité. C'est un théâtre de la complicité." 184

Le spectacle-intervention

D'une durée assez courte, cette formule théâtrale intègre un spectacle, le jeu dramatique à un événement spécifique tel un colloque, un stage de formation, un congrès, etc. Le spectacle devient moins important en lui-même que l'événement qu'il crée. Le Théâtre se présente comme élément moteur de l'événement ; il se place volontiers à son service. Voici comment un organisme commandeur évalue ce type d'intervention théâtrale :

"Une contribution originale à ces journées de réflexion avait été sollicitée auprès de la coopérative des travailleuses et des travailleurs de théâtre des [126] Bois-Francs, connue davantage sous le nom de "Théâtre Parminou". En effet, à la demande du comité organisateur, les professionnelles et les professionnels de cette Troupe ont assumé des interventions du type "catalyseur" au moment des ateliers et des interventions du type "cristalliseur" au

184 Collectif (Le Théâtre Parminou), op. cit., p. 4.

moment de la dernière plénière avec la présentation du spectacle *La filière E.,P.*" 185

Théâtre "pauvre" sur le plan scénographique, le spectacle-intervention repose essentiellement sur le jeu de l'actrice et de l'acteur. Il vise principalement à impliquer le public à l'enjeu proposé afin qu'il s'en sente le principal protagoniste. À la limite, ce type d'intervention théâtrale peut abolir presque totalement la notion de spectacle. C'est à peu près ce qui arrive lors de journées-intervention, formule comparable en plusieurs points au "théâtre invisible" d'Augusto Boal. La différence entre le théâtre invisible et la journée-intervention, c'est que, chez Boal, "les auteurs ne doivent pas s'avouer tels. voilà le caractère invisible de cette forme de théâtre. C'est précisément ce qui permet au spectateur d'agir librement et totalement, comme s'il vivait une situation réelle, ce dont en fait il s'agit bien". 186 Au Parminou, le rituel théâtral n'est pas totalement disparu : les participantes et les participants sont conscientes, conscients que ce sont des personnages fictifs qui entrent en interaction avec elles, avec eux. Mais l'action de la pièce est réelle : c'est l'événement, le colloque, les débats, que toutes et tous, ensemble, sont en train de vivre.

Les méthodes de création et les formes populaires

Quelle que soit la formule de production qui se présente, les méthodes de création du Parminou se rejoignent sous le dénominateur commun suivant : la base de la dramaturgie au Parminou, c'est le rapport de l'artiste avec son auditoire. La création collective a amené la Troupe à formuler une méthode impliquant des personnes extérieures à la Troupe et indirectement à intégrer le public à la genèse du spectacle. Lors des créations, des ateliers (interviews, échanges, "théâtre-forum", jeux dramatiques) sont organisés avec des personnes-ressources susceptibles d'alimenter le spectacle de leurs expériences vécues. Le Parminou travaillant essentiellement par

185 Rapport du colloque sur l'éducation populaire, Manoir Montmorency, 24-25 novembre 1983, p. 40.

186 Boal, A., *Théâtre de l'opprimé*, Paris, Maspéro, 1980, p. 40.

improvisations, celles-ci sont déterminées par les consignes de ces personnes-ressources et réajustées par leurs commentaires. Ainsi, cette collaboration permet de nourrir l'équipe de production d'une banque de situations de la question à traiter.

Ce mode de production inspire aussi les choix formels au Parminou. Grâce au travail en ateliers avec les gens extérieurs à la Troupe, le Parminou a appris à déceler, à la façon dont les gens abstraient leur réalité lorsqu'ils la jouent ou la racontent, les sources mêmes d'un imaginaire populaire. C'est un théâtre "auto-actif" dans le sens où il crée les spectacles à partir du public auquel il s'adresse et lui retourne une réflexion dans un rapport de va-et-vient. Les discussions après le spectacle viennent jouer le même effet et orientent les réajustements post-crédation.

[127]

Au début des années 70 où proliférait ce qu'aujourd'hui on appelle le "théâtre à pancartes", le théâtre d'intervention visait surtout la "rééducation" des masses en substituant au théâtre une information rehaussée de quelques effets scéniques. En se développant, le théâtre politique a travaillé à trouver ses propres formes à même son contenu. De par sa fonction, le théâtre d'intervention est donc nécessairement distancié. Il veut rendre "étrangère" la réalité aliénante qu'autrement on accepte. Il ne reproduit pas la réalité telle quelle sur scène mais la renforce par des formes extrêmes (grotesque, caricature, clowns, etc...) afin de rendre visibles les mécanismes qui la sous-tendent, afin de "montrer le monde de telle manière que l'homme puisse le maîtriser." ¹⁸⁷ Le public a la possibilité de conserver une lucidité face au jeu théâtral et de choisir ou non d'embarquer dans la démarche dramatisée que le spectacle lui propose. On s'adresse davantage à sa conscience qu'à ses convictions et c'est l'ébranlement qui est recherché comme effet politique. La solution utopique n'est plus donnée à voir mais donnée à faire. Voilà le nouveau rôle que le théâtre d'intervention se donne : non pas servir la (ou une) politique mais plutôt enrichir la réflexion politique.

¹⁸⁷ Brecht, B., *Écrits sur le théâtre*, Paris, l'Arche, tome 1, 1972, p. 255.

III. Un théâtre politique indépendant des organisations politiques marxistes-léninistes

[Retour à la table des matières](#)

Tout militant qu'il fut, comment le Théâtre Parminou a-t-il pu formuler son action en termes d'enrichissement de la réflexion politique plutôt qu'en termes de mise au service d'une politique ? Comment a-t-il pu éviter le piège de la "ligne juste" si souvent évoquée par d'autres collectifs de théâtre d'intervention de l'époque ?

"Pour nous, le but du théâtre est de montrer une ligne juste aux travailleurs." ¹⁸⁸

Comment a-t-il pu conserver son indépendance organisationnelle et politique face aux groupes marxistes-léninistes, si présents, si influents justement durant ces années 75-80 parmi les militantes et les militants des organisations populaires, des groupes culturels, particulièrement les groupes de Jeune Théâtre ? Qu'on se rappelle uniquement le schisme provoqué à l'A.Q.J.T. en décembre 1975 par la lecture du *Manifeste pour un théâtre au service du peuple* d'inspiration enluttienne ! ¹⁸⁹ Qu'on se rappelle également le Théâtre Euh !, le Théâtre à l'Ouvrage !, le Théâtre d'la Shop, le Théâtre du 1er Mai, les trois premiers sous l'influence idéologique d'En Lutte !, le dernier sous l'égide du PCO, avant que tous, collectifs théâtraux comme groupes politiques, ne se sabordent !

La réponse à ces questions semble résider dans la liaison que la Troupe avait réussi à tisser avec les masses populaires comme moyen de résister au dogmatisme qui caractérisait la propagande m-l du temps. Dans une entrevue qu'il accordait à Amie Dandurand et Yves Masson, le Parminou marque la [128] distance entre les groupes

¹⁸⁸ Collectif (Comité de rédaction de Stratégie), "Le Théâtre d'la Shop, entretien", *Stratégie*, 9, été 1974, p. 47.

¹⁸⁹ Collectif, *Manifeste pour un théâtre au service du peuple*, *Jeu*, 7, hiver 1978, p. 79 à 88.

politiques de gauche et lui, sans le dire expressément, tant sur le plan de "la ligne de niasse" que sur celui de l'objectif ultime, le socialisme.

"Nous ne voulons pas faire un théâtre dogmatique : nous croyons que le didactisme peut aller de pair avec le divertissement. (...) Nous avons toujours joué pour des publics populaires, pour des gens pas habitués au théâtre. Ça demeure l'essence de la Troupe de faire réfléchir par le rire. Nous nous sentons solidaires des luttes qui se mènent à travers le monde pour l'avancement de la justice sociale. En ne proposant jamais dans nos spectacles des changements que nous-mêmes ne serions pas capables d'appliquer dans notre quotidien, nous nous préservons de l'utopie. Nous n'avons pas la prétention de détenir la vérité ; par contre nous la recherchons et si nous nous entendons unanimement sur le mot socialisme par exemple, nous sommes en recherche collectivement sur les moyens à prendre pour y arriver." ¹⁹⁰

Tout en se réclamant du socialisme donc, la Troupe ne s'est pas placée sous la direction ni d'En Lutte, ni du PCO comme d'autres groupes de théâtre d'intervention l'ont fait. Le sectarisme des marxistes-léninistes orthodoxes a pu agir comme repoussoir pour les membres du Parminou. Tandis que la Gaboche, le Théâtre Euh !, le Tic Tac Boom, les Gens d'en bas et le Comité de direction de l'A.Q.J.T. quittaient l'Association, sous prétexte qu'elle était reconnue et soutenue financièrement par la bourgeoisie et que son action ne pouvait qu'être réformiste, le Parminou travaillait à sa reconstruction, jugeant le débat plus productif que la démission pour faire avancer les idées progressistes, même dans un regroupement composé d'une "majorité d'éléments petits-bourgeois libéraux." ¹⁹¹ : "Nous avons tenu à relever l'A.Q.J.T., menacée de mourir en raison de l'intervention de troupes qui se disaient plus à gauche que nous à ce moment-là, parce que nous croyions essentiel d'encourager une prise de conscience quant à la nécessité d'un théâtre social et politique." ¹⁹² Ce fait semble nous indiquer que la distance du Parminou vis-à-vis les m-l tient plus du refus de leurs lignes politiques que d'une volonté de rester libre, indépendant à tout prix de toute organisation politique. Cette hypothèse reste toutefois à vérifier. Cependant, dans l'entrevue précédemment citée, Jean-Léon Rondeau du Théâtre Parminou aborde le sujet de la façon suivante : "Par notre travail, nous voulions toucher la masse des gens, non une élite de gauche avancée. Nous ne nous sommes pas entendus

¹⁹⁰ Dandurand, A. et Masson, Y., op. cit., p. 78.

¹⁹¹ Collectif, *Manifeste pour un théâtre au service du peuple*, op. cit., p. 87.

¹⁹² Gruslin, A., *Dix ans de création collective : c'est singulier !*, op. cit., p. 117.

avec les organisations marxistes-léninistes dans le passé. Nous faisons un théâtre populaire et politique. Nous cherchons à avoir des idées de société, à faire un travail d'éducation et de sensibilisation par des moyens démocratiques." ¹⁹³

Avec le recul, cette attitude de prudence, cette autonomie du Parminou face aux groupes politiques m-l a contribué au maintien et au développement de ses liens avec un public populaire diversifié et grandissant, ce que les journaux *En Lutte!* et *La Forge*, ce que les troupes d'agit-prop qui leur étaient reliées [129] n'ont pu réaliser en raison d'un certain "style stéréotypé", en raison surtout d'erreurs d'analyses et de lignes politiques. Le Parminou a pu ainsi poursuivre son travail politique sur le terrain du culturel jusqu'à maintenant, fêtant ses onze ans de théâtre populaire.

Pour sa part, le Théâtre Euh!, "la première troupe québécoise vraiment populaire, c'est-à-dire engagée dans les combats des milieux populaires, spécialement ceux des ouvriers et des assistés sociaux", ¹⁹⁴ après cinq ans de travail où il fera figure de modèle pour maints collectifs de théâtre, "s'engage à corps perdu dans une re-traité idéologique et dans un militantisme plus ou moins clandestin" ¹⁹⁵ qui le mèneront dans un premier temps à se rallier totalement à la cause du groupe *En Lutte!* et à se présenter comme le porte-parole culturel du groupe marxiste-léniniste, et dans un deuxième temps, à trois ans d'intervalle, "à rompre avec son nom et son histoire" ¹⁹⁶ et à secondariser le travail théâtral pour augmenter la disponibilité et la mobilité de ses membres pour leur travail politique au sein d'*En Lutte!*. Le Théâtre du 1er Mai connaîtra un sort identique : rallié au Parti Communiste Ouvrier, il sera rattaché à la structure d'agitation-propagande de ce dernier, comme organe d'agit-prop du Parti. En définitive, ces ralliements signifient dans la pratique la dissolution des troupes, les comédiennes et les comédiens étant totalement absorbés dans des tâches plus "révolutionnaires" de diffusion de journaux et d'encadrement des travailleuses et des travailleurs dans l'organisation d'"avant-garde", le travail culturel étant par ailleurs jugé plus que secondaire dans la conjoncture, pour ne pas dire inutile et non avvenu. Finalement, que ces troupes se soient associées à une organisation politique, le problème ne réside pas là ; ce qui faisait problème, à notre sens, c'est la

¹⁹³ *Ibid.*, p. 119.

¹⁹⁴ Sigouin, G., *Théâtre Euh : théâtre en lutte*, op. cit., p. 155.

¹⁹⁵ *Ibid.*, p. 147.

¹⁹⁶ *Ibid.*, p. 155.

ligne politique même de ces organisations sur la question de la fonction de l'art dans le processus de transformation de la société.

Le Théâtre Parminou n'a pas endossé cette ligne politique à l'époque. Était-il pour autant moins "révolutionnaire" ? Nous n'entrons pas ici dans une évaluation, ni quantitative, ni qualitative, en vue de déterminer à qui épingler la médaille "rouge" ! Soulignons simplement, sans que notre intention soit d'établir de comparaisons, que le "révolutionnarisme", artistique ou autre, ne se mesure pas uniquement sur les déclarations de principes mais aussi sur la production et le mode de fonctionnement d'un groupe. Sur ce dernier point, celui du Parminou nous semble la concrétisation des idées politiques de la Troupe concernant l'organisation du travail, préfigurant "now" le "paradise" futur...

IV. L'autogestion : reflet organisationnel de l'idéologie de la Troupe.

[Retour à la table des matières](#)

Le refus de la structure hiérarchique du théâtre institutionnel a conduit le Théâtre Parminou à inventer une formule de direction et de gestion qui soit efficace et démocratique. L'objectif, "c'était de faire le théâtre qu'on avait envie de faire, c'était de prendre en main notre métier. On ne parlait pas encore d'autogestion [130] à ce moment-là, mais on ne voulait pas que notre métier nous soit imposé par d'autres." ¹⁹⁷ C'est la volonté de fonctionner collectivement, comme pour la création, qui a fait en sorte que l'autogestion s'est d'elle-même imposée comme mode de fonctionnement au Parminou, selon une structure égalitaire. Mais les règles de fonctionnement n'ont pas été fixées une fois pour toutes. "On a changé d'organigramme presque chaque année et on a toujours mis beaucoup d'énergie à analyser les dynamiques puis à se demander ce qu'il faut comme structure." ¹⁹⁸

Dans la pratique, cela signifie que les orientations de la Troupe et les tâches à réaliser sont établies en assemblées générales de tous les membres du groupe ; les

¹⁹⁷ Gauvin, L., op. cit., p. 148.

¹⁹⁸ Ibid., p. 149.

stagiaires ont droit de parole mais ne peuvent voter. Ensuite, le travail est effectué par quatre équipes : deux qui créent et jouent les spectacles, une (lui voit à la promotion et à l'organisation technique des spectacles créés par les deux autres et une dernière qui s'occupe du roulement (secrétariat, comptabilité, demandes de subvention, entretien du matériel, etc...). "On essaie d'avoir dans chaque équipe une dynamique la plus autogérée possible. Chaque équipe délègue des membres dans quatre comités : artistique, matériel, des activités et de la continuité. (...) Ainsi, une équipe recommande, puis un comité propose et finalement l'assemblée vote et dispose (elle se réunit une fois par mois)." ¹⁹⁹

Les salaires et les avantages sociaux attachés au travail reflètent également les changements sociaux que propose le Parminou. Les salaires sont égaux pour tous, que la personne soit comédienne ou comédien, secrétaire, décoratrice ou décorateur, préposé(e) à la promotion, etc... ce qui est bien différent du "star-system" à la base de la rémunération en vigueur dans le milieu théâtral ! ²⁰⁰ Autre point de démarcation entre les membres et les stagiaires de la Coopérative des travailleuses et des travailleurs de théâtre des Bois-Francis et le milieu : elles et ils sont assurés d'un salaire cinquante-deux semaines par an, les plaçant ainsi parmi le deuxième quart des actrices et des acteurs les mieux payés au Québec si l'on ne tient compte que des revenus provenant de la scène, à l'exclusion de ceux obtenus en faisant du cinéma, de la télévision, des commerciaux ou de la post-synchronisation. ²⁰¹

Ces salaires sont majorés selon le nombre de personnes à la charge de la travailleuse ou du travailleur, jusqu'à 170% du salaire de base, façon de reconnaître concrètement que le soin des enfants (ou d'une personne inapte au travail) est une responsabilité sociale. Par contre, la conjointe ou le conjoint n'est pas considéré comme personne à charge, la responsabilité sociale consistant à fournir à toutes et à tous la possibilité de travailler. Les frais de santé non couverts par l'assurance-santé gouvernementale, ceux encourus pour la pratique de sports, ceux relatifs au développement culturel, les frais de vêtements de travail et de représentation sont assumés collectivement par la Troupe. "Le congé de maladie est illimité. Si quelqu'un

¹⁹⁹ Ibid., p. 150.

²⁰⁰ Voir à ce sujet l'article de Lapierre, L. et Lagueux D., "Le jeu et les hasards... la fortune et les nécessités", *Jeu*, 33, p. 107-130.

²⁰¹ Voir le tableau de l'article de Lapierre L. et Lagueux D. précédemment cité, à la page 110. Le salaire au Parminou se situe autour de \$12,000.00 par an.

est malade 6 ans, il sera payé 6 ans. La sécurité d'emploi est totale." ²⁰² Pour vivre les convictions exprimées sur scène concernant les problèmes attachés à la condition féminine, "les mères ont [131] de 6 à 9 mois de congé de maternité, les pères de 4 à 6 mois ; (...) les postes officiellement de direction sont tenus par des femmes, afin de rétablir l'équilibre Inexistant dans la société." ²⁰³

Toutes et tous bénéficient de six semaines de vacances annuellement et de trois semaines de perfectionnement. Aux sept ans, chacune, chacun a droit à un congé sabbatique. Quarante semaines de quarante-cinq à cinquante heures en moyenne sont consacrées par année au travail spécifique des équipes. À première vue, la semaine de travail peut sembler extrêmement lourde ! Il ne faut toutefois pas oublier que les travailleuses et les travailleurs de la Coopérative de théâtre sont et productrices, producteurs, et gestionnaires. Fil second lieu, le temps passé à oeuvrer dans une organisation populaire dont le Parminou est membre ou avec laquelle il collabore, la participation à un colloque, etc... sont reconnus comme temps travaillé. Ce fait est de nature à ramener la semaine de travail au Parminou à des proportions comparables à celles de la moyenne des travailleuses et des travailleurs, compte tenu du fait que plusieurs d'entre elles et d'entre eux militent soit dans une organisation populaire (coopérative alimentaire, garderie, comité d'école, comité de quartier, etc...), soit dans un syndicat et que ce temps n'est pas socialement considéré comme du temps travaillé. Finalement, les trois semaines qui restent vont à l'administration communautaire de la Troupe (évaluation, planification, etc...).

On peut donc voir, même au niveau de l'organisation, du fonctionnement, de la gestion et de l'administration, l'importance de la dimension collective dans le travail au Parminou. La création collective, "c'est un groupe qui doit arriver ensemble à un produit collectif. On est parti de là. (...). On s'est aperçu ensuite qu'on voulait fonctionner à tous les niveaux comme on fonctionnait en création collective. On appelle ça de l'autogestion. On ne pouvait pas vouloir changer la société par le théâtre et avoir un mode de fonctionnement "straight"." ²⁰⁴ Le mode de fonctionnement au Parminou est aussi important à connaître que le contenu de ses spectacles pour bien saisir la nature des changements sociaux que le collectif de théâtre propose.

²⁰² Gauvin, L., op. cit., p. 153.

²⁰³ Tremblay, O., op. cit., p. 11.

²⁰⁴ Gauvin, L., op. cit., p. 155.

Pour parvenir à offrir à ses membres des conditions de travail viables, et par certains aspects enviables, la Coopérative compte sur un financement assuré de trois façons : 1) les subventions pour une proportion d'environ 35% du budget ; ²⁰⁵ 2) les revenus des commandes pour 25% ; 3) les recettes de la vente des spectacles représentent la presque totalité du 40% qui reste. Cette diversité de revenus garantit en quelque sorte la stabilité de la Troupe. Avec le temps, le Parminou est arrivé à prévoir exactement le temps nécessaire pour la recherche, les improvisations, l'écriture du canevas, le montage et les répétitions. De ce fait, les coûts de création peuvent être évalués avec assez de précision. (cf. annexe III).

En est-il de même de la composition de l'équipe ? Malgré la garantie de revenu, la sécurité d'emploi, les avantages sociaux, malgré la garantie pour la comédienne [132] ou le comédien de jouer deux ou trois spectacles, au moins une centaine de fois durant l'année (ce qui est loin de l'être pour la ou le pigiste), il y a un roulement relatif des effectifs au sein du groupe. (cf. annexe II). Même si ce va et vient n'est pas plus significatif au Parminou que dans d'autres troupes et bien que le noyau de permanentes et de permanents tende à se stabiliser depuis quatre ou cinq ails, cette situation peut s'expliquer par les remises en question du théâtre politique et du fonctionnement coopératif dont le Parminou est l'objet dans le milieu théâtral à l'heure actuelle. La légendaire liberté de la comédienne, du comédien est plus valorisée de nos jours que le collectif qui, lui, est vu comme une prison, tuant l'individu... Le théâtre politique pour sa part, après avoir été une mode pour plusieurs, connaît une certaine régression. Le milieu théâtral le boude, de plus en plus contre "le théâtre pour". ²⁰⁶ Repoussant l'opinion que "l'art doit contribuer à développer la connaissance humaine et à améliorer la structure de la société, on affirme que l'art est à lui-même sa propre fin ; en faire un moyen d'atteindre d'autres fins qui lui demeurent étrangères, fussent-elles des plus nobles, c'est amoindrir la valeur de l'oeuvre d'art." ²⁰⁷ Mais, comme ce sont les fondements mêmes de la Troupe, et que les orientations, bien qu'elles fassent régulièrement l'objet de discussions, sont maintenues à l'intérieur, "les nouveaux membres qui viennent en général se joindre à

²⁰⁵ Dandurand, A. et Masson Y., op. cit., p. 255.

²⁰⁶ Expression utilisée par maints intervenants lors du débat du 4 mars 1985 organisé dans le cadre d'Entrée-libre, théâtre, au Café La Chaconne, par Josette Féral et Michel Vaïs, intitulé : "Le théâtre engagé n'a pas lieu".

²⁰⁷ Plékhanov, G., *L'Art et la Vie sociale*. Paris, Éditions sociales, 1975, p. 7.

la Troupe le font à cause de ces orientations. C'est, d'ailleurs, ce qu'on leur demande." 208

En dernière analyse, si le Parminou réussit à tenir le coup, la création collective étant également en perte de vitesse, la conviction de la nécessité d'un théâtre politique populaire y est pour une grande part. Mais cette conviction est fortement appuyée par une méthode démocratique et efficace de gestion, pour l'autre part. Sans cette méthode, ce sont les problèmes administratifs et financiers qui risquent de faire éclater les groupes de Jeune Théâtre, les troupes de théâtre d'intervention toujours suspectes aux yeux des pouvoirs subventionneurs, privant ainsi comédiennes et comédiens de travail d'une part, de l'autre, spectatrices et spectateurs des classes populaires de "leur" théâtre.

208 Gruslin, A., op. cit., p. 118.

[133]

ANNEXE I

Évolution des différentes formules de production[Retour à la table des matières](#)

Année	Spectacles-maison (M)	Spectacles-Commande (C)	Spectacles-Commandite (CM)	Interventions (IC*) ou (IM**)	Bilan annuel
1974-75	1. Porte dans face. 2. La grand-langue. 3. Le monde c't'un cirque.				3M
1975-76	1. L'argent ça fait-y vot'bonheur.				1M
1976-77	1. Toujours plus gros.			1. La pauvreté n'existe plus	1M + 1 IM
1977-78	1. Partez pas en peur.	1. Faut que ça marche.			1M + 1C
1978-79	1. O travail	1. La faim justifie les moyens.		1. L'affaire est dans le sac. 2. J'en ai ma claqué...	1M + 1C + 2 IM
1979-80	1. L'information, c'est bête à dire	1. L'économie passe au cash. 2. Y a queq'chose qui cloche.		1. L'hôpital ça me garde-malade. 2. Un môman de congé. 3. On s'laisse-tu remplir ?	1M + 2C + 3 IC
1980-81		1. Ton histoire est une des pas pires. 2. Viens voir... ça te fera			5 C

		pas mal ! 3. On l'aime ferme... 4. Ben voyons bébé... 5. Mettez- vous dans ma peau.			
1981-82		1. Champlain 2. Bonne crise Lucien		1. Moi c'est pas pareil	2C + 1 IC
1982-83		1. Dernière France d'Amérique.		1. Le milithon 2. Là monocia- tion. 3. On est en beau fusil ! 4. J'en pneux plus.	1 C+ 4 IC
1983-84		1. Gibier de potence.	1. Portrait- robot 2. Y'a d'la paix	1. Je ne suis pas un mu- sée. 2. Pensions-y bien. 3. Là Filière E.P. 4. La loi 40 5. FPE	1C + 2CM + 5 IC
1984-85	1. Mouvances.	1. La roi de la place. 1 Ça va ger- mer.		1. Le petit Robert. 2. Ça crève le coeur.	1 M + 2 C + 1 C + 1 IM
Total	9	15	2	18	44

* IC : intervention-commande

** IM : intervention-maison

[135]

ANNEXE II

Les membres et les stagiaires au Parminou (1)[Retour à la table des matières](#)**A. Le roulement des effectifs**

Année	Arrivée	Départ	Secteur de travail J.T. - T.I. - H.T. - C.I. (3)
1974	5 (2)	0	
1975	7	2	1 J.T. - 1 T.I.
1976	1	2	2 J.T.
1977	2	3	3 J.T.
1978	3	2	1 J.T. - 1 T.I.
1979	6	3	2 J.T. - 1 H.T.
1980	2	3	1 J.T. - 1 H.T. - 1 C.I.
1981	2	2	1 J.T. - 1 H.T.
1982	2	0	
1983	1	1	1 C.I.
1984	0	2	1 J.T. - 1 T.I.
			12 J.T. - 3 T.I.
TOTAL	31 (2)	20	3 H.T. - 2 C.I.

- (1) Les données ne concernent que les membres et stagiaires qui ont travaillé aux créations et joué dans des spectacles.
- (2) Déduire que, des huit qui fondèrent le Parminou, cinq étaient à la création, et des dix-huit qui le composent aujourd'hui, onze sont sur les équipes de jeu.
- (3) J.T. : Jeune Théâtre, T.I. : Théâtre Institutionnel, H.T. : hors théâtre et C.I. : carrière inconnue

Le tableau ne nous permet malheureusement pas de voir que, des dix-huit qui sont entrés au Parminou avant 1979, trois seulement y sont toujours en 1985. Par contre, huit des treize qui sont arrivés à partir de 1979 y travaillent encore.

[136]

B. Les années de service

Nombre d'année(s)	Membres actuels	Membres anciens	Total
1	0	11	11
2	1	3	4
3	1	2	3
4	2	2	4
5	1	1	2
6	3	0	3
7	0	0	0
8	0	0	0
9	0	1	1
10	1	0	1
11	2	0	2
Total	11	20	31
Moyenne	6,2 ans	2,7 ans	3,6 ans

[137]

ANNEXE III
GRILLE DES COÛTS DE CRÉATION
 01-05-84 au 01-05-85

[Retour à la table des matières](#)

Spectacle sur commande

Durée	Semaines de travail	Coût
60	5	21,100
75	6	24,400
90	7	28,800

intervention sur commande

15	1	4,500
30	1.5	6,800
45	2.5	11,250

Ces montants représentent les coûts totaux de création. Rappelons que ces coûts sont partagés par la Coopérative et l'organisme demandeur selon les critères mentionnés précédemment. À titre d'exemple, voici le tableau des coûts à défrayer par l'organisme, selon les divers pourcentages.

Tableau des coûts selon le pourcentage

Durée	Coût total	55%	60%	65%	70%	75%
15	4,500	2,475	2,700	2,925	3,150	3,375
30	6,800	3,740	4,080	4,420	4,760	5,100
45	11,250	6,190	6,750	7,315	7,875	8,440
60	21,100	11,605	12,660	13,715	14,770	15,825
75	24,400	13,420	14,640	15,860	17,080	18,300
90	28,800	15,840	17,280	18,720	20,160	21,600

Mode de paiement

La partie des coûts assumés par l'organisme est payable comme suit :

- Le tiers à la signature de l'entente,
- Le tiers au milieu de la période de création,

[138]

- Le tiers lors de la première représentation.
-

[141]

L'avant-garde culturelle et littéraire
des années 70 au Québec.

Chapitre 7

"Théâtre des cuisines" et avant-garde théâtrale au Québec depuis 1960

par Claude Lizé

Il n'y a d'avant-garde que dans l'émergence spatio-temporelle mais tout ce qui émerge n'est pas d'avant-garde. Il faut le regard rétrospectif d'un temps du futur pour transformer ce qui n'est plus émergence mais reflux en avant-garde. Ainsi, les avant-gardes dont il est possible de parier sont mortes alors que celles qui sont vivantes se taisent désespérément. Leur seul avenir est dans la mort.

[Retour à la table des matières](#)

Le théâtre est l'un des derniers "genres", si le mot veut encore dire quelque chose, à s'être imposé au Québec comme forme majeure d'expression. Cela serait-il dû à une accélération de l'histoire nationale ou régionale (décidément, il n'est plus possible d'écrire sans dire quelque chose !) ? Toujours est-il que l'activité théâtrale semble liée à des moments de tension politique et sociale, ce qui en fait un lieu privilégié de la lecture d'une société. C'est ainsi que si 325 pièces de théâtre ont été créées au Québec entre 1606 et 1966, ²⁰⁹ on en dénombre 12 en 1919 après la guer-

²⁰⁹ D'après des statistiques compilées par R. Tembeck, *Rapport* (dactylographié) du *teach-in* sur la création et la recherche dans le théâtre québécois (tenu à l'Université Laval, le 12 avril 1969, sous les auspices de la Société artistique), p. 54.

re, 26 en 1932 après le Krach et 36 en 1963 et 1966 pendant la révolution tranquille et la poussée indépendantiste.

Les années soixante sont particulièrement intéressantes, non seulement par la multiplication du nombre des créations (en fait, entre 1966 et 1984, il y a peut-être eu autant de créations, y inclus les performances, qu'entre 1606 et 1966) mais aussi par la diversification des tendances et par l'explosion d'un certain nombre d'idées reçues. C'est ainsi qu'à partir de 1965, le Centre d'essai des auteurs dramatiques (C.E.A.D.) devient le lieu privilégié de l'expérimentation et que l'Association canadienne du théâtre amateur, qui devient l'Association québécoise du jeune théâtre (A.C.T.A., A.Q.J.T.) en 1972, regroupe à peu près tout ce qui se fait de recherche formelle et socio-politique.²¹⁰ C'est aussi à partir de 1972 que l'association se donne un journal "Jeune théâtre", qui fût ut] temps intégré à "Québec-presse", seul journal populaire de gauche à avoir vu le jour au Québec et à avoir tenu le coup pendant une période de temps significative.

[142]

On peut dire que les années 60 ont vu consacrer une notion qui était jusque là d'avant-garde (ou qui l'est devenue du fait de cette consécration), soit celle du théâtre québécois. Dès la fin de la décennie, ce théâtre s'est appareillé (scènes, troupes, journal, centre d'essai, association, maison d'édition, écoles, etc.) et par le fait même, légitimé dans le cadre de l'institution. Que recouvre la notion de théâtre québécois ? En 1978, le "Théâtre Euh !" dira que "pendant et après la vague théâtrale de l'élite française, le théâtre québécois (Gélinas, Dubé, Loranger, Tremblay) a décroché les schémas d'appréciation du public et lui a permis de s'agrandir et d'établir un divertissement collectif".²¹¹ Dès le début des années 70, le théâtre québécois se caractérisait par l'ouverture au social et au politique sur le plan des contenus, alors que sur le plan formel, on assistait à une remise en question des notions de langage dramatique, de scène, de troupe, de saison et de répertoire. Pensons aux Saltimbanques et à l'Égrégore, au Théâtre du même nom et au Grand Cirque Ordinaire. Pensons aussi à des auteurs comme Michel Tremblay et André Brassard, à

²¹⁰ Dans *Jeu*, 15, 1980.2, Lorraine Hébert définit ainsi l'A.C.T.A.-A.Q.J.T. : "un lieu de concoction des projets les plus avant-gardistes, voire les plus subversifs", p. 5.

²¹¹ Théâtre Euh!. "Théâtre québécois et... théâtre au Québec", *Jeu*, 7, hiver 1978, p. 53.

Robert Gurik et Jean Barbeau, pour ne nommer qu'eux. C'est ainsi que Laurent Mailhot peut dire à la fin des années 60 que "le nouveau théâtre québécois désoriente parce qu'il réoriente. Non pas dans une unique direction (ou dimension) : il se situe à la limite d'un langage et d'un non-langage, au centre d'un espace inaugural", ²¹² celui des années 70, serions-nous tenté de dire. Ce qui désoriente et réoriente, ce qui se situe à la limite du langage, ce qui inaugure, n'est-ce pas une certaine forme d'avant-garde ?

Pendant les années 60, l'émergence du théâtre québécois constitue donc un phénomène nouveau (au moins dans la conscience collective). On ne parle plus d'une branche secondaire de la dramaturgie française mais d'un théâtre neuf, en rupture avec la tradition. Il s'agit d'un *mouvement* dans le plein sens du germe, c'est-à-dire de quelque chose qui dépasse l'oeuvre individuelle. Enfin, ce *mouvement* se voit légitimer rapidement par le réseau des scènes, des médias, des écoles qui lui assure désormais une permanence trans-historique dans le contexte québécois. Cette nouvelle maturité donnera l'assurance nécessaire à la réappropriation du théâtre universel dans ce qu'on appelle maintenant des traductions (des adaptations) comme le *Macbeth* de Garneau.

Dans les années 70, il y aura éclatement, non pas du théâtre, ce qui s'est déjà produit, mais du théâtre québécois nouvellement institué ; il y aura remplacement d'une avant-garde par une multitude d'autres. On passe d'une avant-garde qui fait éclater à une avant-garde qui éclate. Le point d'ancrage des recherches d'expression n'est plus le nationalisme mais plutôt ce que nous appellerons les "groupes" d'appartenance sociale, politique, esthétique, etc. La prolifération du théâtre régional, des théâtres de quartiers, des théâtres de femmes, des théâtres de propagande, etc., ne peut s'expliquer hors de cette "mouvance" générale de l'éclatement. Dès lors, les querelles dégèneront en guerres pour s'assurer le monopole de la "ligne juste". Qui est d'avant-garde, qui est réactionnaire ? Se poser cette question, c'est retomber dans un débat dont on ne fait maintenant (lue percevoir non seulement la futilité mais aussi la stérilité.

[143]

²¹² Mailhot, L., "Orientations récentes du théâtre québécois", in *Archives des lettres canadiennes*, "Le théâtre canadien-français", tome V, Montréal, Fidès, 1976, p. 340.

Le moment le plus fort et le plus symptomatique de tout ce débat se joua à l'occasion du 18^e congrès de l'Association québécoise du jeune théâtre. Le 5 décembre 1975, quatre troupes d'agit-prop. (*La Gaboche*, *Le Théâtre Euh!*, *le Tic Tac Boum*, *Les Gens d'en bas*) donnent lecture du *Manifeste pour un théâtre au service du peuple*. Ce manifeste est alors endossé par le conseil d'administration de l'A.Q.J.T., composé en majorité d'éléments issus de ces troupes et ayant démissionné deux mois plus tôt de leurs fonctions au C.A.. Trois autres troupes d'agit-prop, vont immédiatement quitter l'A.Q.J.T. (*le Théâtre en Vrac*, *le Théâtre Communautaire* et *le Théâtre des Cuisines*). Ces dernières ne signeront cependant pas le manifeste pour des raisons diverses (certaines personnes évoqueront le ton trop doctrinal du manifeste). D'où vient cette scission ? Elle vient surtout de ce que l'A.Q.J.T. rassemble des troupes aux allégeances politiques, esthétiques et sociales très diverses et parfois même contradictoires. L'éclatement vient de ce qu'un certain nombre d'entre ces troupes ne souffrent plus la discussion et la remise en question. D'autres se révèlent impatientes dans ce qui est pourtant l'une de leurs tâches fondamentales, soit l'éducation populaire. Cet éclatement va précipiter le mouvement de l'autonomisation et de la parcellisation du théâtre québécois. Si l'homogénéité sociale du Québec est révolue depuis la révolution tranquille, les certitudes esthétiques et politiques le seront aussi dans le domaine du théâtre, même si tardivement. Maintenant, les positions diverses auront le mérite d'être plus claires.

C'est ainsi que dans *Jeu*, en 1979, on pose ce constat qui nous amène à l'orée des années 1980 : 'Nous en arrivons à penser que le choix du médium théâtre comporte certaines contraintes qu'il ne faut pas négliger. Une ligne politique est sous-tendue par une analyse et participe d'un langage théorique. Mais le théâtre, langage polymorphe qui trouve sa signification dans le jeu du rapport entre les actions, les objets, les personnages, ne peut se satisfaire d'un discours linéaire, expression d'une théorie politique. Si l'on choisit de se servir du langage théâtral, il faut que la ligne politique puisse quitter son discours théorique linéaire pour s'accrocher au réel, acceptant ses contradictions, sa polysémie, dans une véritable praxis. Sinon le jeu, la scénographie, les objets, les accessoires, les images, ne signifient plus rien, et la théorie politique qu'on veut représenter en souffre autant que le théâtre". ²¹³

²¹³ Armstrong, L. et Mongeon, J., "Le théâtre et l'illusion militante". *Jeu*, 12, été 1979, p. 165.

Si, comme on le dit, l'avant-garde se définit toujours "a posteriori", nous pourrions avoir dans ce constat d'Armstrong et Mongeau, une clef nous permettant de jeter un regard rétrospectif sur les années 70. Cette époque ayant été largement dominée par l'émergence des groupes politiques et par la bataille de type hégémonique pour la légitimité du discours, le théâtre de femmes s'est inscrit très vite dans cette problématique. Cependant, il n'en a pas moins vite pris ses distances dès que les femmes ont compris qu'elles ne pourraient pas participer à la "joute oratoire" sans renoncer à leur propre discours. C'est maintenant à l'analyse de ce phénomène que j'aimerais m'attaquer. Pour ce faire, j'ai choisi de parler du "Théâtre des cuisines", du manifeste qu'il publiait [144] dès 1974, quelques mois après sa fondation, et de l'une de ses pièces, *Môman travaille pas, a trop d'ouvrage*.

Mais on ne peut ainsi isoler une troupe sans dire au préalable qu'elle s'inscrit dans un ensemble plus vaste qui lui donne en fait sa véritable dimension. À côté du "Théâtre des cuisines", il faut placer "La commune à Marie", l'"Organisation ô", le "Théâtre des confettis", la cellule féminine de l'"Eskabel", "Trois et sept le numéro magique huit", etc. Chacune de ces troupes a sa spécificité ; il s'agit d'un ensemble vivant, ouvert aux débats et surtout pas étranger à l'"autre" théâtre et à "ses" débats. Cet ensemble s'organise avec ses journaux et revues, ses maisons d'édition, ses librairies, ses scènes, etc. Sur ce plan, le théâtre des femmes refait le chemin déjà parcouru une décennie auparavant par le théâtre québécois, dans un contexte qui a cependant bien changé, quant au théâtre en tout cas (voir plus haut).

Il faut dire aussi que toutes ces troupes ne naissent pas de génération spontanée. Je ne ferai pas ici une histoire du féminisme (ce que je ne pourrais d'ailleurs pas faire) mais il faut au moins situer cette émergence dans ce contexte.

En effet, dans les années 60, des femmes s'organisent en groupes de pression pour faire face aux influences que les transformations sociales exercent sur elles. Par exemple, la Fédération des femmes du Québec, fondée en 1966, regroupe des femmes de carrière soit dans les professions libérales comme Thérèse Casgrain et Monique Bégin, soit dans l'action sociale et politique comme Colette Beauchamp et Simonne Chartrand. Les pressions de la F.F.Q. aboutiront à la commission Bird et au Conseil du Statut de la femme. En réaction aux réformistes, une organisation modérée verra le jour dans le milieu rural, en 1966 également, l'A.F.E.A.S.. Mais c'est entre 1969 et 1972 qu'on assistera à l'émergence d'un nouveau féminisme résultant de l'effet combiné de la récession économique, de l'investissement en nombre crois-

sant du marché du travail par les femmes, de la radicalisation idéologique des groupes de pression, de l'influence du M.L.F. américain et de la littérature féministe française. A cette époque, les féministes québécoises sont, pour la plupart, liées au mouvement national. Le nom même du Front de libération des femmes du Québec n'est pas sans rappeler le F.L.Q.. Elles sont aussi structurellement liées aux mouvements de gauche tels le R.I.N., le F.L.P., le P.S.Q., etc. Des documents comme le *Manifeste des Femmes québécoises* et le journal *Québécoises Debouttes!* traduisent bien leurs positions idéologiques. De 1972 à 1975, on assistera à l'élargissement des revendications et à la multiplication des groupes de femmes.²¹⁴ C'est dans cette dernière période qu'il faut situer le "Théâtre des cuisines".²¹⁵

Le "Théâtre des cuisines" a été fondé en décembre 1973 par une militante (Véronique O'Leary) du Centre des femmes (1972), lui-même issu du Front (le Libération des Femmes, l'un des premiers groupes québécois de femmes [145] (1970-1971). Le nom de la troupe a été choisi en réaction au nom d'une autre troupe de théâtre militant de l'époque : le "Théâtre d'la Shoppe". La première équipe est composée de six femmes "sans enfants, travailleuses ou chômeuses"²¹⁶ dont quatre ignorent à peu près tout du théâtre. Le 8 mars 1974, la troupe présente sa première pièce "Nous aurons les enfants que nous voulons". Tout de suite après, certaines femmes ayant réalisé leur objectif de présenter une pièce, retournent à leurs activités militantes et une autre troupe se forme, cette fois avec des "filles de théâtre et non des militantes".²¹⁷ Dès lors, des réticences du Centre des femmes se manifesteront, réticences qui disparaîtront avec la disparition même du Centre en 1975. Cependant, lors des représentations, le "Théâtre des cuisines" devait répondre aux nombreuses attaques en provenance de la gauche. Les attaques se sont faites particulièrement

²¹⁴ Voir à ce sujet : Centre de Formation populaire. *Le mouvement des femmes au Québec*, Montréal, mars 1981.

²¹⁵ C'est ainsi qu'à la fin des années 70, deux pièces de théâtre seront à la fois des constats du chemin parcouru par les femmes (et surtout du chemin encore à parcourir) et une espèce d'électrochoc social. Il s'agit de *La nef des sorcières* (1976) et de *Les fées ont soif* (1978). Ces deux pièces jouent, par rapport aux années 80, ce que les *Belles-soeurs* de Tremblay-Brassard a joué par rapport aux années 70.

²¹⁶ Théâtre des cuisines : *Môman travaille pas, a trop d'ouvrage*, "Manifeste du théâtre des cuisines", Montréal, éd. du Remue-ménage, 1976, p. 4.

²¹⁷ Théâtre des cuisines. "Justement ! Qui encore !" propos recueillis par Beauchamp H. et Renaud J., *Jeu*, 16, 1980.3, p. 99.

virulentes à l'occasion de la présentation de "Môman travaille pas, a trop d'ouvrage". En effet, les marxistes (du moins une certaine tradition de gauche, hégémonique durant les années 70 au Québec) ne s'intéressent guère aux rapports du travail ménager avec le capital. Seule l'analyse du travail "productif" compte (la problématique féminine n'est qu'une contradiction secondaire). Puisque cette pièce ne tenait pas la "ligne juste", les groupes de gauche d'abord gentils et paternalistes, sont devenus carrément pas gentils. C'est ainsi que ces derniers ont organisé un boycottage des spectacles du "théâtre des cuisines" auprès des groupes populaires, les seuls qui étaient susceptibles de les acheter.

En 1975, le "Théâtre des cuisines" devient membre de l'A.Q.J.T.. On voulait alors se rapprocher de groupes de théâtre politisés avec lesquels il serait possible d'échanger. Quelques mois plus tard, ces groupes quittaient avec fracas l'A.Q.J.T. et un certain nombre d'entre eux signaient le manifeste "Pour un théâtre au service du peuple". Le "Théâtre des cuisines" n'a pas signé ce manifeste à cause de son dogmatisme, mais a quand même démissionné de l'A.Q.J.T. parce qu'il n'y trouvait plus le lieu d'échange qu'il recherchait au départ.

Ces relations, pour le moins tendues avec les groupes de la gauche, a occasionné un essoufflement de deux ans pendant lesquels les membres se sont mis à l'étude du marxisme. Ils n'y ont pas trouvé LA réponse aux questions qu'ils se posaient et que pourtant les groupes de gauche y trouvaient. La rupture fut alors pleinement assumée même si fondamentalement le groupe se définit toujours comme d'inspiration marxiste.

Retenons deux éléments de ces quelques notes historiques : a) l'émergence du "Théâtre des cuisines" se fait dans le double contexte des développements du féminisme et de la constitution d'un discours hégémonique de gauche, b) les tensions entre les deux discours, le féministe et le marxiste, vont se résoudre dans l'autonomisation du premier par rapport au second (et dans l'atomisation du second).

[146]

À la fin des années 70, le discours marxiste s'atomise alors que le discours féministe s'organise. Cela ne résulte pas d'une concurrence des deux discours (l'histoire du "Théâtre des cuisines" montre que cette concurrence a joué, mais toujours au détriment du "Théâtre des cuisines") mais d'une conjoncture que nous n'analyse-

rons pas qui a permis au discours féministe de prendre l'ampleur que nous lui connaissons.

Voyons maintenant comment s'organisait le discours du "Théâtre des cuisines" à travers le manifeste qu'il publiait en 1974.

Ce manifeste se divise en six parties :

1. "L'historique du groupe" sur lequel je ne reviendrai pas ;
2. "Où on veut jouer" - le public visé est constitué de groupes populaires et en particulier des groupes de femmes ;
- le "Théâtre des cuisines" publie ses pièces et encourage toutes les femmes que cela intéresse à les jouer (sans frais, puisque ce qui compte, c'est de répandre ses idées) ;

3. "Ce qu'on a à dire"

Il s'agit de présenter la problématique de l'exploitation des femmes :

- a) dans leur corps de femme ;
- b) dans leur rôle de ménagère ;
- c) dans leur rôle de "travailleuse" à l'extérieur de la maison.

Cette dénonciation s'inscrit dans une double lutte

- a) lutte de classe ;
- b) lutte contre les hommes ;

4. "Pourquoi le théâtre"

- a) des raisons es-thétiques : elles aiment le théâtre ;
ce sont des professionnelles.
- b) des raisons politiques : le théâtre est un bon outil de propagande (féministe / marxiste).

Les deux pôles doivent s'équilibrer.

La question du public est importante :

- il faut aller le rejoindre là où il est ;
- il faut savoir adapter le spectacle au lieu mis à sa disposition ;

5. "Notre méthode de travail"

Choix d'un thème, improvisations, table ronde, lectures et rencontres, canevas, écriture collective du texte, répétitions et régie, représentation, discussions, modifications ;

6. "Nos relations dans le groupe"

- autocritique
- pas de "cher
- tentative d'éviter les rapports de compétition. ²¹⁸

[147]

Cette réduction schématique du manifeste du "Théâtre des cuisines" laisse voir la filiation de ce groupe avec les groupes de gauche et un certain nombre d'éléments de remise en question du théâtre "officiel". Le fait de renoncer aux droits d'auteur pour favoriser la diffusion des pièces, de dénoncer le lieu théâtral architectural en lui opposant les lieux "populaires", de rechercher l'audience d'un public jusque là exclu de la représentation, montre (parmi d'autres faits tout aussi significatifs) le potentiel rénovateur de ce travail théâtral. Si on ajoute à cela la réappropriation populaire du théâtre comme moyen d'expression (l'idée que tout le monde peut faire du théâtre est hautement subversive puisqu'elle remet en question la spécialisation de l'appareil théâtral) on a un tableau encore incomplet mais assez juste du discours manifestaire de la troupe. ²¹⁹

À ce niveau, le "Théâtre des cuisines" ne se démarque pas vraiment des troupes d'agit-prop, tant au niveau de la conception du théâtre qu'il véhicule que du caractère manifestaire de la dénonciation. La scission d'avec les groupes de gauche viendra du fait que cette dénonciation de l'exploitation des femmes ne sera pas dans la "jus-

²¹⁸ Théâtre des cuisines, *Manifeste*, publié dans *Jeu*, 7, hiver 1978, p. 69-78.

²¹⁹ Il faut cependant ajouter qu'il y a parfois une distance non négligeable entre la théorie et la pratique. C'est ainsi que le Centre des femmes s'est opposé à la spécialisation du "Théâtre des cuisines", et particulièrement à la professionnalisation de la troupe (re. la composition de la troupe).

te ligne" théorique. Or le "Théâtre des cuisines" a peu à faire avec la théorie. Ses préoccupations sont plutôt terre-à-terre.

Il suffit de voir la liste des pièces qu'il a créées :

Nous aurons les enfants que nous voulons

qui porte sur la contraception et l'avortement

(liberté et gratuité des services) ;

Môman travaille pas, a trop d'ouvrage

qui porte sur le travail ménager ;

As-tu vu ? Les maisons s'emportent

qui porte sur le travail à l'extérieur de la maison.

De plus, le "Théâtre des cuisines" est plus préoccupé à parler juste dans la cause des femmes, que juste par rapport à une "juste ligne". Si ces deux niveaux de discours ne sont pas contradictoires, la priorité qui est accordée au premier niveau demeure inacceptable pour les tenants du deuxième. À ce titre, le "Théâtre des cuisines" a connu une évolution qui est symptomatique du cours des choses, en tout cas en cette première moitié des années 80. Il ne s'est pas agi de répudier la gauche, mais plutôt une certaine forme hégémonique de discours. Il fallait un groupe de femmes fortement appuyé sur une évolution sociale (sinon une rupture sociale) pour mettre en échec presque subsidiairement un discours aussi fort que celui de la gauche des années 70. Ce rôle, le "Théâtre des cuisines" ne l'a pas recherché (il en a même souffert) il en a été comme "investi" par une conjoncture l'ayant désigné (parmi et avec d'autres groupes) [148] comme lieu de focalisation favorable à son expression. Encore une fois, je répète que je n'entrerai pas dans l'analyse de cette conjoncture, quoique cela dise bien l'urgence et le bien-fondé d'un tel travail.

Terminons notre tour d'horizon du discours du "Théâtre des cuisines" en disant quelques mots de *Môman travaille pas, a trop d'ouvrage*. Cela nous permettra de voir comment s'articule dans la pratique le discours manifestaire dont il vient d'être question.

La pièce raconte une tranche de vie dans la vie de Nicole (enseignante, ménagère, mariée), d'Yvette (ménagère, assistée sociale, séparée) et de Rita (ménagère, mariée). La pièce s'ouvre sur la "chanson" des trois ménagères qui raconte à la façon d'un chœur les vies à la fois différentes et semblables des trois protagonistes.

Suivent : la "chanson" de Nicole ;
 celle d'Yvette ;
 puis celle de Rita.

Dans chaque cas, on raconte, dans des scènes très vivantes, un "moment" de la vie quotidienne, symptomatique du genre de vie mené par les personnages. Une "complainte" collective des ménagères vient conclure les trois "chansons" individuelles.

Suivent : - la scène du minutage qui, sous la forme énumérative et suivant les heures de la journée, raconte la "course" des femmes contre la montre ;
 - la scène de la prise de conscience et de la révolte qui prendra la forme d'une grève.

Suivent : les scènes - à l'usine : désorganisation du travail "productif" à cause de l'arrêt du travail ménager ;
 - du boss et du premier ministre qui pactisent pour la réélection du premier ministre et le retour à l'ordre ;
 - du procès où les femmes seront condamnées à rentrer au travail" avec une augmentation de 5\$ par mois des allocations familiales.
 - Argument juridique : les femmes ne travaillant pas, elles ne peuvent se mettre en grève.

"Qu'est-ce qui arriverait dans l'histoire ? Les femmes rentreraient-elles chez elles ?" 220

- Suivent :
- deuxième scène de Nicole ;
 - deuxième scène d'Yvette ;
 - deuxième scène de Rita

où chacune essaie de prendre en main sa situation en se joignant à des groupes organisés ou en organisant.

Enfin, c'est l'épilogue sous forme de chanson. Il ne s'agit plus d'une complainte mais d'une chanson de combat.

[149]

On peut voir que la pièce s'organise comme un argument. Il s'agit d'une démonstration. Sur le plan formel, il y a manifestement recours à des formes quasi canoniques de scénarisation : pensons à l'utilisation qui est faite des "procédés" comme le chœur, comme la litanie et surtout comme le procès. L'utilisation de la complainte et de la chanson de combat n'est pas moins "normée" puisqu'elle est pratiquement omniprésente dans le théâtre dit de combat. Cette forme de théâtre en tarit que "forme" ne peut donc pas être dite d'avant-garde dans la mesure où le recours à la norme est pratiquement une contrainte dictée par l'efficacité recherchée : il faut être compris et il faut convaincre.

Cela nous rappelle, pour conclure, qu'une avant-garde n'est jamais "pure". Ce travail nous aura permis aussi de voir jusqu'à quel point la conjoncture est déterminante dans la constitution de l'avant-garde. Il nous aura permis de voir que l'institution (ici, l'institution théâtrale) constitue à la fois un repoussoir et un tremplin pour l'avant-garde. C'est contre l'institution qu'elle se constitue et grâce à elle. Le "Théâtre des cuisines" a-t-il été un théâtre d'avant-garde ? Cherchez la réponse, je ne vous la donnerai pas. "L'avant-garde, en tant que constat d'une situation, plateforme d'idées, jet d'hypothèses ou plus simplement programme de travail, se vérifie a posteriori".²²¹ or, je suis ici et maintenant, baignant dans la même conjoncture que celle du "Théâtre des cuisines", donc pas a posteriori".

²²¹ Cabanne, P. et Restany, P., *L'Avant-garde au XXe siècle*. Paris, éd. André Baland, 1969, p. 7.

C'est l'avenir de ces idées, de ces hypothèses, de ce programme de travail du "Théâtre des cuisines" qui en fera ou n'en fera pas une troupe qui aura été d'avant-garde. Et ici le temps des verbes n'est pas un simple jeu dans le temps.

[151]

L'avant-garde culturelle et littéraire
des années 70 au Québec.

Chapitre 8

Peindre à gauche

par Esther Trépanier

I. Les peintres montréalais et l'avant-garde politique des années '70

[Retour à la table des matières](#)

Quand Jacques Pelletier m'a proposé de faire ce texte sur "l'avant-garde" (sous-entendue : politisée) des années soixante-dix dans le champ de l'art, je n'étais pas d'un enthousiasme délirant ! D'une part, il me semblait qu'ayant déjà fait lors d'une exposition et de la rédaction d'un catalogue ²²² l'historique des groupes de producteurs visuels liés aux organisations de gauche entre 1975 et 1980 il n'y avait pas lieu de revenir là-dessus. J'avais alors, en les "institutionnalisant", réalisé le travail de deuil de certaines des pratiques de ma tendre jeunesse. La "commande" de Pelletier me ramenait à ce constat : devrais-je, jusqu'à ma retraite, parler des "excès" d'une jeunesse qui a eu le "tort" historique de se dérouler à une période où le dogmatisme de gauche sévissait d'une manière endémique ? On était plus aisément

²²² *Art/Société 1975-1980*, Québec, éditions Interventions et Musée du Québec, 1981. Voir en particulier la section "Pratiques artistiques d'opposition à Montréal, p. 11 à 37. Cette section a été rédigée par François Charbonneau, Marcel Saint-Pierre et Esther Trépanier et ce même si les éditions Interventions ont "oublié" de transcrire deux des trois noms !

"m.-l." que "jéciste" (jeunesse étudiante catholique) durant cette décennie où tous les apprentis-intellectuels des dites sciences humaines étaient peut-être bien les "enfants de Marx et de Coca-cola" mais plus encore ceux d'Althusser et de Mao Tsé-Toung.

Ce qui finalement a emporté mon adhésion à la rédaction de ce texte fut la façon même dont la commande était formulée. En effet après avoir étourdiment répondu que dans le champ de l'art la notion d'avant-garde ne saurait être confondue avec celle de politique, je me suis dit qu'il y avait pourtant là une vraie *Love Story*, c'est-à-dire, littéralement, une "histoire-d'amour-qui-finit-mal" et qui, de surcroît, se répète à intervalles réguliers depuis le XIXe siècle ! Cette histoire, c'est celle précisément d'artistes qui, non contents de "révolutionnariser" la peinture, voudraient aussi que leur pratique participe d'une révolution sociale. De cette volonté découlent les relations, souvent tumultueuses, entre artistes et partis de gauche (surtout communistes). Liaisons dangereuses s'il en fut, qui n'eurent pas comme seul cadre l'Europe puisque des artistes canadiens en ont aussi, à diverses époques et à une échelle moins spectaculaire, vécu les avatars ! C'est donc de ces avatars d'une rencontre conjoncturelle entre "avant-gardes" dont nous voulons traiter ici. celle des années '70.

[152]

Une première mise au point s'impose. Dans ce texte j'insisterai surtout sur le point de vue des producteurs visuels, c'est-à-dire de ceux qui avaient, avant d'être plus ou moins intégrés à des groupes politiques, une réelle pratique d'atelier laquelle se doublait souvent d'une pratique d'écriture critique sur leur travail pictural. On pense par exemple à des peintres comme Marcel Saint-Pierre et François Charron (considéré du point de vue de sa pratique picturale) ou encore Serge Bruneau. Il est évident que les collectifs qui ont travaillé pour les organisations politiques, populaires ou syndicales et dont nous avons fait l'historique dans le catalogue *Art/Société 1975-1980*, n'étaient pas composés que d'artistes. On y retrouvait aussi des gens d'origines diverses, photographes, étudiants qui, pour des raisons multiples dont la principale fut sans doute l'absence d'une expérience de praticien dans le champ de l'art proprement dit, étaient moins enclins à critiquer les "commandes" et les conceptions de l'art de ces organisations. C'est aussi, a fortiori, le cas des militants ou sympathisants envoyés par les organisations pour travailler avec ces collectifs. Je crois que leur position devait être particulièrement intenable puisqu'ils devaient

défendre une ligne politique qui, sur le plan de la culture, était rien moins que définie et surtout assez mécanique, et ce, devant des artistes et historiens d'art qui étaient plus que critiques vis-à-vis du réalisme socialiste "vraisemblable" et qui s'acharnaient à leur démontrer comment des iconographies répandues dans le mouvement, telle l'ouvrière écrasant la pieuvre de l'impérialisme américain, reprenaient les mêmes structures formelles et morales que celle de la Vierge écrasant le Serpent ou St-Georges terrassant le dragon !

Cependant, ces débats entre artistes et militants ne furent pas publics ; ils accompagnèrent une pratique "quotidienne" d'objets visuels produits pour les organisations de gauche. Il ne s'agit donc pas des débats qui firent les beaux jours de *Stratégie* et de *Champs d'application* et ce qui retiendra ici notre attention c'est la difficile position d'artistes qui tentèrent de concilier une recherche déjà entreprise dans le champ de "l'avant-garde artistique" avec une pratique dans celui, de plus en plus de "l'avant-garde politique".

II. Rappels

[Retour à la table des matières](#)

Depuis le XIXe siècle le développement de ce qu'on appelle les "avant-gardes" en peinture se caractérise par un rejet de ce qui constitua l'essence de l'académisme : représentation illusionniste sur une surface plane d'une nature idéalisée et d'un homme toujours plus beau, noble, dévoué et grand que nature. (Dans le cas de la femme cela varie ; mais la récente exposition Bouguereau nous aura donné un exemple d'une de ces variations : la mièvrerie érotisante). Rejetant ce type de peinture qui depuis des siècles répondait à la vision culturelle de l'aristocratie et qui, au XIXe siècle, était reprise sous un mode trivial par la bourgeoisie, les peintres modernes mirent de l'avant une peinture soi-disant dégagée des contraintes de la commande et du "goût bourgeois". Cette entreprise mettait de l'avant leur subjectivité et priorisait de plus en plus une [153] expérimentation formelle déconstruisant littéralement les codes formels de la vision perspectiviste tridimensionnelle issue de la Renaissance. On le sait, cela conduisit à l'abstraction et à une forme d'art que plusieurs, à

gauche comme à droite, décrièrent (et décrient encore) comme "élitiste", coupée du public etc.

Sans nier cette séparation, réelle, entre le large public et l'art d'avant-garde, sans prétendre par ailleurs que tous les artistes d'avant-garde furent des progressistes, bien au contraire, nous voudrions cependant rappeler que plusieurs d'entre eux se sont posés le problème de la transformation révolutionnaire du monde dans lequel ils vivaient ou, pour le moins, celui d'une transformation démocratique des rapports humains par l'intégration de leur art à la société.

Depuis ces néo-impressionnistes tels Paul Signac et Maximilien Luce qui, liés aux mouvements anarchistes du XIXe siècle, croyaient qu'un art nouveau allant à l'encontre du "mauvais goût bourgeois" ne pouvait qu'être révolutionnaire, en passant par les avant-gardes russes qui par leurs formes abstraites et dynamiques croyaient contribuer aux transformations révolutionnaires de la pensée, de l'esprit et des perceptions humaines, les exemples ne manquent pas de producteurs visuels qui tentèrent de soutenir la thèse que la révolution dans le champ de l'art n'est pas incompatible, mais participe au contraire de la révolution sociale. On pourrait même invoquer dans notre propre histoire des exemples tels Fritz Brandtner, peintre montréalais, homme de gauche, qui défendait dans les années trente la liberté de l'expérimentation artistique comme gage de la liberté humaine et qui, par le biais de l'École d'art pour enfants de milieux défavorisés qu'il mit sur pied avec Norman Bethune, tenta de donner aux enfants, par le biais de l'art, les moyens de transformer leur environnement. ²²³

Il est vrai par ailleurs que ce développement des avant-gardes artistiques a aussi généré un courant formaliste important, qu'on a qualifié à l'origine de "art pour l'art" et qui ne s'intéresse d'aucune manière à ce qui est extérieur au strict champ de l'art. Pour ce courant la seule révolution est celle qui débarrasse la pratique picturale de tout ce qui lui est "extérieur" (la narrativité, la représentation illusionniste

²²³ Sur Fritz Brandtner voir H. Duffy et F.K. Smith, *le Meilleur des mondes de Fritz Brandtner*, Kingston, Agnes Etherington Art Center, 1982. Sur la question des artistes progressistes québécois avant la guerre, on pourra aussi se référer à mon texte "Entre socialisme et modernisme : les peintres progressistes québécois dans les années trente et début quarante", in *le Droit de se taire, histoire des communistes au Québec*, Montréal, éditions Nouvelle Optique, 1985.

tridimensionnelle etc.) pour la rendre à la pureté de ses éléments spécifiques : couleurs, formes, planéité, etc. L'art ne peut donc être qu'abstrait et déductif. Ce formalisme trouva une de ses plus belles expressions dans l'art minimal américain et son critique le plus "pur" en la personne de Clement Greenberg.

Les organisations communistes eurent alors beau jeu de dénoncer ces défenseurs de "l'art pour l'art" coupés de toute réalité, producteurs d'une culture "d'élite" et liés à un réseau commercial fermé et sophistiqué. Elles ont malheureusement très vite empoisonné la question en adoptant comme "modèle" artistique un réalisme socialiste ²²⁴ qui, tant par ses procédés formels que par l'idéalisation de ses héros positifs, se rapprochait drôlement des principes de l'art [154] académique et plus particulièrement du néo-classicisme. Partant d'une compréhension le plus souvent mécanique et dogmatique de la culture, les partis communistes et, plus tard, les organisations marxistes-léninistes, mettront les producteurs visuels progressistes devant un choix assez limité. Devenir illustrateurs du réalisme socialiste et militants actifs au sein du parti ou séparer leur temps et leur personne en étant d'une part des sympathisants réalisant ponctuellement des affiches et des bannières pour l'organisation tout en conservant par ailleurs, une production individuelle, "critique", dans leur atelier. C'est en tout cas ce qu'ont vécu les artistes canadiens aussi bien dans les années trente que dans les années soixante-dix car il leur apparut très vite qu'ils ne pouvaient, au sein des organisations de gauche de type communiste, espérer révolutionner à la fois la peinture et la société.

²²⁴ On excusera le côté réducteur, voire même expéditif de cette section. Sur la question du réalisme socialiste, il est évident que je prends surtout en considération les positions les plus dogmatiques qui se sont exprimées sur le sujet sans entrer dans les positions plus nuancées et riches (celles de Brecht par exemple).

III. Québec : les "seventies"

[Retour à la table des matières](#)

La conjoncture des années soixante-dix au Québec est assez typique à cet égard. On assiste en effet à tout un travail de réflexion et de critique des avant-gardes du champ de l'art, travail qu'on tente de mener d'abord à l'intérieur de ce champ, à partir d'un point de vue marxiste ouvert et se voulant dialectique c'est-à-dire prenant en compte la spécificité de la pratique artistique et la nécessité de son intégration à des luttes plus larges. Interpellé cependant par le développement très rapide des organisations d'extrême-gauche et plus particulièrement m.-l. Les artistes qui défendaient ces positions vont très vite être confrontés non plus à l'hostilité de formalistes les trouvant par trop "bêtes et méchants" mais à celle de "comités centraux" ne comprenant pas qu'on refuse systématiquement de s'adonner à l'illustration d'une classe ouvrière aux bras musclés et au sourire "transporté d'espoir" sur les barricades.

a) D'Althusser à Mao, de Support/Surface à la "lutte idéologique" dans le champ de l'art.

Si les avant-gardes des années soixante-dix semblent au Québec être dominées par un formalisme héritier à la fois d'une tradition locale automatiste et néoplasticienne, et de l'abstraction américaine, il ne faut pas croire à l'inexistence d'une certaine figuration, non plus qu'à l'absence de toute opposition à ce que certains qualifiaient "d'académisme abstrait". Au contraire, la lecture des trois tomes de *Québec Underground 1962-1972* ²²⁵ montre bien la vitalité d'une opposition à la fois contre-culturelle et politisée dans les années soixante, de même qu'y est retracée l'origine d'une tendance "pop", critique et nationaliste (Ti-pop diraient certains "ex" de Parti pris) au sein des regroupements de graveurs (Graff, la Guilde graphi-

²²⁵ En collaboration, *Québec Underground 1962-1972*, Montréal, éditions médiart, tomes I, II, III, 1973.

que, etc.) qui se constituent dans la même décennie. Mais déjà s'annonçait au sein de Fusion *des arts* une tendance plus "théorique et politique", celle du groupe dit "esthétique et marxiste".

L'exposition *Québec '75* qui se tient au Musée d'Art Contemporain en octobre, permet à une opposition à nouvelle saveur politique de s'exprimer. On a [155] déjà, par le biais du texte de la conférence qu'y fait Marcel Saint-Pierre, *Défense et illustration de l'objet d'art* ²²⁶, une bonne idée des modèles théoriques auxquels vont s'alimenter les premiers représentants de cette nouvelle tendance artistique qui se veut politisée. Ce n'est en effet ni du nationalisme québécois, ni des positions de l'underground américain qu'on se réclame mais bien du marxisme structuraliste de l'école althusserienne, avec bien sûr Macherey, Badiou et *Tel Quel* en tête. Bref, ses fondements théoriques seront les mêmes que ceux d'un groupe de peintres français, *Support/Surface*, dont je reparlerai plus loin.

Dans son texte, Saint-Pierre défend bel et bien l'objet d'art mais il refuse par ailleurs l'autonomisation totale de la pratique artistique d'avant-garde et l'occultation/négation du réel et du social qui est le fait de la pratique moderniste et de l'idéologie de "l'art pour l'art". Il en appelle à la lutte idéologique dans le champ de l'art (niveau du discours et de la critique), mais aussi à la production d'objets (niveau de la pratique) dont l'effet de sens soit producteur de transformations du réel tout en informant sur son procès de production et ses propres déterminants. Bien que soulignant ainsi l'importance d'un travail formel critique, Saint-Pierre n'en dénonce pas moins le "matérialisme" d'un formalisme qui ne s'intéresserait qu'à la question du processus de production spécifique de l'objet ou ses éléments minimaux. Il défend néanmoins, utilisant en cela le modèle althusserien d'analyse des idéologies, l'autonomie relative et la spécificité de la pratique artistique. Ainsi, à la lecture du texte, on se demande comment concrètement pourrait se réaliser cette jonction entre une pratique spécifique, relativement autonome, et la formation sociale ; par quel moyen se crée cet effet de sens révolutionnaire ? Une fois l'artiste conscient que les matériaux qu'il transforme "ne sont pas seulement des matières on des élé-

²²⁶ Le texte de cette conférence est reproduit dans le catalogue *Art/Société 1975-1980*, *op. cit.*, p. 93-96.

ments de langage mais aussi des idéologies", ²²⁷ à quelle pratique, à la fois spécifique et politique, veut-on renvoyer l'artiste ?

On comprend en tout cas que ce n'est absolument pas à la réalisation d'oeuvres de type réaliste socialiste ! Au contraire, Saint-Pierre semblait prôner une démarche artistique qui idéalement intégrerait à la fois les données et la critique de l'histoire spécifique de son médium, celles plus personnelles et subjectives de "l'histoire" de l'artiste et enfin celles des contradictions de la période historique dans laquelle il vit. Un beau programme !

C'est en quelque sorte autour de ce programme pour une pratique artistique progressiste que se regroupe le collectif qui sera connu plus tard comme le *Groupe 1er mai*. Ceux qui au sein de ce groupe avaient depuis longtemps une pratique de peintre, comme Ronald Richard et Marcel Saint-Pierre, étaient au départ assez proches du groupe français *Support/Surface* dont l'une des caractéristiques idéologiques était de se réclamer du matérialisme marxiste et de la pensée Mao-Tsé-Toung pour justifier une pratique artistique qui, à travers une déconstruction formaliste des procédés traditionnels de la peinture, prétendait mettre en scène une critique de soit histoire tout en donnant à voir l'histoire [156] des pulsions du producteur et, par le biais de la place du sujet-peintre dans l'histoire, mettre en procès l'histoire elle-même. ²²⁸ Bien que critiques quant à ce dernier aspect, les artistes à l'intérieur du *Groupe 1er mai* adhéraient aux propositions formelles (toiles libres, procédés de trempages, de taches, prise en considération de la couleur comme élément en soi, etc.) de ce groupe français qui leur semblait tout au moins remplir les deux premiers aspects du "programme" (prise en charge critique de l'histoire de la peinture et des pulsions du sujet). Pour ce qui est de l'effet de sens transformateur et révolutionnaire parce que porteur d'un "message" sur les contradictions sociales, le problème restait à résoudre et le groupe connut de nombreux débats sur cette question acceptant, au bout du compte, la réintroduction d'éléments typographiques ou d'élé-

²²⁷ *Ibid.*, p. 95.

²²⁸ Pour une analyse critique de ce groupe et des autres tendances des avant-gardes artistiques de l'époque (Minimalisme, Hyperréalisme, Nouvelle Figuration) on se référera au texte que Marcel Saint-Pierre a fait, en collaboration avec François Charbonneau et Francine Couture, "Le réalisme en question", *Chroniques*, 20-21, août-septembre 1976, p. 46-104 et 24-25, décembre-janvier 1977, p. 60-108.

ments figuratifs dans des oeuvres qui, jusqu'ici, avaient surtout été abstraites. Ainsi ou reconnaîtra par exemple dans la série *Pages d'histoire* (fig. 1) produite pour décorer les salles des fêtes du 1er mai '76 organisées par le comité intersyndical de Montréal, à la fois le procédé de trempage propre à Marcel Saint-Pierre, un compte-rendu sur l'histoire du mouvement ouvrier québécois réalisé par le biais d'un texte imprimé au pochoir en contraste coloré sur la toile, mais aussi un travail de réflexion sur le "refoulé" de cette histoire du mouvement ouvrier dans la "mémoire collective". Ce refoulé était formellement signifié par la déperdition progressive de la couleur et de la lisibilité du texte, produite lors des trempages permettant la pénétration de la couleur (fig. 2). En fait, l'ensemble des oeuvres produites pour cet événement porte la trace d'une double réflexion : l'une picturale, et s'ancrant encore dans la vision "marxiste" de ce qui était en fait l'expression française d'un nouveau formalisme, et l'autre politique, donc tentant de produire un sens "littéral", tout en contournant, par des éléments typographiques ou figuratifs plus symboliques et accidentels, les pièges d'une figuration trop grossière. Ce travail fut important car il manifestait le désir du groupe de redéfinir la notion de pratique artistique en dehors du strict champ de l'art et conséquemment de tenter une jonction entre une "commande" politique et une réflexion formelle en essayant d'intégrer au processus de production de l'oeuvre des matériaux tirés de la vie sociale. Il avait aussi réalisé une première expérience de collectivisation, non seulement des moyens de productions artistiques, mais aussi de la production même de l'objet, ce qui était perçu comme une lutte contre l'individualisme artistique et son idéologie romantique.

Mais en fait, l'heure était encore à la "lutte idéologique" dans le champ spécifique des institutions artistiques. C'est à la galerie Media que, de '76 à '78, se mènent, autour d'expositions, des débats dont la revue *Media* garde encore la trace. C'est là que se manifestent aussi d'autres groupes de producteurs visuels qui représentent les tendances qui vont se développer dans les années subséquentes autour de la question du rapport art et politique.

Notons d'abord la présence du *Groupe Acte* dont les oeuvres exposées à la Galerie Media affichaient aussi une filiation évidente au groupe *Support/ Surface*.²²⁹

²²⁹ On ira lire le texte du *Groupe Acte* (Serge Bruneau, François Charron, André Leblanc et Carole Massé) "Le corps de la peinture", *Chroniques*, 23, novembre 1976 et 24-25, décembre 1976 - janvier 1977, p. 41-59. On trouve avec ces ar-

[157]

Les textes publiés par ce groupe (et écrits principalement par F. Charron) comme "Le Corps de la peinture" ou "Peinture/Programme"²³⁰ laissent très clairement entrevoir la double et quasi contradictoire affiliation théorique de ces groupes : d'une part un althusserisme "tel-quelliste" prononcé et d'autre part les avatars de la "pensée Mao-Tsé-Toung" dont le vocabulaire commençait à émailler de plus en plus les textes de chacun de ces groupes. Ainsi par exemple "Peinture/Programme" affirme que la transformation du monde est à l'ordre du jour, mais consacre toute sa première partie à une longue discussion sur des questions d'ordre formel. Après avoir dénoncé comme "contre-révolutionnaire", vocabulaire maoïste, le formalisme, on défend cependant la nécessité d'une recherche formelle autonome, vocabulaire althusserien doublé d'un recours à Brecht pour affirmer que "ce n'est pas la connaissance mais la méconnaissance des formes qui est du formalisme".²³¹ Cette connaissance pour *Acte* passe par la reconnaissance de l'histoire interne de la pratique artistique, par la prise en considération des autres pratiques sociales, lesquelles sont identifiées comme étant de l'ordre de la culture ou du savoir puisque l'on nomme la philosophie, la psychanalyse, la linguistique, le cinéma et la politique ! Bref jusqu'ici rien que du très althussérien (revu et corrigé pour la pratique artistique par *Support/Surface*) : reconnaissance de l'autonomie relative des champs du savoir et de la culture, valorisation également comme étant "d'essence révolutionnaire" des luttes idéologiques se déroulant dans ces champs. Devons-nous ici rappeler au lecteur le *Lénine et la philosophie* d'Althusser qui élevait la pratique théorique à la dignité de "lutte des classes" ?

Par contre on n'échappe pas non plus à l'inévitable terminologie révolutionnaire puisqu'après avoir revendiqué le droit pour la pratique artistique à la diversité, la pluralité et le travail imaginaire, on s'empresse d'ajouter "en autant qu'elle défende une conception du monde prolétarienne" ! On qualifierait de telles positions de "jésuitiques" si elles n'étaient caractéristiques d'à peu près tous les textes des intellectuels de gauche de l'époque (en tout cas ceux de cette génération des après "*Par-*

ticles de nombreuses reproductions photographiques des oeuvres des peintres du groupe.

²³⁰ Texte communiqué lors de l'événement *A faire*, galerie Média, automne 1976, reproduit dans le catalogue *Art/Société 1975-1980*, p. 96-100.

²³¹ *Ibid.*, p. 97.

ti-pris" mais avant *"En lutte ! et La Ligue"...*). Essayant de nuancer l'approche de leur discipline contre une pensée mécanique qui voudrait n'y voir que le reflet (donc sans intérêt) de la lutte des classes, ils furent par ailleurs pris du syndrome de la culpabilité chronique (serions-nous-tu par trop intellectuels petits-bourgeois ?) et ramenèrent conséquemment à la fin de chaque analyse s'éloignant un peu des dogmes connus, l'appel nominal à la "lutte des classes" et à la "conception du monde prolétarienne" ainsi que les divers mots d'ordre de la révolution culturelle chinoise.

Dans ce contexte, que se produise un hiatus dans l'approche analytique ne saurait nous surprendre. Pas plus d'ailleurs que l'absence de réponse à ce qui, à dix ans de distance, nous semble être une tentative de concilier l'inconciliable, soit deux manières presque antithétiques de concevoir le marxisme. La première tentait, malgré ses excès verbaux et ses crises de culpabilité, de sortir le marxisme, entre autres à l'aide du structuralisme et de la psychanalyse, de son manichéisme dogmatique concernant les questions de culture et d'idéologie ; la [158] seconde, au contraire, semblait vouloir l'y contraindre en s'appuyant sur les "éclatants-succès-de-la-glorieuse-révolution-culturelle-chinoise".

La section 2 du texte du *Groupe Acte* nous ramène d'ailleurs aux principes de cette "glorieuse révolution", bien qu'on invoque la politique des "cent fleurs" pour s'autoriser à faire autre chose que du réalisme misérabiliste (ou triomphant). Enfin les dernières parties du texte en reviennent à des positions plus "françaises", dénonçant une conception de la culture comme "miroir" et tentant d'intégrer dans la compréhension de l'oeuvre d'art une dimension psychanalytique où se révèle aussi l'histoire de la pulsion, donc du comment "ça se peint". Du point de vue de l'implication "politique" de l'artiste on réaffirme la nécessité de la lutte sur plusieurs terrains : 1) le terrain expérimental (celui de la pratique spécifique), 2) le terrain théorique (réflexion et débat dans le champ culturel) et 3) le terrain militant (interventions militantes de la peinture/ propagande). En fait le *Groupe Acte* ne s'est jamais manifesté que sur les deux premiers terrains, à la fois par des expositions des oeuvres de ses membres et par la rédaction de textes pour la "lutte idéologique". La seule oeuvre collective "militante" produite par le groupe est en fait une toile-bannière *Vive la culture de combat*, 1976 (fig. 3) utilisée pour les soirées du *Solstice de la Poésie* lors des activités culturelles entourant les Jeux olympiques et où est dénoncée l'idéologie culturelle du COJO. On est donc encore dans le "champ culturel". Quant à la bannière, produite en fait par Serge Bruneau et André Leblanc, elle

présente des caractéristiques formelles assez similaires à celles que l'on retrouvait alors dans les oeuvres du Groupe fer mai. En effet ce grand "patchwork" est constitué de toiles traitées dans l'esprit de *Support/Surface* (pliage, trempage et déperdition de la couleur) sur lesquelles sont inscrits, au pochoir, des slogans. Ici encore le lettrage permettait d'éviter les écueils d'une figuration qui apparaissait encore assez suspecte à des artistes qui avaient malgré tout des attaches profondes dans le formalisme des avant-gardes picturales !

Enfin, le troisième groupe à se manifester à la Galerie Media fut celui de *l'Atelier Amherst*. Il avait produit, pour une exposition, un environnement représentant une "shop de couture" (fig. 4) et écrit pour le débat qui, traditionnellement, accompagnait à Media les expositions, un texte qui, ne s'embarrassant pas des considérations théoriques de ses prédécesseurs, (*Acte et 1er mai*), se rapprochait drôlement de ce que les organisations politiques de l'époque appelaient la "ligne juste". En fait *l'Atelier Amherst* dénonce dans ses *Notes sur une intervention*²³² l'art officiel (lire les avant-gardes artistiques) comme relevant des "valeurs impérialistes américaines", dénonce également la production des "chromos" et l'aliénation culturelle des travailleurs. Il prône un art progressiste qui, sans se concevoir comme "miroir de la réalité sociale", serait néanmoins un outil de transformation.

Ce collectif, qui se rebaptisera par la suite *Atelier du 19 septembre* (en commémoration de la grève de la Commonwealth Plywood), est en fait celui (lui s'est maintenu le plus longtemps, c'est-à-dire jusqu'au début des années [159] '80. S'il n'a jamais rallié aucune organisation m.-l. (il entretenait à l'égard de leur dogmatisme la même méfiance que les autres producteurs visuels des groupes précédemment mentionnés), il est certainement le collectif qui a suivi le plus dans sa "démarche créatrice" les directives "maoïstes". Chaque bannière était réalisée à la suite d'une enquête auprès des "masses" (en l'occurrence des syndicats en grève comme celui de la Commonwealth Plywood ou de Radio-Canada) et les diverses étapes du travail étaient soumises à leur critique. Malheureusement, d'un strict point de vue formel, ces oeuvres sont loin d'être les plus réussies du genre ! Elles ont une "lourdeur" visuelle et narrative assez typique de ce que voulaient éviter les artistes de *Acte et 1er mai* (fig. 5). Sans doute était-ce dû au fait qu'aucun des membres de *l'Atelier* n'était un artiste au sens strict du terme et au caractère secondaire qu'avaient, pour ce col-

²³² Reproduit également dans le catalogue *Art/Société 1975-1980*, p. 103-105.

lectif, les préoccupations théoriques sur l'histoire et l'efficacité des formes. En fait leurs positions auguraient celles qui allaient devenir dominantes, à savoir celles des groupes m.-l. En effet ces derniers, en pleine consolidation, commençaient à s'intéresser à ces débats dans le champ de l'art et se mirent à solliciter les "représentants des avant-gardes artistiques progressistes" afin qu'ils joignent les rangs de l'avant-garde du prolétariat.

b) Mao, un à zéro : malaises dans la figuration

Ce qui fut fait, d'abord par deux jeunes étudiants en art, membres du Groupe 1er mai. Ils avaient pourtant, pour parler en termes "bozardiens", un talent fort prometteur ; mais la fougue de la jeunesse... Bref, ils se retrouvèrent à la Ligue communiste-marxiste-léniniste du Canada laquelle n'avait pas à l'époque l'habitude de respecter les compétences véritables de ses adhérents. Ils se retrouvèrent donc dans une usine de chocolat et l'on n'entendit guère parler d'eux avant quelques années, c'est-à-dire avant que la Ligue, devenue entre-temps Parti communiste ouvrier, n'assouplisse un peu ses positions et laisse place à des "innovations culturelles". On vit réapparaître alors des bannières et "marionnettes" portant leur marque (voir **fig. 6**).

Le Groupe Acte se divisa aussi sur cette question. Les Charron-Massé eurent ce que d'aucuns appelleraient, a posteriori, la sagesse de se retirer dans leur atelier de peinture et d'écriture. Les deux autres artistes du Groupe collaboreront épisodiquement avec le collectif 1er mai mais continueront à exposer dans des galeries des oeuvres qui témoignent à la fois des préoccupations formelles contemporaines mais aussi, par la place qui est faite au lettrage et aux éléments figuratifs, de leur souci de produire un art qui "parle" aussi des contradictions sociales et historiques (**fig. 7**).

Ce qui restait du Groupe 1er mai s'était déjà constitué en collectif de travail et entendait bien continuer l'expérience d'une pratique de production d'objets visuels en liaison avec des luttes sociales. Il négocia donc avec le Groupe *En lutte!* une manière de contrat "tacite". Les membres du collectif produiraient pour eux des bannières et autres éléments visuels nécessaires à la [160] décoration de salles on de

manifestations mais sans devenir membres de l'organisation. Il faut dire que ce noyau initial du *Groupe 1er mai* n'avait plus "tout-à-fait 20 ans" et a toujours été un peu sceptique sur la ligne politique et culturelle de l'organisation.

Je n'ai aucunement l'intention d'entrer dans le détail des débats épiques qui marquèrent la première année de cette collaboration ; on peut les deviner aisément. Ils tenaient fondamentalement à l'affrontement de deux conceptions de l'art. L'une, celle de l'organisation, pour laquelle l'art était d'abord et avant tout un outil d'agitation-propagande. Il allait presque de soi qu'il devrait s'en tenir à un réalisme socialiste tout au plus amélioré. Je crois qu'on n'aurait même pas osé, par peur du révisionnisme, demander aux images l'efficacité, pourtant très contemporaine et populaire, d'une publicité de Coke ou de Pepsi. De l'autre côté celle d'une équipe de producteurs qui, ne voulant pas abandonner toutes leurs préoccupations formelles, n'en était pas moins pris à se débrouiller avec des "commandes" qui leur demandaient rien de moins que d'illustrer la ligne politique de l'organisation et les slogans de l'heure ! Ceux qui s'intéressent à la question pourront toujours référer au catalogue *Art/Société*, précédemment mentionné, à l'intérieur duquel sont reproduites nombre de bannières produites par le *Groupe 1er mai*. Rappelons simplement que la plupart de ces images, certaines assez réussies, d'autres carrément laides, présentent toutes la même caractéristique : elles tentent d'éviter les pièges du "dessin-académique-réaliste-pompier" en utilisant le lettrisme et le photo-montage, comme si l'utilisation de la photo permettait d'aller a priori au-delà du réalisme bête ! Nous n'entrerons pas ici dans l'analyse détaillée d'oeuvres dont nous avons déjà parlé.²³³ Soulignons cependant que ces oeuvres étaient toujours le fruit d'un travail collectif au niveau de leur exécution. Ce qui, au départ, était issu d'un désir de lutter contre l'individualisme et l'idéologie romantique du travail artistique était devenu une nécessité matérielle. Il fallait, en peu de temps, exécuter de nombreuses commandes et ce dans des formats qui frôlaient le gigantisme (4 ou 5 mètres par 8). Le groupe disposait en général de peu de temps pour réaliser ces bannières et devait le faire en recourant à des techniques ne laissant pas trop transparaître les différences d'habileté de chacun. Le procédé adopté fut celui de la réalisation d'une maquette, projetée par le biais d'un épiscopes sur des toiles libres et reproduite à l'éponge, avec

²³³ Outre le catalogue ci-haut cité on se référera aussi à un article de François Charbonneau, Marcel Saint-Pierre, Esther Trépanier, 'Le Groupe 1er mai', *Intervention* 12, Québec, juin 1981, p. 23-26,

de l'encre ou de l'acrylique diluée, par les exécutants. Quant aux maquettes en question elles pouvaient être constituées d'images travaillées à partir de photographies ou gravures tirées de l'histoire du mouvement ouvrier canadien ou international (voir les bannières du 8 mars 1857, du *1er mai 1886* et du *1er mai 1930*, (fig. 8, 9 et 10). Elles pouvaient aussi mettre en jeu des relations formelles plus complexes. On prendra à titre d'exemple la bannière *Contre la répression* (fig. 11) où un photomontage de photos de la grève de la Robin Hood, d'un alignement de policiers et des parlements de Québec et d'Ottawa visait à créer une chaîne associative "État-répression-opposition ouvrière" chargée "d'illustrer" d'une manière qu'on espérait pas trop stéréotypée, le mot d'ordre imposé par l'organisation et qui est reproduit au bas de la bannière.

[161]

Le problème du rapport texte/images a d'ailleurs longtemps préoccupé les membres du *Groupe 1er mai*. Déjà en '76 il avait fait l'expérience d'une mise en rapport de ces éléments dans *Pages d'histoire* et dans les autres bannières produites pour les fêtes syndicales du 1er mai. Par la suite, il tenta de produire littéralement des figures par le biais de textes par exemple en colorant diversement les lettres d'un éditorial du journal *En lutte!* afin de produire au terme de ce "coloriage" de lettres l'image d'une scène de diffusion du journal. Inutile de dire que le procédé était extrêmement long et pas très au point. Il servit cependant à "contourner" une commande que le collectif redoutait plus que tout : le portrait des "grands" du socialisme, Lénine, Marx, Engels et compagnie, format géant. Difficile ici d'échapper aux stéréotypes ! Le collectif avait comme idée de départ de produire ces portraits en utilisant, comme matrice, la page d'un texte écrit par chacun de ces "leaders". Mais la réalisation colorée de chacune des lettres du texte pour chacun des six portraits aurait pris un temps énorme et l'équipe, tout en conservant l'idée de départ, dut se contenter de colorer les "blocs-mots" d'une page pour construire l'image. Au niveau visuel, cela induisait une double interprétation : celle d'une page ou d'un mur de brique (voir fig. 12). Disons tout de suite, pour ceux qui seraient tentés de reprendre le procédé que la solution la plus rapide au problème a été trouvée par le biais de l'ordinateur qui lui réalise en quelques minutes la maquette désirée (voir fig. 13). Le programme a été mis au point par un membre du collectif, François Charbonneau. (Les groupes m.-l. ont perdu là une belle occasion de prendre le virage technologique).

Mais le nombre des expérimentations techniques et des innovations formelles "digérables" par la direction des organisations m.-l. était assez limité. Chaque projet de production qui s'éloignait de l'image "vraisemblable" ou qui mettait en relation des éléments par trop complexes, devait être défendu avec acharnement, voire même abandonné. C'est pourquoi, une fois passée l'excitation de la résolution des problèmes techniques nouveaux, ceux qui au sein du groupe avaient une pratique un tant soit peu substantielle de la peinture en revinrent rapidement à un travail d'atelier "individuel".

IV. Happy end ?

Au gré des départs et des nouvelles arrivées le *Groupe 1er mai* se transforme. Il deviendra en 1979 le *Collectif Couleur de Combat* et si l'on en croit les textes produits par celui-ci, les questions formelles ne lui semblaient pas très prioritaires.²³⁴ En fait, l'exposition *Sous les couleurs la peinture* qui se tint dans le cadre de *Action '79* à la Galerie Véhicule et regroupait plusieurs des artistes qui avaient été impliqués dans cette démarche de fusion des avant-gardes politiques et artistiques, était, à mon avis, un constat d'échec quant à cette fusion. En effet les oeuvres exposées par les Bruneau, Richard, Saint-Pierre et Charron n'avaient pas substantiellement évolué depuis le début des années '70. Toutes reprenaient les préoccupations formelles qui avaient été celles de ces [162] artistes avant la rapide et éphémère croissance des organisations m.l., même si certaines gardaient encore quelques reliquats de figuration ou de lettrisme (fig. 14, 15).

Ainsi donc, comme ce fut le cas pour plusieurs des artistes progressistes canadiens des années trente, ceux des années soixante-dix n'avaient trouvé, comme solution "viable" que celle qui consistait à se diviser en deux. Etre d'une part, des "fai-

²³⁴ Voir en particulier le document intitulé *Intervention du Comité de production visuelle. Conférence culturelle du 25 juin '79, En Lutte!* reproduit dans *Art/Société 1975-1980*, p. 108-111. L'analyse que fait alors le comité des bannières produites pour l'organisation est faite en fonction de deux critères : la fonction éducative et la fonction émotive/poétique (!). Partant on juge comme trop "émotives" ou trop "analytiques" des bannières dont le principal défaut est en fait d'être formellement mal foutues !

seurs" d'affiches, de "badges" et de bannières et d'autre part des artistes expérimentant en atelier leur médium. En un mot, il s'agissait de travailler parfois pour la révolution, parfois pour révolutionner la peinture.

La faute n'en est pas principalement aux producteurs qui tentèrent, tant bien que mai il est vrai, de théoriser ce qui aurait pu être une pratique artistique progressiste mais non dogmatique. Il est évident, et je ne m'amuserai pas ici à taper inutilement sur un clou qui est déjà plus qu'enfoncé, que c'est du côté d'une certaine conception marxiste de l'art et de la culture que le bât blessait principalement. Tous le disent, si le monde reste à transformer, la stratégie de la gauche reste cependant entièrement à redéfinir.

Quant aux "combattants plastiques" tous, ou à peu près, sont revenus au champ de l'art, tentant, parfois non sans mal, de combler une absence de quelques années, ce qui, dans ce réseau avide de nouveautés et de changements, pardonne difficilement. Ils doivent aussi, et pour combien de temps encore, porter le poids d'une étiquette de "marxistes" ou, pire de "maoïstes" qui fait s'étonner certains critiques et propriétaires de galeries : "Ah ! tiens donc ! vous vous intéressez aussi aux questions formelles !" Les plus jeunes, ceux qui n'avaient pas encore véritablement de "nom", ont en fait le problème de devoir s'en faire un à un âge où ils ne sont plus tout à fait de la "jeune génération".

Enfin l'ironie du sort veut de surcroît que certains d'entre eux soient retournés aux propositions formalistes abstraites caractéristiques de leurs réflexions théoriques de départ, alors que le marché de l'art est depuis quelques années littéralement envahi par un retour massif à la figuration ! Or cette figuration, qui se réclame du subjectivisme "post-moderniste", dénonce virulement les dogmes et dictats d'un formalisme-moderniste qui est en passe de devenir aussi démodé que le marxisme ! Ainsi passeront-ils peut-être ensemble les dix ou quinze prochaines années aux "poubelles de l'histoire", qui sont souvent celles de la mode ! Sic transit gloria mundi !

ILLUSTRATIONS

- Fig. 1. Groupe 1er Mai, *Pages d'histoire, Les premiers mai*, 1976, huile sur toile (H/T).
- Fig. 2. Groupe 1er Mai, *Pages d'histoire* (la série) 1976.
- Fig. 3. Groupe Acte, *Vive la culture de combat*, 1976, acrylique sur toile (A/T).
- Fig. 4. Atelier Amherst, *Shop de couture*, 1976, environnement.
- Fig. 5. Groupe 19 Septembre, *Bannière de Radio-Canada*, 8 mars 1980, (A/T).
- Fig. 6. Artistes du P.C.O., *Marionnettes*, 1er mai, 1980.
- Fig. 7. Serge Bruneau, *Souvenirs de guerre*, 1980, (A/T).
- Fig. 8. Groupe 1er Mai, *8 mars 1857*, 1978, encre sur toile.
- Fig. 9. Groupe 1er Mai, *Le 1er mai 1886*, 1978, (E/T).
- Fig. 10. Groupe 1er Mai, *Montréal, Square Victoria, 1er mai 1930*, 1978, (A/T).
- Fig. 11. Groupe 1er Mai, *Contre la répression*, 1978, (A/T).
- Fig. 12. Groupe 1er Mai, *Marx*, 1979, (A/T).
- Fig. 13. François Charbonneau, *Give Peace a chance*, 1980, sérigraphie (maquette réalisée par ordinateur).
- Fig. 14. Marcel Saint-Pierre, *Replis no 20*, 1982. (A/T).
- Fig. 15. Exposition *Action '79*, galerie Véhicule, 1979, (oeuvres de R. Richard, Y. Brouillard, F. Charron).

[165]

ILLUSTRATIONS



Fig. 1.

Groupe 1er Mai, *Pages d'histoire, Les premiers mai*, 1976, huile sur toile (H/T).

Voir dans [Les Classiques des sciences sociales](#).

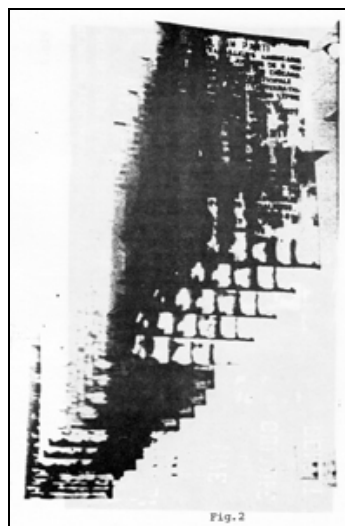


Fig. 2.

Groupe 1er Mai, *Pages d'histoire* (la série) 1976.

Voir dans [Les Classiques des sciences sociales](#).

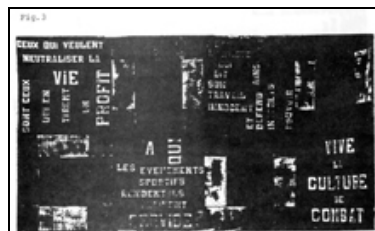


Fig. 3.

Groupe Acte, *Vive la culture de combat*, 1976, acrylique sur toile (A/T).

Voir dans [Les Classiques des sciences sociales](#).



Fig. 4.

Atelier Amherst, *Shop de couture*, 1976, environnement.

Voir dans [Les Classiques des sciences sociales](#).



Fig. 5.

Groupe 19 Septembre, *Bannière de Radio-Canada*, 8 mars 1980, (A/T).

Voir dans [Les Classiques des sciences sociales](#).



Fig. 6.

Artistes du P.C.O., *Marionnettes*, 1er mai, 1980.

Voir dans [Les Classiques des sciences sociales](#).

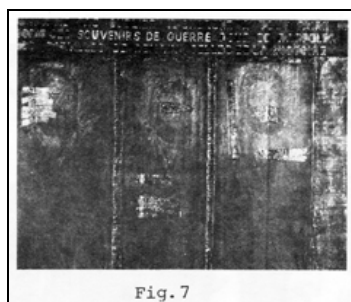


Fig. 7.

Serge Bruneau, *Souvenirs de guerre*, 1980, (A/T).

Voir dans [Les Classiques des sciences sociales](#).



Fig. 8.

Groupe 1er Mai, *8 mars 1857*, 1978, encre sur toile.

Voir dans [Les Classiques des sciences sociales](#).



Fig. 9.

Groupe 1er Mai, *Le 1er mai 1886*, 1978, (E/T).

Voir dans [Les Classiques des sciences sociales](#).



Fig. 10.

Groupe 1er Mai, *Montréal, Square Victoria, 1er mai 1930*, 1978, (A/T).

Voir dans [Les Classiques des sciences sociales](#).



Fig. 11.

Groupe 1er Mai, *Contre la répression*, 1978, (A/T).

Voir dans [Les Classiques des sciences sociales](#).



Fig. 12.

Groupe 1er Mai, *Marx*, 1979, (A/T).

Voir dans [Les Classiques des sciences sociales](#).

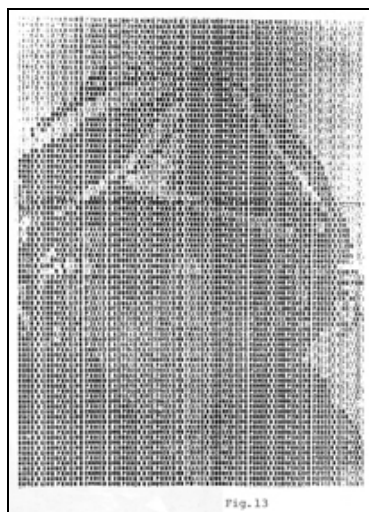


Fig. 13.

François Charbonneau, *Give Peace a chance*, 1980, sérigraphie (maquette réalisée par ordinateur).

Voir dans [Les Classiques des sciences sociales](#).



Fig. 14.

Marcel Saint-Pierre, *Replis no 20*, 1982.

Voir dans [Les Classiques des sciences sociales](#).

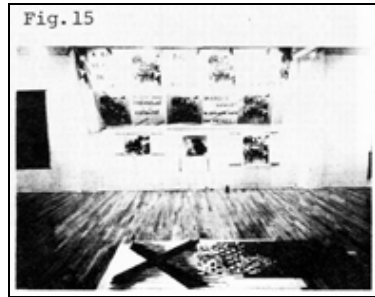


Fig. 15.

Exposition *Action '79*, galerie Véhicule, 1979,
(oeuvres de R. Richard, Y. Brouillard, F. Charron).

Voir dans [Les Classiques des sciences sociales](#).

[177]

L'avant-garde culturelle et littéraire
des années 70 au Québec.

Chapitre 9

Le développement Institutionnel du marxisme universitaire dans les années 1970

par Pierre Milot

[Retour à la table des matières](#)

Le développement institutionnel de l'avant-garde politique au Québec n'a jamais, à notre connaissance, fait l'objet d'une étude en sociologie ou en science politique ; pourtant, la "sociologie marxiste" (comme il est convenu de la nommer) constitue l'une des "grilles d'analyse" utilisées dans l'enseignement universitaire de ces deux disciplines.

En fait, la notion même d'institutionnalisation du marxisme petit paraître paradoxale pour qui considère que l'avant-garde politique ne peut être analysée qu'à l'aune de la pratique au sein d'une organisation, d'un mouvement ou d'un parti. Pourtant dans la mesure où le marxisme s'inscrit comme discipline dans le champ des sciences sociales, on ne voit pas pourquoi il devrait échapper à une analyse de son processus institutionnel dans ce champ. Car si les sociologues et les politicologues marxistes sont pour la plupart des militants (ou d'ex-militants) d'organisations politiques, leur insertion professionnelle dans le système universitaire leur impose un ensemble de normes, de règles et de contraintes induites par les impératifs institutionnels.

La présente recherche n'a pas pour objectif d'examiner les effets de "contamination" du processus institutionnel sur le marxisme ou inversement la "contamination" des sciences sociales par le marxisme : le "débat" sur les origines positives de la sociologie et sur les postulats subversifs du marxisme relève précisément d'une stratégie politique qui doit être resituée dans l'espace objectif où elle est mise en jeu.²³⁵ L'essentiel de notre étude vise à l'objectivation de l'avant-garde politique dans le système universitaire et dans le champ des sciences sociales et non au procès du marxisme en tant que "science de la révolution" avec sa logique binaire orthodoxie/hérésie. Autrement dit, il ne s'agira pas ici de déterminer si la production discursive issue du marxisme et se réclamant de la science correspond à un "marxisme authentique" ou à une "déviation académique", pas plus qu'il ne s'agira de relancer la récurrente problématique science/idéologie qui relève, elle aussi, de la lutte pour l'*autorité scientifique* du marxisme.

[178]

Nous délimitons notre objet aux conditions sociales de la genèse, de la structuration et de la production du marxisme dans les années soixante : au processus d'institutionnalisation de ce dernier dans le système universitaire des années soixante-dix ; à la crise et au conflit de légitimité du marxisme dans le champ des sciences sociales des années quatre-vingt, au Québec. Au Canada, et au Québec, même s'il existe un Parti communiste depuis 1921, le type de marxisme qui s'y est développé relève beaucoup plus d'une inféodation aux thèses du Parti communiste de l'Union Soviétique que d'une institutionnalisation universitaire, et ce à l'exception des recherches de Stanley B. Ryerson (qui n'est d'ailleurs plus membre du PCC).

Au Québec, c'est à partir de la Révolution tranquille et à travers la question nationale qu'un certain "marxisme savant" va s'ébaucher, se légitimer puis progressivement s'institutionnaliser tout au long d'un processus qui couvre les deux dernières décennies.

En 1970, l'année de la "crise d'octobre", paraissent deux ouvrages théoriques qui sont en quelque sorte le produit de l'accumulation primitive du capital symbolique des années soixante dans la sphère du marxisme au Québec : *La pensée politique de*

²³⁵ À ce titre, nous contestons la thèse élaborée par Pierre Fougeyrollas dans son ouvrage *Sciences sociales et marxisme*, Paris, Payot, 1979.

Gramsci, de Jean-Marc Piotte et *Classes sociales et question nationale au Québec (1760-1840)*, de Gilles Bourque, tous deux publiés aux Éditions Parti pris.

Outre qu'il s'agisse de deux livres rédigés par des ex-membres du comité de rédaction de la revue *Parti pris*, il s'agit également d'une thèse de doctorat et d'une thèse de maîtrise : la première soutenue par Piotte à l'École Pratique des Hautes Études (Paris) et la seconde par Bourque à l'Université de Montréal. La même année, Piotte et Bourque devenaient membres du comité de rédaction de la revue *Socialisme québécois*. Au moment du référendum sur la "souveraineté-association", Piotte et Bourque feront paraître un recueil de leurs textes parus dans les années soixante et soixante-dix, dont ceux de *Parti pris* et de *Socialisme québécois*, posant par là les balises de légitimation de leur cheminement respectif des deux dernières décennies. ²³⁶

Ces deux auteurs vont nous servir d'opérateurs épistémiques pour construire notre objet : leur activité, à la fois politique et académique, s'est inscrite dans le développement institutionnel des sciences sociales au Québec, et plus particulièrement dans le processus d'institutionnalisation du marxisme à l'Université du Québec à Montréal pendant les années soixante-dix. Car à travers leur "engagement politique" et leur "travail scientifique", par le biais de leurs articles de conjoncture et de leurs ouvrages théoriques, ils ont contribué à faire du marxisme un enjeu de la production discursive dans le champ des sciences sociales, l'enjeu d'une lutte pour la définition légitime de certains phénomènes sociaux (la question nationale, les classes sociales, l'État, etc.), et l'enjeu d'une lutte pour l'autorité scientifique en général, condition objective de leur propre reproduction en tant qu'intellectuels marxistes.

²³⁶ Cf. Jean-Marc Piotte, *Un parti pris politique*, Montréal, VLB, 1979 [Livre disponible dans [Les Classiques des sciences sociales](#). JMT.] et Gilles Bourque (et Gilles Dostaler), *Socialisme et indépendance*, Montréal, Boréal Express, 1980 [Livre disponible dans [Les Classiques des sciences sociales](#). JMT.].

[179]

I. Champ, centre et périphérie

[Retour à la table des matières](#)

Pour opérer notre analyse, nous utiliserons la notion de champ telle que l'a formulée Pierre Bourdieu dans divers ouvrages, ²³⁷ notion qui renvoie à des "lois générales" et à des "variables secondaires", mais qui postule que "dans tout champ on trouvera une lutte, dont il faut chaque fois rechercher les formes spécifiques, entre le nouvel entrant qui essaie de faire sauter les verrous du droit d'entrée et le dominant qui essaie de défendre le monopole et d'exclure la concurrence". ²³⁸

Un champ donc, par exemple le champ des sciences sociales, comporte des enjeux et des intérêts qui sont spécifiques à ce champ et qui lui sont irréductibles, c'est-à-dire un ensemble d'investissements engageant des institutions et des agents "prêts à jouer le jeu" dans une lutte pour le monopole de l'autorité spécifique inhérente à ce champ, lutte qui implique le capital spécifique accumulé au cours de luttes antécédentes. La lutte pour l'autorité spécifique à l'intérieur d'un champ suppose également la lutte pour la reproduction de ce champ, soit la reproduction des institutions et des agents qui le supportent à travers des intérêts fondamentaux, dont "la croyance dans la valeur des enjeux... le socle de croyances ultimes sur lesquelles repose tout le jeu". ²³⁹

Ainsi, la constitution d'un champ suppose une entrée en jeu et "toute l'histoire du jeu, tout le passé du jeu, qui sont présents dans chaque acte du jeu" ²⁴⁰ entraînent une relation constante aux oeuvres passées et récentes qui se sont inscrites ou qui se produisent dans ce champ.

²³⁷ Parmi les ouvrages de Bourdieu, voir *Questions de sociologie*, Paris, Minuit, 1980, *Leçon sur la leçon*, Paris, Minuit, 1982, *Ce que parler veut dire*, Paris, Fayard, 1982.

²³⁸ *Questions de sociologie*, op. cit., p. 13.

²³⁹ *Ibid.*, p. 115-116.

²⁴⁰ *Ibid.*, p. 79-80.

Un autre concept nous aidera à poser notre analyse dans l'ensemble des conditions sociales qui ont généré le développement institutionnel du Marxisme au Québec, soit le dispositif conceptuel centre-périphérie, élaboré entre autres par J. Ben-David, et qui oppose d'une part les pays du centre (détenant des positions "monopolistes" dans la science) et les pays périphériques (détenant des positions "parasites" dans cette même science) d'autre part. Ainsi ce serait les pays du centre qui imposeraient les valeurs et les enjeux, donc le jeu, aux pays de la périphérie. ²⁴¹

Notre hypothèse de travail pose donc qu'en l'absence d'un Parti Communiste à autorité légitime et compte tenu de la position périphérique du Québec dans le champ des sciences sociales, il faut parier du marxisme québécois des années 1970 en termes de développement institutionnel à travers le système universitaire (relié à des organismes comme le Centre de Formation Populaire ²⁴² et en concurrence avec des organisations politiques comme *En Lutte!* et le Parti Communiste Ouvrier) et d'une homologie structurale de cette production discursive marxiste avec les thèses d'Althusser et de Poulantzas, i.e. le structuro-marxisme, appliquées à la question nationale, aux classes sociales, à l'État, etc.

[180]

Notre projet est sociologique : nous utilisons des concepts, une méthode et des procédures de classement qui ne sont pas hors jeu, ni sans enjeux mais ce n'est pas à nous d'énoncer comme légitime quelque leçon politique que ce soit. Ainsi, en aucun cas, nous ne voudrions laisser entendre que la présence active d'un Parti Communiste au Québec (et au Canada) aurait pu générer une production discursive marxiste plus "authentique" que celle dont nous allons analyser le développement dans le présent texte. À moins de croire que le stalinisme d'appareil soit préférable au marxisme universitaire.

²⁴¹ J. Ben-David, *The Scientist's Role in Society*, New Jersey, Englewood Cliffs, Prentice-Hall, 1971 et du même auteur *la Recherche fondamentale et les Universités*, Paris, OCDE, 1968.

²⁴² Cf. le recueil de textes du CFP, *Au delà du Parti Québécois, Lutte nationale et classes populaires*, Montréal, Nouvelle Optique, 1982.

II. La condition marxiste

[Retour à la table des matières](#)

Ces quelques questions de méthode ne vont pas sans une certaine prise de position qui nous démarque d'autres problématiques. Pour que soit bien comprise cette démarcation, il vaut la peine de s'arrêter sur un type de méthodologie à l'opposé de la nôtre : en l'occurrence l'ouvrage de Maurice Lagueur, *le Marxisme des années soixante* (Montréal, Hurtubise HMH, coll. Brèches, 1982), nous paraît être l'exemple le plus opératoire.

1. Théorie des climats et débats épistémologiques

Le marxisme des années soixante est sous-titré "une saison dans l'histoire de la pensée critique", dénomination poétique qui sera utilisée de façon récurrente dans l'introduction et dans la conclusion du livre (Lagueux nous parlera alternativement de la "belle saison" et du "déclin de cette saison favorable" à la pensée critique). Si nous nous attardons à cette métaphore climatique, c'est qu'il nous semble qu'elle introduit de façon impressionniste (n'est pas Bachelard qui veut) la méthodologie qui servira à l'auteur pour circonscrire son objet.

Et d'ailleurs, c'est la façon même de délimiter l'objet qui, selon nous, pose problème : le titre exact de l'ouvrage aurait dû être : "Le marxisme des années soixante en philosophie". Car c'est bien de cela qu'il s'agit ici : des interventions de l'auteur dans le champ philosophique québécois, des polémiques qui ont animé ce champ universitaire dans les années 60 et 70. Le marxisme dont nous parle Maurice Lagueux relève des "débats" et des "polémiques" inhérentes à la discipline universitaire dont il est lui-même issu : pourtant, et au Québec en particulier, la grande majorité des ouvrages marxistes publiés par des professeurs proviennent de sociologie et de science politique. Plus encore, les débats importants (c'est-à-dire légitimés par une audience sociale large) se sont menés sur de toutes autres questions que celles ex-

posées par Lagueux, ces dernières étant restreintes aux "cercles philosophiques" fréquentés par l'auteur.

S'il est vrai qu'en France le "marxisme des années soixante" s'est développé sur le terrain philosophique (la plupart des théoriciens importants du marxisme français étant des philosophes), et que par conséquent les polémiques du champ philosophique ont été projetées dans l'espace politique de la [181] France, au Québec les conditions sociales d'émergence et de développement dit marxisme ont été tout à fait différentes. Alors qu'en France le "débat" pour imposer l'autorité scientifique du marxisme à l'université était lié à la position institutionnelle du Parti Communiste français (cf. Rancière, *la Leçon d'Althusser*, 10/18), au Québec c'est autour de la question nationale que se sont articulées les principales polémiques des années 60 et 70 : polémiques menées la plupart du temps par des sociologues et des politicologues dans des ouvrages théoriques et dans des articles de revues en sciences sociales, de même qu'à l'intérieur de congrès et de colloques universitaires ayant pour thématiques les classes sociales, la question nationale, le Parti Québécois, l'État, etc.

Ce qui étonne donc, à la lecture de l'ouvrage de Lagueux, c'est que l'auteur passe sous silence les thèses et les concepts qui ont constitué les fondements du développement institutionnel du marxisme dans le champ des sciences sociales au Québec, pour leur "préférer" un ensemble de débats philosophiques qui n'ont mobilisé que les professionnels de cette discipline. Il ne s'agit pas ici de reprocher à Maurice Lagueux de ne pas avoir écrit une "histoire du marxisme au Québec" puisque ce n'était pas son projet : mais comment peut-on néanmoins écrire sur "le marxisme des années soixante" en isolant ainsi le champ philosophique du champ plus général des sciences sociales ?

D'autant plus que dans son "Avant-propos" Lagueux précise que "l'auteur a voulu ménager une place à l'examen des débats qui lui ont paru les plus significatifs dans l'effort constant poursuivi par la gauche pour assurer une sorte de crédibilité théorique à son entreprise dénonciatrice (p. 13)". Cette assimilation de "la gauche" aux débats épistémologiques pour assurer son autorité légitime nous semble relever d'une assignation inadéquate, et ce pour les raisons invoquées précédemment. D'ailleurs lors d'un colloque portant sur le thème "Marxisme et sciences sociales" tenu à l'Université de Montréal, le 21 mars 1984, et où Lagueux avait la responsabilité du discours d'ouverture (intitulé "*Se dire néanmoins marxiste !*"), le conférencier s'est constamment fait questionner sur sa méthodologie par un auditoire qui provenait de

différentes disciplines universitaires, de même que de divers "milieux" politiques. Résultat d'une confusion des "genres" paradoxalement produite par un auteur dont le souci était précisément d'éclairer, sinon de classifier, les catégories du marxisme générique.

2. Rhétorique et méthodologie

À présent que nous avons commenté la structure générale à l'intérieur de laquelle Maurice Lagueur a rédigé son ouvrage, nous allons examiner de près le chapitre VIII et la question qu'il soulève.

Notre première remarque portera sur le caractère de pertinence de la question posée par l'auteur : "En quel sens peut-on se dire *néanmoins marxiste* ?". Lagueur écrit : "C'est une question toujours pertinente, espérons-le, que celle de savoir quelle est la portée et la signification de l'adhésion que [182] l'on accorde à une doctrine quelle qu'elle soit, niais, dans les périodes où cette adhésion est remise en cause ou se fait moins massive qu'antérieurement, une telle question devrait s'avérer prioritaire" (p. 249). Prioritaire pour qui ? Lagueur répond : pour ceux dont c'était un "idéal politique et une démarche scientifique", pour les membres des partis communistes aiguillés sur les "modèles soviétiques, chinois, albanais etc." Pour tous ceux-là qui, suite aux révélations sur les "procès arbitraires et les camps de concentration", voient leur belle saison se transformer en cauchemar climatique.

Le problème c'est que Lagueur ne s'applique pas ici à la même rigueur qu'ailleurs dans les pages de son ouvrage : autant, dans le chapitre sur l'épistémologie, il fera référence aux subtiles nuances du débat Kuhn-Popper et autant le chapitre sur l'économie sera articulé autour de savantes mentions à Latouche et Aglietta, autant son analyse du "socialisme réel" se condensera dans quelques guillemets sensés contenir une analyse de la situation du marxisme sur la scène internationale. Ici, pas de références aux ouvrages de soviétologie ou de sinologie, aucune mention d'auteurs importants ayant écrit sur l'histoire du mouvement communiste ou sur le totalitarisme (qu'on pense à Marc Ferro et Claude Lefort), rien donc de substantiel sinon quelques remarques apodictiques exposées sur le ton du sens commun.

De la rigueur méthodologique on passe à des procédés rhétoriques du genre : "Quand quelqu'un assure qu'il est *néanmoins marxiste*". Qui cela ? Dans quelles conditions ? À quelle époque ? Lagueux argumente : "Aussi pourrait-on penser que l'embarras que nous éprouvons à cerner l'engagement spécifique du marxiste tiendrait, de façon analogue, au fait qu'ici également on aurait affaire concrètement à divers types de marxistes qu'il serait illusoire de vouloir rassembler sous un dénominateur commun. On peut penser par exemple au fonctionnaire soviétique qui travaille consciencieusement à la bonne marche des affaires du Parti, au guérillero imperturbable qui n'a pas lu Marx, mais qui n'hésite pas à prendre les armes pour faciliter la prise en charge des affaires de son pays par un mouvement marxiste, et enfin à l'intellectuel occidental qui se consacre, avec verve et passion, à montrer que ses conclusions, disons en matière esthétique, rejoignent les intuitions fondamentales de Marx. Ces trois individus, dans la mesure où ils se rattachent à la réalité socio-historique du marxisme, s'estimeraient également en droit de répondre "oui" à la question êtes-vous marxiste ?" (p. 256).

Cette procédure rhétorique est un bel exemple de la confusion des "genres" dont nous parlions précédemment. L'embarras dans lequel Lagueux prétend se trouver quand il s'agit de cerner l'engagement "spécifique" du marxiste (un fonctionnaire, un guérillero, un intellectuel), ces divers "types" qu'il serait illusoire de rassembler sous un "dénominateur commun", cet embarras donc en est un de méthode.

[183]

Lagueux voudrait savoir ce qui "nous permet de qualifier chacun d'eux... de marxiste au sens strict du mot", car précise-t-il "entre les trois, la différence paraît tenir davantage aux circonstances qui ont présidé à leur engagement" (p. 257). Mais Lagueux ne dépasse pas cette notion vague de "circonstances" qui, conceptualisée de façon rigoureuse, pourrait lui permettre de mieux construire son objet (ou en tout cas lui démontrer que sa "question" est vaine telle que formulée).

3. *Le marxisme au XXe siècle. du Parti à l'État en passant par l'Université et le maquis*

En fait, l'interrogation de Maurice Lagueur est un faux problème qui masque, dans son appréhension des diverses catégories du marxisme générique, des déterminations institutionnelles élémentaires : des déterminations qui dépassent de loin les "circonstances" évoquées par l'auteur, ces dernières ne renvoyant qu'à des dimensions événementielles.

Ceci amène Lagueur à accumuler des commentaires du genre : "notre problème se complique" ou encore "peut-être était-ce là la source de notre embarras" etc. Pour comprendre ce qui distingue le fonctionnaire soviétique, le guérillero salvadorien et l'intellectuel parisien, il faut analyser la structure particulière du champ à l'intérieur duquel chacun de ses agents est impliqué : retracer les conditions de possibilité de leur existence en tant qu'agents d'un État communiste, d'une organisation de guérilla, d'une institution universitaire. Comprendre à quelle demande sociale (ou à quelle absence de demande) correspond *chacun* de ces champs, quels produits il offre (sur quel marché), les fonctions objectives auxquelles il répond dans son processus organisationnel, les classes et les fractions de classes qu'il mobilise ou qu'il encadre, ses stratégies et ses cibles, à partir de leurs habitus spécifique : Pierre Bourdieu a développé cette notion d'habitus pour saisir les pratiques des membres d'un même groupe d'agents, pratiques procédant "d'un sens objectif à la fois unitaire et systématique, transcendant aux intentions subjectives et aux projets conscients, individuels ou collectifs" (cf. Bourdieu et Passeron, *la Reproduction*, Minuit, 1970). Sinon, on se perd en conjectures sur les "types de relation" entre "partisans et penseurs" et sur les différentes façons d'être "néanmoins marxiste".

Pour objectiver les groupes d'agents marxistes dont il est ici question, il faudra définir leur habitus spécifique, c'est-à-dire cerner chaque habitus comme "un système de dispositions durables et transposables qui, intégrant toutes les expériences passées, fonctionne à chaque moment comme une matrice de perceptions, d'appréciations et d'actions, et rend possible l'accomplissement de tâches infiniment différenciées..." (Bourdieu, *Esquisse pour une théorie de la pratique*, Droz, 1972). Ce qui est "commun" à chacun de ces groupes d'agents dans leur champ respectif c'est que

le marxisme les place dans un processus de légitimation, qu'il leur procure une autorité, que cette autorité légitimante [184] soit de caractère professionnel ou révolutionnaire, institutionnel ou anti-institutionnel.

III. Genèse, structuration et production du marxisme dans les années 1960

[Retour à la table des matières](#)

Le marxisme introduit par la revue *Parti pris*, de 1963 à 1968, avait pour matrice le concept de "décolonisation" élaboré par Fanon et Memmi, eux-mêmes fortement influencés par l'existentialisme sartrien. Les premiers textes de deux des fondateurs de la revue, Paul Chamberland et Pierre Maheu (que les Éditions *Parti pris*, 15 ans après, ont colligé en recueils) ²⁴³ opposaient au personnalisme libéral des rédacteurs de *Cité libre* (Trudeau, Pelletier) le marxisme décolonisateur issu de la théorisation des luttes de libération nationale d'Amérique latine, d'Afrique et d'Asie.

Chamberland écrira, en 1966, que le marxisme de *Parti Pris* était beaucoup plus imprégné de nationalisme québécois que de références rigoureuses à l'auteur du *Capital*. Et ce sera d'ailleurs l'une des fonctions de Jean-Marc Pottier de chercher à fournir une analyse plus marxisante des phénomènes sociaux régulés par les effets de la Révolution tranquille : son premier article dans la revue portera le titre emblématique : "Du duplessisme au FLQ" et se terminera sur la nécessité de l'indépendance politique du Québec afin de mettre un terme à "l'infériorité économique de notre peuple, infériorité due, en partie à notre état de colonisés". ²⁴⁴

Mais cette matrice exécutoire du marxisme décolonisateur, qui fonctionnera surtout de 1963 à 1966, se verra opposer un appareil conceptuel plus près du marxisme et du léninisme, à partir de 1967, avec la publication d'un texte rédigé en

²⁴³ Cf. Paul Chamberland, *Un parti pris anthropologique* et Pierre Maheu, *Un parti pris révolutionnaire*, éditions Parti pris, 1983.

²⁴⁴ *Parti pris*, I, I, octobre 1963.

commun par Gilles Bourque et trois autres "nouveaux venus" (M. Pichette, N. Pizarro et L. Racine). ²⁴⁵

D'ailleurs Piotte et Bourque prendront des positions opposées quant à l'attitude à adopter face au MSA de René Levesque, en 1968, positions que l'on retrouve exposées dans le dernier numéro de *Parti pris* où le comité de rédaction (duquel venaient de démissionner Bourque, Gilles Dostaler et Luc Racine) ouvrait un "débat-forum" sur son orientation politique.

Mais avant d'exposer ces divergences, qui sont en fait des stratégies de distinction, il convient d'expliquer en quoi leur habitus les démarque d'autres membres de *Parti pris*.

D'abord Piotte et Bourque sont des universitaires. Au moment où il publie son premier article dans *Parti pris*, en 1963, Piotte est détenteur d'une maîtrise en philosophie de l'Université de Montréal et en 1966 il partira pour l'Europe, d'où il reviendra trois ans plus tard, détenteur d'un doctorat (la thèse sur Gramsci) : à partir de l'automne 1969, il enseignera à l'Université du Québec à [185] Montréal. Bourque est étudiant à l'Université de Montréal au moment où il entre à *Parti pris*, en 1967, et il publie sa thèse de maîtrise (sur la question nationale) la même année que la parution de l'ouvrage de Piotte (1970) : il deviendra également professeur à l'UQAM puis détenteur d'un doctorat européen dans les années soixante-dix. ²⁴⁶

C'est ainsi que leur engagement politique à *Parti pris* progresse avec une professionnalisation académique, leur application du marxisme se développe à travers un apprentissage du "métier" de politicologue et de sociologue, dans la division institutionnelle du travail en sciences sociales. D'ailleurs, le deuxième livre de Piotte (paru en 1972) sera issu d'un cours donné en science politique, à l'UQAM, de 1969 à 1971 et portant sur *Lénine* (éd. *Parti pris*) [Livre disponible dans [Les Classiques des sciences sociales](#). JMT.].

Contrairement à cette trajectoire sociologique, Chamberland et Maheu passeront du marxisme décolonisateur à l'utopisme contre-culturel, à la fin des années soixante, s'éloignant à la fois du marxisme et du nationalisme dont ils avaient élaboré

²⁴⁵ *Parti pris*, IV, 7-8, mars-avril 1967.

²⁴⁶ Bourque publiera sa thèse de doctorat en 1977, sous le titre *L'État capitaliste et la question nationale*, aux PUM [Livre disponible dans [Les Classiques des sciences sociales](#). JMT.].

ré la fusion problématique dans des textes comme "De la damnation à la liberté" et "L'Oedipe colonial".²⁴⁷ L'un et l'autre poursuivront une carrière dans la poésie et le cinéma.

Leur apport à la genèse, à la structuration et à la production du marxisme, au Québec, demeure donc restreint par rapport à ce que Piote écrit dans la revue, de 1963 à 1966, et dont on retrouve les principales figures dans le *Manifeste 1965-66* du *Mouvement de Libération Populaire* (MLP), une organisation militante mise sur pied par la revue. L'analyse des classes sociales s'y énonce dans l'opposition entre une néo-bourgeoisie québécoise dont le gouvernement Lesage est le représentant et les travailleurs québécois au nombre desquels on compte les intellectuels (journalistes, fonctionnaires, etc.). On y propose la création d'un parti des travailleurs qui conduira la nation (comprise comme classe) à l'indépendance et au socialisme.

La question d'une alliance tactique avec cette néo-bourgeoisie sera posée par Piote au sein du comité de rédaction : en 1963 (comme compromis tactique et conjoncturel) et lors de la création du MSA en 1967.

C'est après le constat d'échec du MLP, en 1966, que Piote décidera de retourner aux études... l'approfondissement du marxisme, écrit-il, nie semblait le seul moyen disponible pour répondre à mes interrogations".²⁴⁸

En 1964, dans son "Autocritique de *Parti pris*, Piote avait souhaité "étendre le nombre des collaborateurs de la revue et compléter l'équipe par des gens de discipline scientifique et par des hommes d'action", car il déplorait que *Parti pris* n'ait pu "s'orienter vers l'étude de structures précises et de situations concrètes (...). Nous ne pourrions transformer le pays, poursuivait-il, si nous ne connaissons pas de façon systématique les conditions économiques, sociales, culturelles et politiques du Québec".²⁴⁹

[186]

Cette "rigueur scientifique", ce sont les nouveaux rédacteurs arrivés pendant l'année 1967-1968, dont Bourque, Dostaler, Racine et Gabriel Gagnon, qui vont la produire à partir d'une formation universitaire en sociologie beaucoup plus près du

²⁴⁷ Ces deux textes sont parus dans *Parti pris*, I, 9-10-11, 1964.

²⁴⁸ Introduction à *Un parti pris politique*, Montréal, VLB, p.

²⁴⁹ *Parti pris*, II, I, septembre 1964.

marxisme, du léninisme et de l'althussérisme que ne l'était le marxisme philosophique de Piotte, plus sartrien et nationaliste.

Leur production discursive va transformer les principales figures de la problématique et de la méthodologie déployées jusque-là à Parti pris. La lutte nationale est insérée dans l'appareil conceptuel de la lutte des classes, le Québec est posé économiquement et socialement dans le système continental nord-américain et la bourgeoisie québécoise est analysée comme étant dépossédée du contrôle structurel des secteurs primaires et secondaires face aux monopoles de l'impérialisme américain. ²⁵⁰

De même, lors du "débat-forum" sur l'attitude à prendre face au MSA, Bourque, Dostaler et Racine prendront une position radicale allant jusqu'à démissionner de Parti pris : "L'apparition du MSA sur la scène québécoise aura permis la cristallisation de deux lignes politiques qui divisaient de façon implicite les socialistes indépendantistes. Un premier groupe, qui préconise l'adhésion au MSA, applique surtout dans son analyse du Québec, un schème de décolonisation relayant au second plan l'étude en terme de classes sociales (...) Les tenants de la seconde ligne (dite unitaire) tendent au contraire à analyser la réalité à partir de la théorie marxiste-léniniste des classes sociales et à traiter de la question nationale dans cette optique". ²⁵¹ Les auteurs du texte tout en refusant de prôner l'adhésion au MSA proposaient d'adopter une attitude d'appui tactique au niveau des "réformes positives" et des "actions particulières". Parti pris cessera de paraître après ce numéro de l'été 1968. En 1970, Piotte et Bourque se retrouveront sur le comité de rédaction de la revue *Socialisme québécois*, nouvelle formule de la revue *Socialisme* fondée en 1964 par des universitaires et des syndicalistes (Rioux-Boudreau). *Socialisme* avait déjà effectué un premier virage à partir du numéro d'octobre 1968 (donc après la dissolution de Parti pris) qui lui avait "permis de dégager des perspectives théoriques et méthodologiques qui viennent affermir nos positions politiques" écrira Michel Van Schendel dans une "note de la rédaction" du numéro 19 (décembre 1969).

Le fait de retrouver Piotte et Bourque à *Socialisme québécois* s'inscrit dans la logique de leur profil structurel malgré les divergences polémiques mentionnées pré-

²⁵⁰ Bourque, Pichette, Pizarro, Racine, "Organisation syndicale, néo-capitalisme et planification", *Parti pris*, IV, 7-8, 1967.

²⁵¹ "Pour un mouvement socialiste et indépendantiste", *Parti pris*, V, 8, été 1968.

cédemment : déjà, à *Parti pris*, l'un et l'autre avaient porté un intérêt spécifique à la question syndicale (tout en prônant la nécessité d'un parti des travailleurs et bien que Piotte ait été fort critique envers les appareils syndicaux jusqu'à son départ de Parti pris en 1966) et ils avaient posé les "exigences de la rigueur" dans l'analyse théorique de la réalité sociale. *Socialisme québécois* voulait précisément promouvoir ces deux instances.

[187]

Le processus d'institutionnalisation du marxisme dans les années 1970

[Retour à la table des matières](#)

Voilà donc l'état dans lequel se trouve la diffusion du marxisme au début des années soixante-dix, au moment où paraissent les deux ouvrages de Piotte et Bourque. Sur le plan des organisations politiques et populaires ²⁵² qui s'étaient développées au cours des années soixante, du FLQ aux comités de citoyens en passant par le Parti socialiste du Québec (PSQ) et le MLP, la "crise d'octobre" va constituer une crise sur le plan stratégique et théorique. À un point tel qu'à l'exception des groupes marxistes-léninistes qui vont se développer à partir de 1972 (et qui vont se perpétuer jusqu'en 1982), il faudra attendre la fin des années soixante-dix pour que se restructurent des organisations socialistes comme le Regroupement pour le socialisme et le Groupe des Cents (qui deviendra le Mouvement socialiste).

Entre-temps les rédacteurs de *Parti pris* passés à *Socialisme québécois* se retrouveront au Centre de formation populaire (CFP), organisme d'éducation syndicale créé en 1971 et qui produira des analyses sur la question nationale, le P.Q., le syndicalisme, le socialisme, etc.

²⁵² Cf. Donald McGraw, *le Développement des groupes populaires à Montréal*, (1963-1973), Montréal, Albert Saint-Martin, 1978. Sur le développement du mouvement marxiste-léniniste dans les années soixante-dix, voir mon texte "Généalogie du discours et des pratiques marxistes-léninistes au Québec" dans le présent cahier.

Mais ils se retrouveront aussi à l'Université du Québec à Montréal, Piote au département de science politique, Bourque en sociologie, postes qu'ils occupent toujours aujourd'hui. Conséquence de la réforme de l'éducation générée par la Révolution tranquille et de la révolte étudiante de la fin des années soixante, la création de l'UQAM allait "permettre" au marxisme de se légitimer comme discipline scientifique en sciences sociales : car même si la "sociologie marxiste" était enseignée à l'Université de Montréal (entre autres par Marcel Rioux et Jacques Dofny), le contexte de contestation dans lequel est née l'UQAM, les nouvelles finalités sociales qui lui sont assignées (université de "masse"), l'engagement de professeurs pour qui le marxisme n'est pas simplement une "grille d'analyse" parmi d'autres mais la "science de la révolution", voilà ce qui distingue sur le plan institutionnel l'avènement du marxisme à l'UQAM.

En ce qui concerne la production discursive, on peut diviser les années soixante-dix en deux séquences : la période allant de 1970 à 1976 (année de l'arrivée au pouvoir du P.Q.) et les années 1977-1980 (l'époque pré-référendaire). Pendant la première séquence, c'est à *Socialisme québécois* qu'il reviendra de publier une série de textes théoriques, tous rédigés par (les universitaires, dont plusieurs constitueront un capital référentiel fort important pour le reste des années soixante-dix : "La conjoncture politique québécoise depuis 1960" de Luc Racine et Roch Denis (no. 21-22, 1971), "Classes sociales et idéologies nationalistes au Québec (1960-1970)" de Gilles Bourque et Nicole Laurin-Frenette (no. 20, 1970), "La structure nationale québécoise" de Bourque et Laurin-Frenette (no. 21-22, 1971), "Impérialisme et classe ouvrière au Québec" de Michel Van Schendel (no. 21-22, 1971), "Une question de stratégie" de Jean-Marc [188] Piote (no. 24, 1974), "[De l'analyse marxiste des classes sociales dans le mode de production capitaliste](#)" de Céline Saint-Pierre (no. 24, 1974).

Lors de la deuxième séquence, les années 1977-1980, ce n'est pas moins qu'une quinzaine d'ouvrages théoriques qui vont paraître les uns après les autres et dont les figures opératoires seront le produit d'une accumulation de la recherche universitaire (thèses de doctorat, communications de colloques, libérations de charge et bourses de travail, exposés de séminaires, etc.). Parmi ceux dont les auteurs ont progressivement acquis un capital d'autorité, mentionnons : [L'État capitaliste et la question nationale](#) (Bourque, 1977) [Livre disponible dans Les Classiques des sciences sociales. JMT.], [Le syndicalisme de combat](#) (Piote, 1977) [Livre disponible dans Les Classi-

ques des sciences sociales. JMT.], [*Les classes sociales au Québec*](#) (Légaré, 1977) [Livre disponible dans Les Classiques des sciences sociales. JMT.], *La chance au coureur* (Léonard, 1978), [*La désillusion tranquille*](#) (Brunelle, 1978) [Livre disponible dans Les Classiques des sciences sociales. JMT.], *Le capitalisme au Québec* (Fournier, 1978), [*Production de l'État et formes de la nation*](#) (Laurin-Frenette, 1978) [Livre disponible dans Les Classiques des sciences sociales. JMT.].

Ce qui caractérise les procédures méthodologiques de cette production discursive des années soixante-dix, c'est le rejet total de la théorie de la décolonisation (déjà amorcé par Bourque, Dostaler et Racine en 1968) et son remplacement par le nouvel appareil conceptuel issu du structuro-marxisme français.

La prise du pouvoir par le P.Q. et la perspective du référendum viendront remplacer les objets du discours que furent la Révolution tranquille et la création du MSA. En fait, la plupart des ouvrages parus entre 1977 et 1980 sont orientés vers l'analyse de la "nature de classe" du P.Q., des composantes fractionnelles des bourgeoisies québécoise et canadienne et du rôle de l'État au Québec posé à l'amie du fédéralisme canadien. Plusieurs colloques universitaires seront organisés sur ces thèmes, dont celui de la Société canadienne de science politique et de l'Association canadienne des sociologues et des anthropologues de langue française, en novembre 1977, de même que certains séminaires (dont ceux de Pierre Fournier, en science politique à l'UQAM). *Socialisme québécois* devait publier son dernier numéro en 1974 et il faudra attendre 1979 pour que *Les Cahiers du socialisme* prennent le relais (avec Gilles Bourque au comité de rédaction) : entre-temps, Piotte a participé à la revue *Chroniques* (1975-1977), et a rédigé quelques ouvrages sur le syndicalisme québécois.

À ce stade de l'analyse, essayons de repérer le mouvement d'accumulation des concepts et la régularité des procédés discursifs qui ont contribué au développement institutionnel du marxisme, à son insertion dans le champ des sciences sociales, à partir du début des années soixante-dix.

Nous prendrons l'ouvrage de Bourque [*Classes sociales et question nationale au Québec \(1760-1840\)*](#) [Livre disponible dans Les Classiques des sciences sociales. JMT.], paru en 1970, comme dispositif opératoire : il s'agit en somme de vérifier les procédures méthodologiques et la légitimité de la problématique de ce "nouvel entrant" dans le champ des sciences sociales.

Dès l'introduction, Bourque affirme que l'histoire du Québec s'avère "un champ d'analyse privilégié" car "il est possible d'y étudier les rapports existant [189] entre la question nationale et la détermination des classes". ²⁵³ Rappelant que l'historiographie québécoise est "divisée sur cette question" (entre l'analyse nationaliste et l'étude socio-économique), Bourque précise la globalité de sa propre analyse : "L'ensemble structural de la situation québécoise". ²⁵⁴ Puis, dans le "cadre théorique" qui suit, Bourque définit sa position et sa méthode : "L'analyse que nous ferons de cette période de l'histoire du Québec s'insère dans le cadre général du marxisme. À l'intérieur de celui-ci, elle s'appuie surtout sur le courant structuraliste qui s'y est développé depuis quelques années". ²⁵⁵ On y retrouve alors exposés les concepts du structuro-marxisme ; "l'autonomie relative", la "surdétermination", la "dernière instance", etc. Et Bourque prend la peine de distinguer le structuro-marxisme du "structuralisme (non-marxiste)" de Michel Foucault, qui a pour conséquence (selon Bourque) de nier toute possibilité de recherche à caractère scientifique". ²⁵⁶

Abordant la question de la nation dans la "tradition marxiste", Bourque se démarque de ce qu'il appelle "une certaine orthodoxie marxiste" qui ne s'en tient qu'à "une lecture trop rapide et trop linéaire de certains textes de Marx et de Lénine", de même qu'aux travaux des "marxistes d'avant la Première Guerre mondiale". Puis Bourque souligne ce qu'il considère comme l'apport de Staline à la question nationale (les cinq conditions) mais déplore que "dans la définition stalinienne l'absence de l'État comme facteur de cohésion ou de détermination" a eu pour conséquence "l'imposition du supra-étatisme soviétique aux nations socialistes qui entrent dans la sphère d'influence de Moscou". ²⁵⁷

Par la suite, Bourque aborde directement l'historiographie québécoise et ses "écoles" qu'il subdivise de la façon suivante : ceux qui rejettent le "facteur national" pour ne s'en tenir qu'aux classes sociales (Ouellet-Hamelin), ceux qui ont une démarche nationaliste et ne font qu'effleurer les classes sociales (Brunet-Frégault-Séguin). Pour conclure, il soulève les apports positifs et les carences des recherches d'Alfred Dubuc, de Jacques Dofny et Marcel Rioux (le concept de "classe ethnique").

²⁵³ Op. cit., p. 11.

²⁵⁴ *Ibid.*, p. 11.

²⁵⁵ *Ibid.*, p. 13.

²⁵⁶ *Ibid.*, p. 15-16.

²⁵⁷ *Ibid.*, p. 20-21.

Mais ce qui préoccupe surtout Bourque, c'est la démarcation avec l'analyse de Fernand Ouellet contenue dans l'ouvrage de ce dernier : *Histoire économique et sociale du Québec (1760-1850)*, qui couvre la même périodisation, à dix ans près, que sa propre recherche. Bourque insiste sur les "limites" de la "perspective conjoncturelle" de l'analyse de Ouellet par rapport à celle qu'il propose lui-même et qui s'appuie sur les "bouversements structuraux".

Dans la section exposant les hypothèses, Bourque scande le jeu des relations disciplinaires : "Ce travail s'inspire surtout de préoccupations sociologiques, mais il ne saurait s'empêcher de faire appel à la méthode historique". ²⁵⁸

Voilà donc comment Bourque opère son entrée cri jeu, précisément par une mise en jeu des concepts : il commence par constituer comme intéressante l'analyse de "l'histoire du Québec" (champ privilégié, précise-t-il), puis il rappelle [190] l'enjeu scientifique que représente cet objet dans l'historiographie québécoise (les écoles), pour ensuite affirmer qu'au bout de la lignée c'est le structuro-marxisme qui est le plus apte à saisir la complexité des phénomènes de la réalité historique et sociale (qui permet de dépasser les limites des analyses concurrentes). Ayant ainsi posé les principes et les règles qui fondent l'autorité scientifique de son approche face aux luttes antérieures dans le sous-champ de l'histoire, il énonce en quoi il se démarque d'une certaine orthodoxie du marxisme tout en s'inscrivant dans la tradition marxiste et léniniste, ce qui constitue le *discours légitime* des structuro-marxistes universitaires français. Partant du sous-champ de la sociologie Bourque s'insère dans le sous-champ de l'histoire et dans les luttes scientifiques qui s'y sont jouées : à ses prédécesseurs, il oppose un nouvel enjeu de lutte à la récurrente alternative question nationale/ classes sociales.

Toute la production discursive marxiste des années soixante-dix devra prendre en compte cette problématique et cette méthodologie posées par Bourque dans le champ des sciences sociales, et par là contribuer à accumuler et à reproduire le capital symbolique qui constitue "le socle de croyances ultimes sur lesquelles repose tout le jeu", comme dit Bourdieu.

À présent que nous avons balisé la genèse, la structuration et la production du marxisme à l'époque de l'accumulation primitive que fût *Parti pris*, que nous avons repéré le processus d'institutionnalisation du marxisme à partir de son insertion

²⁵⁸ *Ibid.*, p. 34.

universitaire, il nous reste à vérifier s'il a pu maintenir sa légitimité face à la crise et au conflit qu'ont généré le référendum, la question du "socialisme réel" et les changements technologiques.

V. Crise et conflit de légitimité du marxisme dans les années 1980

[Retour à la table des matières](#)

La période pré-référendaire constituera une véritable remontée de la filière *Parti pris*, sorte d'archéologie des objets discursifs des années soixante : c'est ainsi que l'un après l'autre Piotte et Bourque font paraître un recueil de leurs textes parus dans *Parti pris*, (mais aussi dans *Socialisme québécois*, *Chroniques*, *Le Devoir*, avec une introduction générale cherchant à délimiter, découper, débusquer l'ensemble des figures opératoires embrayées depuis la Révolution tranquille, en passant par le MSA et le P.Q., jusqu'à ce référendum de mai 1980 où le "oui critique" vient s'ajouter au cumul des "appuis tactiques" formulés depuis 1963). De leur côté les "m-l" proposent l'annulation : ce sera l'une des causes de leur dissolution en 1982, leur position sur la question nationale les ayant constamment isolés.

Après l'échec référendaire paraîtra le recueil *l'Impasse* (sous la direction de Nicole Laurin-Frenette et Jean-François Léonard) et un colloque du même nom sera organisé à l'hiver 1981. Mais, en ce début des années quatre-vingt, il [191] n'y a pas que la question nationale qui soit une "impasse" pour la production discursive marxiste, mais le marxisme lui-même en tant que science et savoir, en tant que discours de la révolution, en tant que pratique dans l'édification du socialisme. Les multiples révélations sur le "socialisme réel" (de Soljénitsyne à Rudolf Bahro), la perte de légitimité (en France) d'Althusser et de Poulantzas au profit des "nouveaux philosophes" (Bernard-Henri Lévy, Glucksmann), les thèses alternatives élaborées par Gorz et Rosanvallon, la théorie féministe du patriarcat, les nouveaux objets discursifs véhiculés par le "virage technologique", tout cela émerge et suscite des projets le plus souvent en concurrence avec le structuro-marxisme parisien.

Dans l'introduction de son ouvrage *Marxisme et pays socialistes* paru en 1979 [Livre disponible dans *Les Classiques des sciences sociales*. JMT.], Piotte avait

consacré plusieurs pages à cette crise du marxisme en fourbissant les armes surtout contre les "nouveaux philosophes" dont il cherche à réfuter les arguments. Bourque fera de même dans l'introduction du livre qu'il publie avec Gilles Dostaler en 1980, *Socialisme et indépendance*. Ce n'est pas un hasard si Piotte et Bourque braquent les armes de la critique contre les "nouveaux philosophes" (qui pouvaient n'avoir l'air que d'un phénomène issu de la conjoncture française) : en fait, c'est tout le structuro-marxisme français qui était en cause, et par voie de conséquence les positions "parasites" des intellectuels situés dans les pays périphériques (par rapport aux positions 'Monopolistes' du centre), pour reprendre le dispositif conceptuel formulé par Ben-David.

Et cette crise du marxisme ne pouvait pas ne pas entraîner un conflit de légitimité de l'avant-garde politique sur le plan de son développement institutionnel, d'autant plus qu'avec l'accentuation de la crise économique mondiale et ses répercussions dans les restrictions budgétaires des États occidentaux, et en premier lieu les affaires sociales et l'éducation, la "grille d'analyse" marxiste ne pouvait que subir une dévaluation progressive dans l'espace universitaire. Y compris sur le front syndical où les professeurs marxistes de l'UQAM (Piotte a été président du Syndicat des professeurs de cette institution) se verront doubler par une tendance adverse (dite "modérée" par certains, "de droite" par d'autres). Un point culminant de ce conflit de légitimité sera atteint lors de la mise sous tutelle du module d'Animation et de Recherche Culturelles par l'administration de l'UQAM : le module aurait été noyauté par des professeurs membres de l'organisation marxiste-léniniste *En Lutte!* Toujours à partir de la même logique de position dans le champ, Bourque écrira : "L'affaire du module d'Animation et de Recherche Culturelles (...) démontre l'urgence d'une réflexion sur les pratiques de gauche en période de crise... Ce n'est pas certes en accréditant les attaques les plus malveillantes contre les groupes politiques que le reste de la gauche réussira à légitimer ses propres positions. Car ce n'est pas l'extrême-gauche qui est visée, mais bien le socialisme comme projet politique et toutes les personnes et toute la production qui militent dans ce sens". ²⁵⁹

²⁵⁹ "L'UQAM et la Gauche" (avec la collaboration de Jules Duchastel) in *Les Cahiers du socialisme*, 7, hiver/printemps 1991, p. 20-21. [Texte disponible dans [Les Classiques des sciences sociales](#). JMT.]

[192]

Ici, le fait de résumer le conflit de légitimité du marxisme au rapport de forces, entre d'une part l'administration et les professeurs "de droite" et d'autre part les professeurs marxistes, est réducteur. Comme nous l'avons vu, ce conflit est chevillé à une crise de la formalisation des objets discursifs du marxisme et à une récusation de sa régularité rhétorique au sein même du champ des sciences sociales, où des théories nouvelles et des alternatives différentes lui font concurrence. Et avec la publication du document "Virage technologique" par le gouvernement péquiste, la science et la technologie ont surdéterminé la culture et l'identité nationales. Cette restructuration des déterminations économiques de la recherche institutionnelle a inévitablement entraîné une redistribution de la position des agents professionnels dans le champ des sciences sociales : et à l'intérieur des sciences sociales, c'est le marxisme universitaire qui a subi le plus durement l'avènement de la mise en discours des nouvelles technologies. On a donc assisté à une dispersion des concepts marxistes et à une nouvelle répartition des énoncés régissant les sciences sociales.

Fin du texte